

LES SOEURS GRIMM

DRÔLES DE SUSPECTS



MICHAEL BUCKLEY

L'auteur

Michael Buckley a grandi dans l'Ohio et, après ses études, est parti à New York dans le but avoué de faire fortune. Il y a surtout trouvé du travail comme cuistot, serveur, ou chanteur dans un groupe punk... Après avoir participé pendant dix ans à la création de programmes télé pour enfants, Michael Buckley a enfin réalisé son rêve : écrire des livres. Il a commencé avec *Les Sœurs Grimm*, qui est vite devenu un best-seller aux États-Unis.

MICHAEL BUCKLEY

LES SŒURS GRIMM
LIVRE II

DRÔLE DE SUSPECT

Traduit de l'américain par Marie Leymarie



POCKET JEUNESSE

*Aux amis qui ont façonné ma vie : Michael Madonia,
Michael Nemeth, Todd Johnson, Ronald Schultz, Ed Kellett et
Heather Averill Farley*

Remerciements

Tout d'abord, tous mes remerciements à ma brillante éditrice, Susan Van Metre, dont l'influence est perceptible dans chacune de ces pages. Merci aussi à toute l'équipe d'*Amulet Book*, en particulier Andrea Colvin et Jason Wells. Merci à mon agent, Alison Fargis, et à tous ceux de The Stonesong Press ; à Joe Deasy pour sa perspicacité et son humour ; à ma femme, Alison, pour son amour et son aide précieuse ; à mon père et ma mère ; à Paul Fargis, Molly Choi, Maureen Falvey, Beth Fargis Lancaster, Doug Lancaster et, bien sûr, Daisy.

Armée d'une simple pelle, Sabrina se frayait tant bien que mal un chemin dans l'obscurité. Chaque pas était une épreuve pour ses nerfs. Elle trébuchait contre les pierres qui jonchaient le sol et, par accident, fit tomber un outil abandonné. L'écho de sa chute se répercuta tout au long du tunnel. Si elle avait espéré passer inaperçue, c'était raté. Malheureusement, faire demi-tour était impossible. Sa famille se trouvait quelque part, perdue dans ce labyrinthe, et elle était la seule à pouvoir les aider... en espérant qu'ils soient encore vivants.

Le tunnel obliqua brusquement. Sabrina aperçut, au loin, une lueur tremblotante. Elle pressa le pas. La galerie s'élargissait pour aboutir à une immense pièce creusée dans la roche. Quelques torches l'éclairaient, mais certaines zones restaient plongées dans une obscurité profonde.

Elle examina les lieux. Ici et là, des seaux et des pelles jonchaient le sol. Elle allait rebrousser chemin quand elle reçut un coup dans le dos, perdit l'équilibre et tomba sur l'épaule. Une douleur fulgurante la traversa. Elle pouvait encore remuer les doigts, mais son bras était cassé. Elle cria. Un étrange bruissement lui répondit.

Elle se redressa, reprit la pelle et, tout en la brandissant d'un air menaçant, arpenta la pièce pour trouver d'où venait le bruit.

Elle entendit des cliquètements et des sifflements, suivis d'un rire froid et arrogant. Une longue patte grêle jaillit de la pénombre, passa à quelques centimètres de sa tête, heurta le mur juste derrière elle et réduisit la roche en poussière. Sabrina leva sa pelle et l'enfonça de toutes ses forces dans la patte. Un cri d'agonie lui répondit.

— Je ne me laisserai pas tuer comme ça ! cria Sabrina, avec l'espoir que sa voix paraîtrait plus assurée qu'elle ne l'était vraiment.

— Te tuer ? Quelle idée ! rétorqua la voix. Au contraire, c'est la fête... une fête dont tu es l'invitée d'honneur...



1

Trois jours plus tôt

—  on, c'est pour aujourd'hui ou pour demain ? marmonna Sabrina en frottant sa jambe engourdie.

Cela faisait presque trois heures qu'avec Daphné, sa petite sœur de sept ans, elles se tenaient accroupies derrière une rangée de poupées blondes aux sourires figés. Fatiguée, affamée, Sabrina sentait l'énervement la gagner. Une semaine de surveillance intense pour rien, et il y avait fort à parier qu'elles avaient encore gaspillé, en vain, une bonne nuit de sommeil. Ce n'était pas le cas d'Elvis, leur danois de cent kilos, qui ronflait paisiblement à côté d'elles.

Sabrina n'avait pas mis longtemps à comprendre que, dès lors qu'il y avait un mystère dans l'air, son avis ne pesait pas lourd. Parce que leur grand-mère, elle, adorait les mystères.

Quand Gepetto lui avait confié que son magasin était dévalisé toutes les nuits, elle lui avait immédiatement offert son aide. Sabrina doutait qu'une vieille femme, deux gamines et un chien endormi puissent réussir là où de coûteuses caméras de surveillance et des détecteurs de mouvements sophistiqués n'avaient rien révélé. Mais une fois que Mamie avait mis le nez dans une affaire...

D'ordinaire, la police ne fait pas appel à une équipe de ce genre pour résoudre ses énigmes. Seulement voilà, Port-Ferries n'était pas une ville ordinaire. Plus de la moitié de ses habitants appartenaient à la communauté secrète des Findétemps, des créatures de contes de fées qui avaient fui l'Europe pour échapper aux persécutions. Installés dans cette petite ville, voilà presque deux cents ans, ils utilisaient des déguisements magiques pour vivre et travailler, incognito, aux côtés des gens normaux. On trouvait des ogres à la poste, le restaurant 24 h/24 était tenu par des sorcières et le maire de la ville n'était autre que le légendaire Prince Charmant. Les humains n'en savaient rien, exception faite des Grimm.

Peut-être trouveriez-vous très excitant de vivre en compagnie de personnages de contes de fées. Sabrina, pas du tout. Dernières d'une longue lignée de Grimm – qui descendait des célèbres frères –, sa sœur et elle venaient de se voir confier la lourde responsabilité de maintenir la paix entre les Findétemps et les hommes. Et ce n'était pas une tâche facile. Bon nombre de Findétemps les considéraient comme le fléau de leur existence, car un sort vieux de deux cents ans les retenait prisonniers de Port-Ferries, et cela par la faute de leur arrière-arrière-arrière-arrière-grand-père, Wilhelm Grimm. Pour éviter une guerre entre les Findétemps et les hommes, Wilhelm s'était allié à Baba Yaga, une puissante sorcière, qui avait dressé une barrière magique autour de la ville. Les Findétemps ne pourraient retrouver leur liberté qu'à la mort du dernier Grimm. Mais les Grimm, pour l'instant, étaient vivants et bien décidés à le rester.

Cela n'avait pas empêché Mamie Relda de se faire quelques vrais amis dans la communauté. En particulier, le shérif Jambonnet, un policier rondelet qui n'était autre que l'un des trois petits (pas si petits que ça) cochons, et qui n'hésitait pas à faire appel à elle quand il se sentait dépassé par les événements. Et là, c'était le cas !

Après cinq longues nuits de veille, la patience de Sabrina était à bout. Elle avait autre chose à faire que de jouer à cache-cache derrière des présentoirs de guirlandes et de boules de Noël. Elle sortit une petite torche de sa poche, l'alluma et essaya

de lire le livre posé à ses pieds. Elle n'avait pas parcouru trois lignes que sa sœur l'interrompit :

— Sabrina, mais qu'est-ce que tu fais ? Éteins cette lampe !

Sabrina, contrariée, referma bruyamment son livre. Ce n'était pas encore cette nuit qu'elle saurait si *Le Livre de la jungle* contenait des indices susceptibles de l'aider à retrouver leurs parents. Sa petite sœur s'était jetée dans l'enquête comme un chien sur un gigot. À l'instar de leur grand-mère, c'était une détective-née, et elle prenait son travail très à cœur.

Soudain, un bruissement se fit entendre. Sabrina éteignit sa torche et scruta l'obscurité à travers les piles de poupées. Quelque chose bougeait près des pelles et des seaux.

— Tu vois quelque chose ? chuchota Daphné.

— Non, mais ça vient vers nous... Réveille Dormeur...

La petite fille secoua Elvis. Le danois, pas encore tout à fait remis de ses blessures récentes, se releva laborieusement. Il jeta un regard endormi autour de lui, comme quelqu'un qui ne comprend pas où il est.

— Tu sens des méchants, Elvis ?

Le chien huma l'air. Ses oreilles se dressèrent et ses yeux s'agrandirent. Il laissa échapper un léger gémissement : il avait senti quelque chose.

— Vas-y, mon gars, chope-les ! lança Daphné.

Il partit comme une fusée. Malheureusement, sa laisse s'enroula autour de la cheville de Sabrina, et elle fut entraînée à sa suite. Elle cogna d'abord une pile de jeux de société, qui se répandirent avec fracas sur le sol, puis elle catapulta un lot de ballons aux quatre coins du magasin. Elle n'eut pas le temps de dire ouf qu'une armée de ressorts rigolos envahissait les lieux en bondissant dans tous les sens. Et chaque fois qu'elle se baissait pour attraper la laisse, le chien tournait brusquement et l'envoyait en l'air.

— La lumière ! cria Daphné.

— Hé, laissez-moi partir ! gémit une voix.

— C'est quoi, cette blague ? marmonna une autre.

Elvis stoppa net. Sabrina s'étala sur une pile de feuilles collantes, qui s'agglutinèrent sur ses bras, ses jambes, et jusque sur son front.

Quelqu'un alluma enfin. Elvis, planté derrière elle, se mit à aboyer avec insistance. Sabrina se redressa, à moitié assommée, et regarda autour d'elle. Elle se trouvait au centre du magasin, recouverte de pièges à souris. Et sur chacun était englué un minuscule petit homme, pas plus haut que cinq centimètres.



— Des lilliputiens !

— J'en étais sûre ! triompha Mamie Relda, surgissant derrière une pile de figurines.

À la vue de Sabrina, elle ne put s'empêcher de rire. Sa petite-fille la fusilla du regard.

— Oh, *liebling*... protesta-t-elle, sans pouvoir s'arrêter.

Daphné courut au secours de sa sœur. Mais les pièges étaient solidement accrochés, tout comme la douzaine de lilliputiens.

— Quel est le psychopathe qui a eu une idée pareille ? protesta l'un d'eux avec indignation.

— Ne vous inquiétez pas, dit Mamie, un sourire aux lèvres. Quelques gouttes d'huile pour vous décoller et vous serez libres...

— De toute façon, déclara le shérif Jambonnet, sortant de sa cachette, je vous emmène au poste !

Rayonnant de fierté, il remonta son pantalon sur son ventre proéminent – le shérif avait toujours des problèmes avec ses pantalons –, puis arracha un à un les pièges des vêtements de Sabrina. Les lilliputiens n'arrêtaient pas de râler.

— Vous avez le droit de garder le silence. Tout ce que vous direz pourra être retenu contre vous.

— Je ne dis rien, sale flic ! Je laisserai mon avocat parler quand on vous attaquera pour brutalités policières.

— *Brutalités policières ?*

Malheureusement, chaque fois que le shérif s'énervait, sa protection magique cessait de fonctionner. Son nez disparut, remplacé par un groin rose et baveux. Deux oreilles velues se dressèrent sur sa tête et une série de grognements inarticulés sortit de sa bouche.

— Qu'est-ce qui se passe ici ? tonna soudain une voix pleine d'autorité.

C'était le vigile du magasin voisin, un grand costaud aux cheveux ras. Bombant le torse, il décrocha sa matraque de sa ceinture, puis examina les lieux, prêt à affronter un gang d'escrocs armés jusqu'aux dents. Lorsqu'il découvrit un cochon en uniforme qui invectivait une douzaine d'hommes minuscules pris dans des pièges à souris, son assurance fondit et la matraque lui tomba des mains.

— Zut ! s'exclama Mamie Relda. Ça, c'était pas prévu...

Elle plongeait la main dans son sac et, s'approchant du gardien, lui souffla un petit nuage de poussière rose sur le visage. Elle lui murmura qu'il venait de passer une nuit

ordinaire, où rien de spécial n'était arrivé. Il hocha la tête, le regard absent.

— Une nuit comme les autres, balbutia-t-il, succombant à la poussière d'oubli.

Sabrina se renfroigna. Elle détestait qu'on utilise la magie pour régler les problèmes, et surtout sur des humains. Mais elle savait aussi qu'il fallait éviter à tout prix que les habitants de la ville apprennent l'existence des Findétemps. La survie et la paix de Port-Ferries étaient à ce prix. Alors, si par malheur un humain surprenait un Findétemps, il ne restait qu'une solution : la poudre d'oubli.

• • •

— Les pièges gluants, quelle idée géniale ! s'enthousiasma le shérif alors qu'il reconduisait la petite famille dans sa voiture de service.

Il avait enfermé les lilliputiens dans la boîte à gants et, quand leurs protestations devenaient trop bruyantes, il donnait un coup sur le tableau de bord en criant : « Du calme, là-dedans ! »

— Je suis ravie d'avoir pu vous aider, répondit Mamie Relda. Gepetto est un homme si charmant... Ça m'a fendu le cœur d'apprendre qu'il se faisait voler, à deux semaines de Noël.

— Je sais que c'est dur, pour lui, les vacances. Son fils lui manque. C'est fou qu'en deux cents ans personne n'ait jamais eu la moindre nouvelle de Pinocchio.

— Dans son journal, Wilhelm raconte qu'il a refusé de monter à bord, le jour du grand départ pour l'Amérique. Cela dit, je le comprends. Moi aussi, si j'avais été avalée par un requin, je n'aurais pas eu envie de repartir en mer...

— Je croyais que c'était une baleine, s'étonna Daphné.

— Oh, non ! Ça, c'est dans le film. Ce qui est regrettable, c'est qu'il n'ait pas prévenu son père. Le temps que celui-ci s'aperçoive de son absence, il était trop tard pour faire demi-tour.

— Je vous suis vraiment reconnaissant, reprit le shérif. Le maire a amputé notre budget et je n'avais ni les hommes, ni les moyens de les attraper moi-même.

— Ni l'idée de vous assurer que le vigile n'était pas à son poste, histoire qu'on n'ait pas à trafiquer sa mémoire, marmonna Sabrina.

— Shérif, les Grimm seront toujours là pour vous aider, affirma Mamie Relda en toute simplicité.

— C'est très gentil de votre part. J'aimerais pouvoir dire que c'est grâce à vous, mais si le maire apprend qu'on a travaillé ensemble, je crains qu'il ne prenne mon postérieur pour un ballon de foot...

— Ce sera notre petit secret, fit Mamie Relda avec un clin d'œil.

— Au fait, comment va Canis ?

Mamie se tortilla sur son siège. Sabrina et Daphné l'observèrent discrètement, se demandant ce qu'elle allait bien pouvoir répondre.

— Il va bien, déclara-t-elle, se forçant à sourire.

Sabrina n'en crut pas ses oreilles. C'était la première fois qu'elle l'entendait mentir. L'état de M. Canis n'était guère rassurant. Depuis sa métamorphose, trois semaines plus tôt, en Grand Méchant Loup, personne ne l'avait revu. Il vivait cloîtré dans sa chambre. Sans doute cherchait-il à maîtriser son démon intérieur. Chaque nuit, Sabrina et Daphné étaient réveillées par ses râles et sa respiration douloureuse. Elles l'entendaient même se jeter contre les murs en poussant des cris terribles.

— Je suis content pour lui, dit Jambonnet, qui n'avait pas l'air dupe.

— C'est un coup monté ! cria une petite voix dans la boîte à gants. Je veux téléphoner !

Le shérif donna un grand coup sur le tableau de bord.

— Vous vous expliquerez devant le juge !

Il s'engagea dans l'allée qui menait à leur pittoresque petite maison. Il était tard, les lumières étaient toutes éteintes. Sabrina ouvrit sa portière. Elvis se traîna dehors, deux pièges toujours collés au derrière. Il faisait un froid mordant. Sabrina espéra que les adultes seraient brefs, car Mamie était une

redoutable bavarde. Heureusement, le shérif se contenta de les remercier une dernière fois, puis s'excusa : des piles de paperasse l'attendaient sur son bureau.

Arrivée devant la porte, Mamie sortit son énorme trousseau et entreprit d'ouvrir une à une toutes les serrures. Lors de leur première rencontre, Sabrina l'avait prise pour une paranoïaque, mais, ces trois dernières semaines, elle avait découvert des choses incroyables et mieux compris l'intérêt de toutes ces précautions.

Quand elle eut enfin terminé, Mamie Relda frappa trois fois, puis annonça à la maison leur retour – ce qui déclenchait un verrou magique. La porte s'ouvrit.

Après quelques gâteaux et un nettoyage à l'huile pour Elvis, Mamie Relda se tourna vers les filles :

— Dépêchez-vous d'aller faire votre toilette et de vous coucher. Il y a école demain, et il est déjà bien assez tard.

— Mamie, l'avertit Sabrina, je pense que je couve quelque chose. Je ne voudrais pas refiler mes microbes à tout le monde...

— Sabrina, protesta Mamie Relda, retenant un sourire, ça fait trois semaines que vous êtes là et vous n'avez pas mis une seule fois les pieds en classe. Si vous n'y allez pas demain, ils vont me jeter en prison. Allez, zou, au lit !

Sabrina, contrariée, se força à tousser pour lui donner mauvaise conscience, puis gravit l'escalier à contrecœur. Mamie ne comprenait donc pas qu'il y avait des choses autrement plus importantes que l'école ?

• • •

Longtemps après que Daphné eut sombré dans un sommeil paisible et sonore, Sabrina se glissa hors du lit à baldaquin qui, autrefois, appartenait à leur père. Elle se mit à quatre pattes, sortit plusieurs livres poussiéreux et un trousseau de clefs de sous le lit, puis se redressa et se faufila dans le couloir sans un bruit.

Sabrina était très forte à ce genre de jeu. C'était même sa spécialité. Un an et demi de fugues répétées lui avait appris à repérer les lattes grinçantes d'un vieux parquet. En dix-huit

mois, les sœurs Grimm s'étaient enfuies d'une dizaine de familles d'accueil, car on les traitait souvent comme des domestiques, ou bien comme des punching-balls à l'usage d'horribles rejets. Aujourd'hui, les filles ne cherchaient plus à fuir : la maison de Mamie Relda était devenue la leur. Mais savoir se faufiler partout restait bien utile, surtout que Sabrina avait des projets que sa grand-mère désapprouverait sûrement.

Arrivée devant la chambre secrète, elle passa en revue son trousseau de clefs, trouva le passe-partout en cuivre et ouvrit la porte. Après avoir vérifié d'un regard rapide que personne ne l'observait, elle pénétra à l'intérieur.

La pièce était vide, hormis un miroir accroché au mur du fond. L'unique fenêtre laissait passer assez de rayons de lune pour qu'on y voie clair. Elle s'approcha du miroir. Ses longs cheveux blonds et ses yeux bleus se reflétèrent sur un fond laiteux aux nuances bleutées. Mais Sabrina n'était pas venue pour s'admirer. Elle fit une chose qui paraîtrait impossible à la plupart des gens : elle marcha droit vers la surface polie et disparut.

Le miroir était en réalité le seuil d'une salle immense : le Couloir des Merveilles. Par de nombreux aspects, elle rappelait à Sabrina la gare centrale de New York, avec ses plafonds voûtés et ses colonnes de marbre. Des milliers de portes se succédaient et chacune portait une petite plaque en cuivre indiquant ce qu'elle contenait : des plantes parlantes, d'immenses pièces d'échecs animées, le lapin de Pâques et mille autres choses magiques, confisquées par les Grimm par mesure de sécurité. Le Très Grand Placard, comme l'appelait Mamie, était devenu son seul espoir.

Elle balaya le couloir du regard et aperçut, à quelques mètres de là, une silhouette solitaire assise sur une chaise.

— Miroir, je pense avoir trouvé quelque chose...

Miroir, un homme trapu et chauve, aux traits anguleux et aux lèvres épaisses, vivait là. C'était lui qui avait déclaré à la méchante reine que Blanche-Neige était « toujours la plus belle ». Quand il aperçut Sabrina, il reposa le magazine people qu'il lisait et se leva.

— J'ai cru que tu avais renoncé...

— Mamie nous a retenues, expliqua Sabrina. Allons-y.

— Comment ? Ni *Bonjour*, ni *Ça va* ? !

— Excuse-moi, je n'ai pas beaucoup de temps.

— Excuses acceptées. Alors, mon petit, quel est le programme de ce soir ?

— J'ai trouvé ça dans les *Mille et Une Nuits*, déclara-t-elle en ouvrant l'un de ses livres qu'elle tendit à Miroir.

Il ne prit même pas la peine de regarder la page.

— Écoute, blondinette : si j'avais une lampe à génie, j'aurais plus de cheveux sur la tête et on vivrait tous à Tahiti. Tu ne crois pas que, si ta grand-mère possédait ce genre de pouvoir, ça ferait déjà longtemps qu'on aurait retrouvé tes parents ?

Elle fronça les sourcils. Elle passait ses journées à chercher un moyen de sauver ses parents et, chaque nuit, Miroir réduisait ses espoirs à néant.

— Très bien, répondit-elle, lui présentant un autre volume. Et ça ?

Miroir regarda le livre, le referma pour voir sa couverture et sourit.

— Ah oui, Frank Baum¹. Suis-moi. Je dois avoir ça en stock...

Le petit homme tourna les talons et s'engagea dans l'interminable couloir.

— La Casquette d'Or est une des choses les plus intéressantes que la Méchante Sorcière ait jamais possédées... même si la plupart des gens sont surtout fascinés par son balai !

— J'ai lu tout ce que j'ai pu, expliqua Sabrina, qui pressa le pas pour ne pas se laisser distancer.

— Ça, je n'en doute pas, répondit-il en se tournant vers elle. Alors, tu sais comment ça marche ?

— Oui. Il suffit que je la pose sur ma tête pour que des singes arrivent, et ils feront tout ce que je leur demanderai.

— C'est ça. Le seul défaut, c'est leur odeur. Elle est tenace et c'est très difficile de s'en débarrasser.

¹Auteur, acteur et réalisateur américain (1856-1919). C'est à lui qu'on doit le roman *Le Magicien d'Oz* (NdT).

Il fit encore quelques pas, puis s'arrêta devant une porte qui indiquait CHÂPEAUX MAGIQUES. Sabrina lui donna son trousseau.

— Tu commences à en avoir une sacrée collection, s'exclama-t-il d'un air désapprobateur. Ta grand-mère est au courant que tu lui piques ses clefs pour en faire des doubles ?

Elle secoua la tête.

— Bon... En tout cas, celle-là, tu l'as.

Il ouvrit la porte et entra. Tout en patientant dans le couloir, elle le vit farfouiller dans la pièce, renversant un casque sur son passage et l'envoyant rouler sur le sol. Il fut bientôt de retour, un chapeau dur et doré à la main. Muni de cannettes de soda de chaque côté et d'une paille souple qui ballottait sous la mentonnière, il portait une inscription : *Allez les Verts !* Miroir l'épousseta et le tendit à Sabrina. Elle lui jeta un regard incrédule.

— Tu es sûr que c'est bien la Casquette d'Or de la Méchante Sorcière de l'Ouest ?

— La Sorcière adorait le sport, répondit Miroir. Les instructions sont à l'intérieur.

— Tu te moques de moi, protesta-t-elle après les avoir lues.

— Non, malheureusement.

Contrariée, elle posa le chapeau sur sa tête, puis leva la jambe droite et prononça :

— Ep-pe, pep-pe, kak-ke.

Miroir se détourna dans un petit hennissement.

— Ne ris pas, je me sens assez bête comme ça ! protesta Sabrina.

Elle baissa la jambe et leva l'autre.

— Hil-lo, hol-lo, hel-lo.

— Je regrette vraiment de ne pas avoir d'appareil photo...

— Ziz-zy, zuz-zy, zik, continua-t-elle, les deux pieds à terre cette fois.

Soudain, un bruit de battements d'ailes se fit entendre. Les singes se matérialisèrent devant elle et l'entourèrent en agitant leurs petites ailes noires. Sabrina comprit tout de suite pourquoi Miroir l'avait mise en garde contre leur odeur. Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'ils ne sentaient pas la rose. Elle crut défaillir

quand l'un d'entre eux, qui portait un bonnet avec un pompon bleu, déposa sur sa main un gros baiser mouillé.

— Quels sont vos désirs, maîtresse ? demanda-t-il d'une voix profonde.

Sabrina, qui n'avait pas l'habitude de parler aux animaux, se sentait nerveuse.

— Oui, euh... Monsieur Singe, euh... je voudrais que vous alliez chercher mes parents.

Les singes poussèrent des cris de joie et tapèrent des mains, à croire qu'elle venait de leur promettre un régime de bananes. Puis ils battirent des ailes et s'élevèrent dans les airs. Mais, au lieu de disparaître, ils se mirent à voleter dans tous les sens. Au bout d'un moment, leur chef revint se poser devant elle, l'air embarrassé.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Un sort puissant nous bloque le passage. Votre souhait est impossible à réaliser.

Sur ces paroles, ils disparurent aussi vite qu'ils étaient venus.

— Mais pourquoi ? s'écria Sabrina, furieuse. Pourquoi ?

Elle ôta l'horrible chapeau de sa tête et le secoua. Sans résultat. Miroir posa sur elle un regard qu'elle eut du mal à supporter. Elle n'en pouvait plus. Épuisée, affamée, elle n'avait pas avancé d'un pouce. Elle lui rendit la coiffe avec un sourire forcé.

— Merci quand même...

Il hocha la tête, rangea la casquette, puis referma la porte à clef. Elle reprit son trousseau et s'éloigna en silence, retraversa le portail sans un regard en arrière et se retrouva dans la pièce déserte. Elle se dirigeait vers la porte quand, soudain, elle s'arrêta, se retourna et regarda son reflet.

— Miroir ? appela-t-elle doucement.

Une brume bleutée envahit la surface, puis le visage du petit homme apparut.

— Tu veux les voir, c'est ça ?

Elle acquiesça.

— Tu sais comment ça marche... fit-il avec un clin d'œil.

— Miroir, ô miroir chatoyant, peux-tu me montrer mes parents ?

Une fois de plus, la surface se modifia. Le visage disparut, remplacé par Henri et Véronique Grimm. Ils étaient allongés sur un lit, plongés dans la pénombre, et dormaient profondément.

Sabrina laissa échapper un soupir. Son père avait le même visage rond et chaleureux que sa sœur, et des cheveux clairs, alors que sa mère avait les pommettes hautes et des mèches noires de jais. Dans l'obscurité, ils paraissaient terriblement vulnérables.

— Je ne veux pas passer un nouveau Noël sans vous, déclara Sabrina en tendant le bras pour les toucher. Je vais trouver quelque chose !

Sa main plongea dans le reflet. L'image de ses parents se rida, comme la surface de l'eau quand on y jette un caillou. Sabrina les regarda lentement disparaître.

— Demain, même heure ? demanda Miroir en surgissant à nouveau.

— Demain, acquiesça-t-elle, avec un sourire triste.

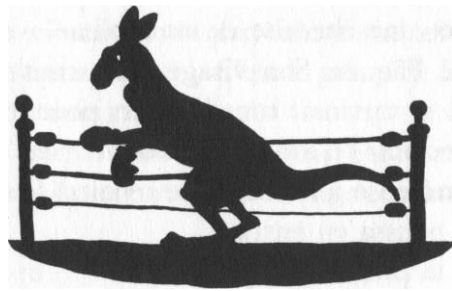
Le petit homme hocha la tête, puis s'effaça.

Sabrina longea le couloir sur la pointe des pieds. Elle atteignait sa chambre lorsqu'elle entendit un grognement sourd dans la pièce voisine. Elle s'arrêta, figée, et écouta la respiration sifflante de M. Canis. Elle pensa qu'à tout moment la porte pouvait voler en éclats et le Grand Méchant Loup se jeter sur elle. Que feraient-ils s'il finissait par gagner ? Si le vieil homme n'avait pas la force de retenir son autre personnalité ?

Sabrina n'avait plus confiance en rien ni personne. Vivre au milieu de fées marraines et de lions poltrons ne présentait plus pour elle le moindre charme, car parmi eux se trouvait le ravisseur de ses parents. Elle était bien décidée à se méfier de tous. Même de M. Canis.

— Retourne te coucher, gronda une voix effrayante, qui n'était ni tout à fait celle de Canis, ni tout à fait celle du loup.

Elle se rua dans sa chambre. Quelle idiote elle était ! Elle avait oublié qu'il pouvait sentir son odeur à travers la porte.



2

Frayeur matinale



Trois choses faisaient la fierté de Sabrina : un, elle avait battu tous les garçons du foyer – y compris deux concierges, qui s'étaient sentis très humiliés ; deux, elle n'était pas sujette au vertige ; et trois, elle n'était pas chochette. Mais quand on se réveille avec une araignée géante sur le visage, on a le droit de perdre ses nerfs.

Elle poussa un cri de terreur. Daphné se réveilla, aperçut l'animal, et à son tour émit un hurlement strident, qui ne fit que paniquer davantage Sabrina ; elle s'égosilla de plus belle, accentuant l'effroi de Daphné.

Ce petit concert dura bien cinq minutes.

Mamie Relda apparut soudain sur le seuil de la chambre, talonnée par Elvis. Elle portait sur la tête d'énormes bigoudis sous un filet et une chemise de nuit bleue avec pour motifs des cloches de Pâques. Son visage était couvert d'une boue verte dont elle se tartinaient tous les soirs pour lutter contre les rides. Ce spectacle n'avait cependant rien de terrifiant, comparé à l'immense glaive qu'elle tenait à la main, et au cri féroce qu'elle poussa en entrant.

Elle balaya la pièce du regard.

— Mon Dieu, *lieblings*, que se passe-t-il ?

— Là ! crièrent Sabrina et Daphné en désignant une tarentule noire, aussi grosse qu'une pomme de terre, qui, descendue du lit, grimpait maintenant aux rideaux.

— Mais, mes chéries, ce n'est qu'une araignée...

Elle traversa la pièce et prit l'horrible chose velue dans ses mains nues. Daphné plongea sous sa couverture.

— Qu'une araignée ? s'indigna Sabrina. Elle est si grosse qu'on pourrait lui mettre une selle !

— Elle doit venir d'Amérique du Sud, expliqua Mamie en la caressant comme un petit chat. Tu es bien loin de chez toi, ma petite. Comment es-tu arrivée jusqu'ici ?

— En voilà une question !

— Allons, allons, ce n'est qu'une pauvre petite araignée...

Elvis vint renifler la créature, qui leva deux pattes et siffla.

Le danois, qui pourtant n'avait peur de rien, fit un bond en arrière sous l'effet de la surprise.

— Elle est partie ? demanda la voix étouffée de Daphné. Vous l'avez écrasée ?

— Les filles, Puck est un garçon comme les autres, déclara Mamie, se voulant apaisante. C'est le genre de blague typique, entre frères et sœurs...

— Puck n'est pas notre frère ! cria Sabrina.

Elle se laissa glisser hors du lit et traversa la pièce à grands pas.

— Où vas-tu ?

— Lui dire ma façon de penser !

— Ne me laisse pas seule avec l'araignée, gémit Daphné.

Sabrina passa outre. Puck avait besoin d'une bonne raclée, et elle allait la lui donner.

Puck, comme M. Canis, était un Findétemps. Un lutin de quatre cents ans dans le corps d'un garçon de onze ans, grossier, égoïste, puant et détestable, qui ne cessait de l'asticoter. Il lui avait renversé un seau de peinture sur la tête, saupoudré sa brosse à dents de graines de piment, rempli ses poches d'énormes sangsues et mis dans ses chaussures une chose dont le seul souvenir de l'odeur la faisait encore frissonner. Il pouvait se transformer en n'importe quel animal, et même en certains objets. Sabrina ne comptait plus le nombre de fois où il avait

pris la forme d'une chaise et s'était éclipsé au moment où elle s'asseyait. Que Mamie se soit prise d'affection pour lui était incompréhensible. Surtout que les mises en garde n'avaient pas manqué : de William Shakespeare à Rudyard Kipling, de nombreux auteurs avaient raconté ses « exploits » en large et en travers. Mais Mamie le considérait comme un membre de la famille et, à ce titre, l'avait invité à venir vivre sous son toit. Cette nuit-là, Sabrina était bien décidée à lui faire regretter d'avoir accepté.

Elle se dirigea droit vers la chambre de Puck, qui présentait la particularité d'avoir été construite par Glinda la Fée et les trois petits cochons. Nul n'y avait jamais pénétré, car le sale garnement ne daignait inviter personne. Quand Sabrina se retrouva sur le seuil, elle fut saisie de stupeur.

Il y avait des arbres, de l'herbe, un sentier, une cascade qui tombait dans un lagon et, en lieu et place de plafond, un vrai ciel avec des nuages et des cerfs-volants. Au centre d'une clairière se dressait un ring, où un kangourou en short (avec des gants de boxe) attendait son prochain adversaire. Au-dessus de Sabrina, un chariot dévalait des montagnes russes, tandis qu'un camion de marchand de glaces était garé un peu plus loin. Puck, juché sur un énorme trône, arborait sa stupide couronne. Il mangeait un cornet de glace à six parfums qui, tous, dégouлинаient le long de son bras.

La pauvre Sabrina était si étonnée par ce spectacle qu'elle ne fit pas attention à la plaque métallique qui se trouvait devant ses pieds. Elle marcha dessus, provoquant le départ d'un œuf, qui roula le long d'une piste et chuta sur un clou. La coquille se fendit en deux et son contenu se déversa goutte à goutte dans un poêlon, ce qui entraîna le frottement d'une allumette, qui mit le feu au brûleur de la cuisinière. L'œuf, en cuisant, se mit à grésiller, et la vapeur produite gonfla un ballon qui s'envola. Il était relié par une corde à un petit levier, qui, une fois actionné, fit basculer un seau d'eau, qui lui-même se déversa dans un verre posé sur le bord d'un jeu à bascule. Sous le poids, celui-ci s'abaissa, décrochant une corde qui retenait un lourd sac de sable, l'envoyant à terre, où il heurta un bouton rouge. Et soudain, tout s'arrêta.

C'est à cet instant seulement que Sabrina remarqua l'étrange installation.

— Qu'est-ce...

Elle n'eut pas le temps de finir sa phrase. Une sirène couvrit sa voix ; elle fut catapultée dans l'air et retomba dans une cuve avec un grand *plouf*.



— On ne t'a jamais appris à frapper avant d'entrer ? se plaignit Puck quand elle refit surface.

— Qu'est-ce que c'est que ce truc ? grogna-t-elle, se débattant dans une épaisse bouillie blanche où flottaient de gros morceaux dont la seule odeur lui donnait envie de vomir.

— De la colle et du lait caillé, pourquoi ? Avec des croûtons au vinaigre, bien sûr.

— Tu vas me le payer ! hurla Sabrina.

Elle escalada le rebord, s'essuya tant bien que mal le visage et prit une inspiration profonde.

— Je vous présente Miss Monde ! se moqua Puck.

Il lança sa glace au kangourou, qui s'en empara et se mit à la lécher avec gourmandise. Deux grandes ailes d'insecte striées de rose jaillirent dans son dos. Il vola bientôt au-dessus de la tête de Sabrina.

— Utiliser la magie pour échapper à un combat, ça ne m'étonne pas d'un Findétemps, espèce de lâche puant !

— Tu ne voudrais quand même pas qu'on en vienne aux mains ? protesta-t-il, indigné. Je suis de rang royal, madame ! Je me bats comme un prince !

D'un lent battement d'ailes, il traversa la pièce et prit deux épées sur une petite table. Il en lança une aux pieds de Sabrina et se laissa doucement retomber sur le sol.

Très sûre d'elle, elle se baissa et la ramassa. Certes, elle était en bois, comme celle de Puck, mais elle pouvait faire mal si elle frappait fort.

Les deux enfants se tournèrent autour. Sabrina n'attendit pas pour attaquer. Puck lui échappa d'un coup d'ailes, puis profita de son déséquilibre pour essayer de l'atteindre au bras. Sabrina, vive comme l'éclair, se redressa, brandit à nouveau son épée et le toucha au front.

— Sale petite morveuse ! cracha-t-il en se frottant le crâne. On dirait que tu commences à apprendre !

— Essaie encore, tu verras si j'ai appris, crotte de mouche !

Puck plongea sur elle et visa son épaule. Sabrina esquiva puis, à son tour, elle visa son ventre et le rata d'un centimètre.

— Tss, tss. Tu n'as toujours pas compris le plus important, se moqua-t-il en riant. Toujours se protéger les fesses !

Puck la contourna et lui donna un coup au postérieur. Elle eut l'impression d'avoir été piquée par une dizaine d'abeilles à la fois. Pour autant, elle se retint de crier. Pas question de lui faire ce plaisir !

— Tu es aussi lente que laide, continua à l’asticoter le garçon.

— Crétin ! cria-t-elle en se jetant sur lui, folle de rage.

Il esquiva chacun de ses coups, dansant, sautillant, voltigeant. Il finit par sauter par-dessus sa tête et planta son épée entre ses omoplates.

— Dommage, t’es morte, déclara-t-il dans un petit rire. Faut que t’apprennes à dominer tes nerfs, ma petite. C’est toujours ça qui te perd...

Sabrina jeta son épée et se rua sur lui, poings en avant. Puck fit ce qu’aurait fait quiconque face à une Sabrina Grimm en colère : il prit la fuite. Elle le poursuivit autour du lagon, plongea dans les broussailles, ressurgit de l’autre côté de la pièce et... se retrouva nez à nez avec Mamie Relda.

L’expression de son visage, du moins ce qu’en laissait deviner son masque de beauté, paraissait sévère.

— Vieille dame ! cria Puck, effrayé (c’était le nom qu’il lui donnait). Votre visage ! Un lutin vous a jeté un sort !

— *Lieblings*, ça suffit.

Il posa pied à terre et se réfugia derrière elle.

— Puck, je viens te parler de l’araignée.

— Ah, l’araignée. Comment ça s’est passé ? Est-ce qu’elles ont eu la peur de leur vie ? Laquelle des deux a fait pipi au lit ?

— Je sais que tu ne pensais pas à mal, continua la vieille femme, mais les filles ont école demain et j’aimerais bien qu’elles puissent se réveiller tranquillement, pour une fois.

Puck la regarda comme si elle parlait chinois.

— Ça ne va pas être drôle !

Mamie, sans l’écouter, prit la main du garçon et y déposa tendrement la tarentule.

— Mets-la à l’abri.

Puck caressa doucement le dos poilu de l’araignée.

— Tout va bien, mon p’tit. Est-ce que la vilaine fifille t’a fait peur ? Je sais, elle est horrible, mais tu n’as plus rien à craindre, maintenant.

Sabrina fulminait.

— Qu’est-ce qui se passe, ici ? demanda Daphné depuis le pas de la porte.

Elle frotta ses yeux pleins de sommeil et regarda autour d'elle.

— Daphné, ne reste pas là ! l'avertit sa sœur.

La petite fille continua à regarder la chambre, bouche bée.

— Ouah ! T'as un camion de glaces ! s'exclama-t-elle. Et des montagnes russes !

— Daphné, écoute-moi ! cria Sabrina.

L'œuf cuisait et, déjà, le ballon s'élevait lentement dans l'air...

— Sabrina, pourquoi tu ressembles à une crotte de nez ? demanda Daphné, alors que la bascule basculait.

La sirène se fit entendre. Aussitôt, la petite fille fut catapultée dans les airs et plongea dans la cuve gluante. Elle surnagea comme elle put et s'essuya le visage.

— Qu'est-ce que c'est ?

— De la colle et du lait caillé ! cria Puck.

— Et des croûtons au vinaigre, ajouta Sabrina, retirant un morceau gluant de derrière son oreille.

Daphné mit un certain temps à comprendre ce qu'on venait de lui dire. Puis un grand sourire lui monta aux lèvres.

— Je veux recommencer !

Mamie Relda l'aida à sortir de la soupe collante.

— Tu nous as vues ? s'exclama Sabrina. On ne peut pas aller à l'école aujourd'hui !

Soudain, sa colère fondit. *On ne peut pas aller à l'école ! Je vais pouvoir continuer mes recherches !*

— Oh, *lieblings*, ça fait trois semaines que vous n'y avez pas mis les pieds ! protesta Mamie, le sourire aux lèvres.

— On ira demain, proposa Sabrina.

Avant qu'elle ait pu répondre, M. Canis apparut à la porte. Épuisé et fiévreux, il paraissait plus frêle encore qu'avant sa transformation, ce qui n'était pas peu dire. On avait envie de lui prescrire trois semaines d'arrêt maladie.

— Les enfants ont de la visite, déclara-t-il, prenant appui contre le chambranle de la porte.

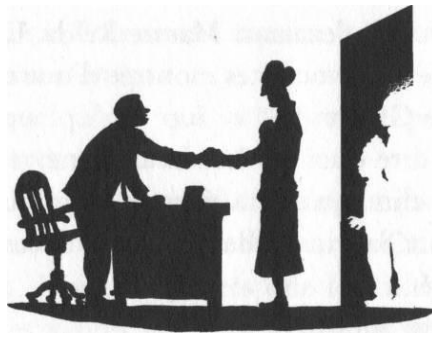
— Merci, monsieur Canis, répondit Mamie Relda, presque maternelle. Allez donc vous reposer...

Le vieil homme fit un signe de tête, puis repartit d'un pas traînant vers sa chambre.

— Qui peut bien venir vous voir ? demanda Puck, jaloux.

Sabrina haussa les épaules. En entrant au salon, ils découvrirent une femme maigre, sanglée dans un tailleur sévère. Postée près de la bibliothèque, elle leur tournait à moitié le dos et examinait un livre avec circonspection.

— Bonjour, les filles, déclara Mlle Smirt en se retournant. J'espère que je vous ai manqué...



3

L'école de Port-Ferries



Minerva Smirt n'avait pas changé depuis leur dernière rencontre. Elle était toujours aussi vieille et moche, et si maigre que ses os saillaient sous ses vêtements. Elle jeta un regard par-dessus son long nez crochu et examina la famille d'un air méprisant. Instinctivement, Puck recula.

— Mon Dieu...

— Mademoiselle Smirt, quelle bonne surprise, dit Mamie Relda sans beaucoup de conviction. Quel plaisir de vous revoir...

— Les filles, préparez vos affaires, déclara Mlle Smirt, lançant un regard noir à la vieille dame. Vous retournez au foyer.

Daphné glissa la main dans celle de sa sœur et la serra si fort qu'elle lui fit mal.

— Dieu du ciel ! s'exclama Mamie Relda. Et pourquoi ça ?

— Parce que vous vous êtes montrée d'une négligence coupable, madame Grimm !

— Ça veut dire quoi ? s'étonna Daphné.

— Ça veut dire qu'elle a échoué, expliqua Mlle Smirt, prenant de court Sabrina. Elle n'a pas tenu ses engagements, elle est inapte !

Elle reprit son souffle et ajouta :

— Vous n’êtes pas allées à l’école une seule fois depuis votre arrivée. J’ai envoyé à votre grand-mère une lettre lui rappelant la *loi*, sans la moindre réponse. J’en ai envoyé une deuxième, une troisième, et une quatrième. Sans résultat. Parce que votre grand-mère n’a pas pu trouver le temps de prendre un stylo pour m’assurer que vous receviez une éducation, j’ai dû prendre le train à cinq heures ce matin et supporter un voisin qui ne cessait de se renifler les aisselles. Et maintenant, je découvre que non seulement vous n’allez pas à l’école, mais que, de toute évidence, cela fait trois semaines que vous n’avez vu ni baignoire, ni savon !

— Qui est cette femme ? s’étonna Puck.

— Elle s’appelle Minerva Smirt, lui expliqua Sabrina. C’était notre éducatrice, au foyer.

— Un exemplaire unique de vieille bique grincheuse, c’est ça ?

Sabrina sourit. *Puck a aussi des bons côtés*, pensa-t-elle.

— Et vous, qui êtes-vous ? riposta la femme, furieuse. Le roi des morveux, c’est ça ?

— Enfin quelqu’un qui a entendu parler de moi ! s’exclama-t-il avec satisfaction.

— C’est mon neveu, intervint Mamie en arrachant la couronne de la tête de Puck. Il vient de... de Californie... Mademoiselle Smirt, je vous promets que les filles iront à l’école aujourd’hui. Les visites nous ont beaucoup occupées, et...

En vérité, les filles s’étaient trouvées les meilleures excuses du monde pour échapper à l’école. Après avoir déjoué le projet de Jacques de faire revenir les géants sur terre, grâce aux haricots magiques ² elles avaient convaincu leur grand-mère de leur besoin d’un vrai repos. Sabrina avait ensuite attrapé une mystérieuse grippe intestinale, qui avait contaminé fort à propos sa sœur la semaine suivante. Puis ç’avait été une malencontreuse série d’orteils écrasés, de réactions allergiques, de vertiges, de crises d’asthme et d’indigestions qui les avaient retenues à la maison. Elles en avaient profité pour se consacrer

²Voir tome I, Détectives de contes de fées (NdT).

à ce qui leur semblait le plus important, leurs recherches, persuadées de pouvoir trouver, dans l'immense bibliothèque de leur grand-mère, le moyen de secourir leurs parents, disparus depuis presque deux ans. Les deux sœurs, pour une fois, tombaient d'accord : tant qu'elles n'avaient pas de signes de vie de Henri et Véronique Grimm, l'école pouvait attendre.

— Vous comprenez, plaida Mamie Relda, je n'avais pas revu Sabrina depuis sa naissance...

— Eh bien, la prochaine fois que vous la reverrez, elle aura dix-huit ans !

Elle empoigna les filles par le bras et les poussa vers la porte.

— Dépêchez-vous ! Nous avons un train à prendre. Nous ferons chercher vos affaires plus tard !

C'est à cet instant qu'Elvis entra dans la pièce. Quand il aperçut Mlle Smirt, son expression devint féroce. Il l'accula contre une pile de livres, puis, se dressant sur ses pattes arrière, il montra les crocs en grondant.

— Dites à cette chose de me laisser tranquille ! cria Mlle Smirt en lui jetant un livre dans l'espoir – vain – de l'intimider. Ou nous ferons un détour par la fourrière !

Mamie Relda s'avança pour l'aider, mais les filles l'en empêchèrent.

— Rappelez ce chien !

— Je vais d'abord vous expliquer comment ça va se passer, rétorqua Sabrina. Ma sœur et moi, on va monter se laver, s'habiller, et c'est vous qui nous déposerez à l'école. Puis vous reprendrez le train, toute seule.

— Ce n'est pas à vous de me dicter ma conduite ! répliqua Mlle Smirt d'un ton sec.

— Très bien, dit tranquillement Daphné. Alors, on vous laisse régler vos problèmes avec Elvis. Mais sachez que même si vous réussissez à fuir, vous n'irez pas loin : il a un flair incroyable !

Elvis jugea bon d'aboyer d'un air menaçant. Mlle Smirt regarda les filles, l'une après l'autre, puis plissa le front.

— Préparez-vous, et en vitesse ! lança-t-elle d'une voix rageuse.

• • •

Même si elle avait tout fait pour repousser ce premier jour d'école, Sabrina n'était pas fâchée d'y retourner. Au moins, là-bas, les gens étaient normaux. Elle allait revoir des profs ennuyeux, des élèves au regard rivé sur l'horloge, bref, se retrouver dans son élément. Quand on vit avec un garçon volant et le Grand Méchant Loup, un peu de monotonie ne peut pas faire de mal.

Elle avait déjà tout imaginé. Elle éviterait d'attirer l'attention, ne s'inscrirait à aucune activité, ne lèverait jamais la main pour répondre et se rendrait presque invisible. Malgré tout, elle se ferait quelques amis. Ils iraient ensemble à la cantine et se passeraient des antisèches. Une vie normale, quoi ! Morne et heureuse.

Malheureusement, Mlle Smirt ruina ses plans. Difficile de passer inaperçue quand on vous traîne à travers le hall par l'oreille. Sans compter que, malgré trois lavages successifs, elles n'avaient pas pu débarrasser leurs cheveux de toute leur colle. Daphné en avait pris son parti et s'était fait une choucroute, dans laquelle elle avait glissé quelques stylos, une règle, un compas, deux gommes et un paquet de gâteaux. Le temps qu'elles arrivent au secrétariat, le bruit courait déjà que l'école accueillait des folles échappées d'un asile.

— Je suis Minerva Smirt, de la DDASS, tonna Mlle Smirt en appuyant impatiemment sur la sonnette du comptoir.

Deux secrétaires pulvérisaient de l'insecticide dans un recoin de la pièce. Celle qui portait de grosses lunettes donnait des coups avec un magazine, tandis que la plus corpulente piétinait le sol dans une danse frénétique qui évoquait le folklore irlandais.

— Je crois qu'il est mort, déclara-t-elle en se penchant.

Mlle Smirt appuya à nouveau sur la sonnette. Les secrétaires la dévisagèrent d'un air ahuri.

— Je suis pressée. J'ai deux orphelines à inscrire chez vous !

— On n'est pas orphelines ! protestèrent Sabrina et Daphné, ce qui leur valut un pinçon à l'épaule.

La secrétaire à lunettes traversa la pièce, fit disparaître la sonnette dans un tiroir, puis se tourna vers l'éducatrice et fronça les sourcils.

— Je vais voir si M. Jambedebois, le conseiller d'éducation, peut vous recevoir, déclara-t-elle sans quitter les deux filles des yeux.

Elle frappa à une porte.

— Monsieur, nous avons de nouvelles élèves... enfin, je crois.

— Oui ! Oui ! Faites entrer ! s'exclama une voix joyeuse.

La secrétaire les poussa à l'intérieur et referma soigneusement la porte. M. Jambedebois, un petit homme en costume vert, portait un nœud papillon imprimé de smileys. Son visage, rond et chaleureux, était couvert de taches de rousseur et encadré de cheveux roux. Quand il souriait, de petites rides apparaissaient au coin de ses yeux pétillants.

— Bonjour, mesdames. Je suis Gaspard Jambedebois. Bienvenue à l'école de Port-Ferries !

Il prit la main de Mlle Smirt qu'il serra avec vigueur. L'éducatrice rougit et, alors que Sabrina la regardait, médusée, elle esquaissa un sourire.

— Et moi, je suis Minerva... Minerva Smirt, de la DDASS.

— Enchanté. Et qui sont ces jolies demoiselles ?

— Présentez-vous, les filles, ordonna Mlle Smirt dans un petit rire.

— Sabrina Grimm.

— Et moi, Daphné Grimm.

— Grimm ? Vous ne seriez pas de la même famille qu'Henri Grimm, par hasard ?

— C'est notre père, répondit Sabrina.

— Ah ! Il était à l'école avec moi... Je m'en souviens très bien. Il n'arrêtait pas de faire des bêtises. Je suppose que vous devez lui ressembler ?

Ne sachant que répondre, les deux filles restèrent muettes. Au bout d'un long silence assez inconfortable, M. Jambedebois leur fit un clin d'œil.

— Je plaisante. Votre père était un élève modèle.

— Les filles ont été sous ma responsabilité pendant un an et demi, puis nous les avons placées ici, chez leur grand-mère. Malheureusement, elle n'a pas pris leur éducation très au sérieux, car voilà un mois qu'elles ne sont pas allées à l'école...

— Mieux vaut tard que jamais, répliqua-t-il, tout en sortant un imprimé de son tiroir.

— Gaspard, déclara Mlle Smirt en détachant le premier bouton de son chemisier, je dois vous mettre en garde contre ces deux petites. Elles m'en ont fait voir de toutes les couleurs. Je leur ai trouvé plus d'une dizaine d'excellentes familles et, chaque fois, ça s'est mal fini. Rien n'est jamais assez beau pour elles. Une fois, elles ont fugué parce qu'on leur demandait d'aider à l'entretien de la maison...

— Ce n'était pas une maison, se défendit Sabrina, c'était une écurie !

— Un poney a ouvert ma valise et brouté mes petites culottes ! renchérit Daphné.

— Elles ont toujours une bonne excuse, continua Mlle Smirt en les pinçant discrètement.

— Très bien, trancha M. Jambedebois en leur adressant un sourire. Ici, nous sommes surtout tournés vers l'avenir. Notre credo est : « Tout le monde mérite une deuxième chance. »

— Moi qui travaille avec les enfants depuis presque vingt ans, je peux vous dire, Gaspard, qu'une deuxième chance est la dernière chose qu'il leur faut. Elles ont surtout besoin d'un bon coup de pied au...

— Merci de vos conseils, mademoiselle Smirt, coupa le conseiller.

— Je vous en prie, appelez-moi *Minerva*, roucoula-t-elle. Vous aurez besoin de leurs dossiers, je suppose. Je peux vous les apporter moi-même jeudi, il n'y a que deux heures de train. Peut-être pourrions-nous déjeuner ensemble pour discuter de leur cas ?

Il y eut un long silence gêné. M. Jambedebois rougit, puis remua différents papiers sur son bureau.

— Les apporter ? Depuis New York ? Ce ne sera pas nécessaire. Envoyez-les par courrier quand vous pourrez, dit-il, les yeux rivés sur un imprimé. Eh bien, je vais accompagner ces

jeunes filles en classe. Vous trouverez bien la sortie sans moi, mademoiselle Smirt ?

L'éducatrice se redressa sur sa chaise, vexée.

— Naturellement.

Elle plongea la main dans son sac.

— Je vous donne ma carte, au cas où vous rencontreriez des problèmes avec elles. Mon numéro personnel y figure aussi.

À cet instant, les yeux de Sabrina tombèrent sur un livre qui dépassait de son sac. *Comment trouver l'élue de votre cœur*. Elle comprit soudain ce qui se déroulait sous ses yeux : Mlle Smirt draguait. Elle imagina le couple en train de s'embrasser, mais chassa rapidement cette vision d'horreur. Ce qui la troubla davantage, c'est le sentiment de pitié qu'elle ressentit pour la vieille femme. Il était clair que M. Jambedebois n'éprouvait aucune attirance pour elle.

— Bien... Sophie... Dorothée... j'y vais, déclara Mlle Smirt en se levant.

— Sabrina, corrigea Sabrina.

— Daphné, ajouta Daphné.

Arrivée à la porte, elle se retourna.

— On se reverra peut-être, Gaspard...

Il sourit sans répondre. Il avait l'air d'un cerf pris sous les phares d'une voiture. Un silence pénible s'ensuivit. S'éternisa. Puis elle passa la porte et disparut.

— Bon, déclara M. Jambedebois en se levant à son tour, je vais vous accompagner en classe. Le premier jour sera peut-être un peu difficile, mais je veux que vous sachiez que, si vous avez le moindre problème, si vous ne vous entendez pas avec quelqu'un, ou si un professeur vous donne trop de travail, vous pouvez toujours venir me voir. N'hésitez pas, ma porte est toujours ouverte.

Sabrina le trouvait très sympathique. Elle avait fréquenté une dizaine d'écoles ces deux dernières années et personne ne lui avait jamais parlé comme ça. On l'avait au contraire assommée de discours sur l'importance des études et la valeur du travail bien fait. Lui, au moins, avait l'air de comprendre que la vie d'un enfant n'était pas toujours rose.

— Monsieur Jambedebois ! appela une voix de l'autre bout du couloir, avec un accent germanique qui rappelait celui de Mamie Relda. Vous êtes en retard pour notre discussion !

Un homme en costume gris se précipita vers eux : grand, les cheveux noirs, un visage long et maigre, le nez tordu. Sous l'effet de la colère, ses sourcils broussailleux tressautaient comme des chenilles excitées.

— Les enfants, voici votre principal, M. Hamelin, répondit le conseiller d'une voix calme. Monsieur Hamelin, je voudrais vous présenter nos nouvelles élèves, Sabrina et Daphné Grimm.

— Vous avez le bonjour de notre grand-mère, glissa Daphné.

Mamie Relda les avait averties de la présence de deux Findétemps à l'école : Blanche-Neige, un professeur, et le principal, le Joueur de flûte de Hamelin. Les filles connaissaient son histoire. Grâce à sa flûte magique, il avait envoûté un millier de rats, qui l'avaient suivi hors de la ville et s'étaient jetés dans l'océan. Ses qualités de leader lui avaient valu le poste.

— Bien sûr, bien sûr, marmonna Hamelin, se forçant à sourire. Bienvenue à l'école. Il faut que je discute de... euh... d'un problème de manuels avec M. Jambedebois, mais ça peut attendre. Vous les aidez à s'installer, Gaspard ?

— Avec plaisir, répondit le conseiller.

Ils longèrent le couloir et s'arrêtèrent devant une porte. Il posa la main sur l'épaule de Daphné.

— Voici ta classe.

En glissant un regard par la vitre, elles découvrirent une femme d'une beauté si extraordinaire que Sabrina eut du mal à en croire ses yeux. Ses cheveux noirs et sa peau de porcelaine dégageaient un pouvoir hypnotique. Elle avait des yeux d'un bleu éblouissant et des dents d'un blanc presque aveuglant.

— Daphné, ta maîtresse s'appelle Mlle Neige.

La petite fille se mordilla la paume de la main, une manie qui la prenait quand elle était excitée.

— Je suis trop contente !

Depuis que Mamie Relda leur avait dit que Blanche-Neige enseignait à l'école, Daphné avait prié avec ferveur pour être dans sa classe. Quelqu'un avait dû entendre ses prières.

Sabrina, elle, profita de ce que le conseiller présentait sa sœur à la classe pour examiner la maîtresse. Pouvait-on faire confiance à des Findétemps comme Blanche-Neige et M. Hamelin ? Des doutes l'assaillirent. Et s'ils étaient impliqués dans la disparition de leurs parents ? Étaient-elles les prochaines sur la liste ?

Une puissante colère la submergea. À tel point qu'elle n'entendit pas revenir M. Jambedebois.

— Sabrina, tu te sens bien ? s'inquiéta le conseiller.

Elle sursauta.

— Euh... j'ai mal à la tête...

Ce n'était même pas un mensonge : une douleur lancinante lui tenaillait les tempes.

— Va voir l'infirmière si ça ne passe pas...

Ils repartirent le long du couloir, puis montèrent une volée de marches qui débouchait sur un autre couloir avec d'autres salles de classe. Ils s'arrêtèrent devant la première porte. Posant la main sur la poignée, il lui sourit d'un air encourageant :

— Je pense que tu seras très bien dans cette classe...

Il ouvrit et entra.

— Monsieur Grumpner, je vous présente une nouvelle élève. Elle s'appelle Sabrina Grimm et vient juste d'emménager à Port-Ferries.

— On dirait qu'elle a enfoncé une fourchette dans une prise électrique, remarqua un garçon aux cheveux noirs et raides, avec de grands yeux exorbités.

Quelques ricanements se firent entendre, mais la plupart des élèves semblaient dormir.

— Silence, Tobias, gronda le professeur.

Le garçon devint rouge de colère. Sabrina crut qu'il allait se lever et foncer sur le vieil homme, mais sa voisine, une jolie blonde aux yeux verts, posa la main sur son bras d'un geste apaisant.

Grumpner se tourna alors vers Sabrina. Les joues tombantes et le cheveu anthracite, il lui fit penser à ces ballons de baudruche dégonflés qu'on retrouve abandonnés quand la fête est finie.

— Asseyez-vous, lâcha-t-il d'un ton bourru, en désignant une place libre au fond de la classe... Dites-moi, Jambedebois, qu'est-ce qu'ils ont, ces élèves ? Une moitié est endormie et l'autre entre deux siestes !

— Je suis sûr que vous allez réussir à les motiver, répondit le conseiller en s'éclipsant. Vous êtes l'un de nos meilleurs professeurs, ne l'oubliez pas !

Le compliment n'eut pas l'effet escompté.

— Ouvrez vos livres à la page 42, grommela Grumpner, de fort mauvaise humeur.

Il remonta l'allée et déposa un vieux manuel sur le bureau de Sabrina. Elle chercha la page 42, mais elle avait été arrachée, ainsi qu'une dizaine d'autres.

— Je vous conseille de la lire avec attention, menaça Grumpner. Demain, interro !

Sabrina leva la main.

— Qu'y a-t-il, Grimm ?

— Je n'ai pas de page 42, bégaya-t-elle.

Le visage de Grumpner changea de couleur. Même du fond de la classe, Sabrina put voir une veine gonfler sur son front, près d'exploser. Par chance, son attention fut détournée par l'arrivée d'un gros garçon, qui remonta précipitamment la rangée, se glissa à sa place et ouvrit son livre.

— Wendell ! hurla Grumpner.

Le gros garçon releva la tête, s'essuya le nez avec un mouchoir et parut sincèrement surpris. Sabrina dut se maîtriser pour ne pas éclater de rire.

— Oui, monsieur ?

— Vous êtes encore en retard !

— Je suis désolé, j'ai oublié de mettre mon réveil.

— Vous avez oublié de mettre votre réveil ! Impayable ! Je parie que vous n'avez pas oublié votre petit déjeuner, pas vrai ? Vous devriez peut-être recouvrir votre réveil avec des bonbons et des frites. Comme ça, vous ne l'oublieriez plus !

— Je me suis excusé, protesta Wendell.

Le vieil homme remonta l'allée d'un pas lourd, attrapa brutalement le garçon par le bras et le traîna devant de la classe.

— Savez-vous pourquoi vous êtes toujours en retard, Wendell ? Parce que vous êtes un gros lard sans cervelle.

La classe se réveilla soudain et explosa de rire, au point que Tobias faillit tomber de sa chaise.

— C'est vrai que je pourrais sans doute perdre un peu de poids, mais...

Il n'eut pas le loisir de finir. Grumpner lui fourra une craie dans la main et le fit pivoter en direction du tableau.



— Et vous allez l'écrire jusqu'à la fin du cours. Ce n'est pas parce que vous êtes le fils du principal que vous devez vous croire tout permis. Je n'ai pas peur de votre père, je suis titulaire. Allez-y !

Wendell se mit à écrire : *Je suis un gros lard sans cervelle.* À nouveau, la classe se tordit de rire. Mais Sabrina n'écoutait plus. Ce qu'elle venait d'apprendre la stupéfiait. Si Wendell était le fils du principal, il était... le fils d'un Findétemps ! Elle n'avait jamais pensé qu'un Findétemps pouvait avoir des enfants, et encore moins les envoyer à l'école. Elle jeta un regard à la classe hilare. Se pouvait-il qu'il y en ait d'autres ?

• • •

Au fil de la matinée, elle découvrit que M. Grumpner n'était pas le seul des professeurs au bord de la dépression nerveuse. C'était un défilé de cauchemars ambulants. Tous s'énervaient, criaient et distribuaient les heures de colle à la pelle. Ils avaient quelques excuses, car les élèves étaient de vrais zombies, n'écoutaient rien en classe et ne faisaient pas leurs devoirs.

Vint l'heure de sport. Les élèves, toujours aussi lymphatiques, se dirigèrent vers le gymnase. C'était malheureusement l'un des rares cours où il valait mieux être bien réveillé. Leur professeur, qui s'appelait Mlle Dacreuze, avait été surnommée « Dacreuze l'Étrangleuse ». C'était une petite bonne femme au regard méchant, qui ne semblait connaître qu'un seul jeu, la balle au prisonnier. Sabrina, qui y avait beaucoup joué, petite, se savait plutôt habile. Elle finissait même souvent dernière. Aussi, quand le ballon l'atteignit en pleine tête, elle comprit tout de suite que quelque chose clochait.

Être éliminée dès le début lui permit au moins d'observer les autres. Elle repéra sans peine les plus redoutables : les seuls qui jouaient vraiment. Elle reconnut Tobias, le ricanneur. Et l'autre, un mastodonte aux cheveux plats, dont Sabrina n'aurait su dire s'il s'agissait d'un garçon ou d'une fille. Mais une évidence lui sauta aux yeux : Tobias et la Chose Non Identifiée étaient des brutes. Ils envoyaient le ballon à une vitesse foudroyante et, quand un élève tombait, le bombardaient sans pitié. Le pire, c'est que Mlle Dacreuze semblait les encourager. Elle parcourait le gymnase, sifflait aux lèvres, et leur signalait les joueurs faibles, les pressant de viser les grassouilleux, les petits,

les lents et les maladroits. Quand un élève était éliminé, elle battait des mains comme un enfant le matin de Noël.

Une seule écolière se montrait combative. Sabrina n'eut pas de mal à la reconnaître : c'était la jolie blonde du matin. Elle plongeait, sautait, et échappait de justesse au ballon meurtrier. Elle finit malgré tout par se faire toucher et rejoignit les autres derrière la ligne. En apercevant Sabrina, elle lui fit un geste de la main, le premier signe de gentillesse qu'on lui adressait de la journée.

À midi, Sabrina, couverte de bleus, avait le moral à zéro. Mais son unique préoccupation restait Daphné. La petite fille n'avait que sept ans. Si elle-même pouvait supporter un professeur gesticulant ou une brute, elle craignait que sa sœur ne se fasse manger toute crue.

Sitôt son plateau en main, elle partit à sa recherche à travers la cantine. Elle n'aurait pas été étonnée de la trouver dans un coin, en train de pleurer toutes les larmes de son corps. Aussi éprouva-t-elle un choc en la découvrant à table, entourée d'enfants aux yeux brillants, qui ne perdaient pas une miette de ce qu'elle disait. Quand Sabrina arriva, ils éclataient de rire en la voyant retirer une règle de sa choucroute.

— T'es vraiment trop drôle, Daphné !

— Ça va ? demanda Sabrina à sa sœur.

Elle lui sourit.

— Super !

Contre toute attente, Daphné était devenue la star des CE1. Sabrina n'allait pas lui gâcher son plaisir. Elle s'éloigna. Alors qu'elle s'approchait d'une table libre, deux sales gosses la prirent de vitesse. Elle en avisa une autre. Le même phénomène se produisit. Elle allait se résoudre à manger debout quand elle sentit ses pieds se dérober sous elle. Elle perdit l'équilibre, son plateau fut projeté à terre et son menton heurta violemment le sol. Des étincelles dansèrent devant ses yeux.

En redressant la tête, elle aperçut la Chose Non Identifiée.

Avec ses longs bras, son corps massif et sa mâchoire en avant, la Chose faisait penser à un singe. Seul le petit ruban rose qui nouait ses cheveux emmêlés lui fit conclure que c'était une fille.

Tobias, le cinglé aux yeux exorbités, se tordait de rire. Sabrina ne fut pas surprise car ce n'était pas la première fois qu'elle se faisait persécuter. Les mêmes règles régissent les foyers et les prisons : tant qu'on n'a pas fait ses preuves, on subit le pire.

Elle se releva.

— Tu l'as fait exprès, déclara-t-elle d'une voix calme.

— Et alors, Grimm ? se moqua la fille. Tu vas pleurnicher ?

— Si tu me connaissais, tu saurais que je ne pleure jamais.

Elle serra les poings et cogna au visage. Tandis que la fille s'effondrait sur le sol, les rêves d'anonymat de Sabrina s'écroulèrent : les enfants, engourdis dans une semi-torpeur toute la matinée, étaient maintenant bien réveillés et la dévisageaient avec un respect mêlé de crainte.

— T'aurais pas dû la frapper, siffla Tobias.

— Je ne vous le fais pas dire ! cria une voix.

Une main trapue attrapa Sabrina par le bras et la tira en arrière. C'était M. Grumpner.

— C'est elle qui a commencé !

— Eh bien, c'est moi qui finis, riposta-t-il.

• • •

Assise dans le bureau surchauffé et sans fenêtre de M. Jambedebois, Sabrina attendait. La secrétaire aux grosses lunettes lui avait annoncé que le conseiller arriverait dès qu'il serait disponible. Trois heures plus tard, elle patientait toujours.

Désœuvrée, elle ressassait cette première journée. La classe de sixième était un cauchemar et elle regrettait que personne n'ait eu la délicatesse de la prévenir. Sabrina avait imaginé des journées où, plongée dans les livres, elle aurait enchaîné devoir sur devoir. Pas qu'elle se retrouverait en pleine guérilla ! Les élèves se montraient horribles, les professeurs méprisables. Pour un peu, on aurait dit le foyer.

Lorsque M. Jambedebois pénétra enfin dans le bureau, elle bouillait de rage. M. Grumpner suivait, l'air indigné.

— Alors, Sabrina, commença le conseiller, peux-tu nous dire pourquoi Nathalie s'est retrouvée à l'infirmerie avec un œil au beurre noir ?

— Je vais vous expliquer, moi ! gronda M. Grumpner. Tout est sa faute !

M. Jambedebois s'adossa à sa chaise et se lécha les lèvres, comme s'il se préparait à un bon repas.

— Je t'écoute, Sabrina. Que s'est-il passé ?

— Ce monstre m'a fait un croche-pied exprès ! s'exclama-t-elle en essuyant la sueur de son front.

— C'est ce qu'elle dit ! coupa Grumpner. J'ai tout vu !

— Si vous aviez tout vu, on n'en serait pas là ! rétorqua sèchement Sabrina.

La violence de sa réaction la surprit elle-même. Elle avait à nouveau mal à la tête. Peut-être était-elle en train de tomber malade...

— Non mais, écoutez-la ! mugit le professeur. Je ne sais pas ce qu'on vous apprend dans les grandes villes, mais dans ma classe, vous allez me respecter, sinon...

— Ouais, c'est ça ! J'ai vu comment vous appreniez aux élèves à vous respecter ! Vous les insultez, vous les tournez en ridicule et vous les brutalisez ! Je vous défie d'essayer avec moi !

M. Grumpner battit en retraite.

— Monsieur le conseiller, vous la laissez me parler sur ce ton ?

— Je pense qu'il est sain d'exprimer ses sentiments, répondit M. Jambedebois. Et Sabrina a le droit de se défendre.

— Gardez votre psychologie de bazar pour vous, grommela le professeur. Comment allez-vous la punir ?

— Me punir ? cria Sabrina. Ce n'est pas moi qui ai commencé !

— Monsieur Grumpner, je crois que vous devriez faire une petite pause, déclara le conseiller en se levant de sa chaise.

Il prit le professeur par le bras et le reconduisit à la porte.

— Si vous êtes témoin d'une autre bagarre, n'oubliez pas de me prévenir...

— Vous ne m'avez pas dit ce que vous comptez faire, protesta Grumpner.

M. Jambedebois le poussa hors de la pièce et lui referma la porte au nez.

— La discipline est la base de toute éducation ! vociféra-t-il derrière la porte. Nous verrons bien ce que le principal dira de tout ça !

Le conseiller ignore la menace et retourna s'asseoir, un large sourire aux lèvres.

— Intéressant, cette première journée...

— Ce n'est pas moi qui ai commencé. Je ne laisserai personne me persécuter !

— Mais il n'en est pas question. Et Nathalie a eu ce qu'elle méritait. Elle bouscule ses petits camarades depuis qu'elle est en maternelle... Ç'a dû être un vrai plaisir de la frapper...

Sabrina le regarda, stupéfaite. D'habitude, les adultes préfèrent résoudre les problèmes par la parole, non par les poings.

— Ne devriez-vous pas me dire que la violence n'est pas une solution ?

— Si, si, sans doute. Sabrina, je sais que la sixième n'a rien de facile. Il s'y passe beaucoup de choses injustes, comme se faire persécuter par une brute. La colère est un sentiment naturel. Alors, que faire ? La refouler ? Tout le monde sait ce qui se passe quand on secoue une bouteille de soda. Quand on l'ouvre, elle explose. Eh bien, les sentiments, c'est pareil. Il faut les laisser sortir, ou sinon, on explose.

Psychologie de bazar ou pas, Sabrina était plutôt d'accord. Voilà bien longtemps qu'un adulte ne l'avait pas écoutée vraiment, et là, il semblait même y trouver du plaisir.

— On va tourner la page, décida-t-il. Tu as eu tout le temps de réfléchir en m'attendant...

— Monsieur Jambedebois, vous croyez que ça va s'arranger ?

Il se mit à rire.

— Ne t'en fais pas, va, ce ne sera bientôt plus qu'un mauvais souvenir...

Sabrina jeta un regard à l'horloge. Les cours étaient finis depuis cinq minutes. Daphné devait l'attendre.

— Je dois retrouver ma sœur.

— Vas-y. Et n'oublie pas, ma porte est toujours ouverte !

Elle hocha la tête.

— À demain, alors.

— Avec plaisir.

Elle gagna le couloir. Par malchance, elle croisa Nathalie, dont l'œil était rouge et cerné de noir. Quand elle aperçut Sabrina, elle donna un grand coup dans un casier, sourit d'un air satisfait devant la porte défoncée, puis la menaça du poing et partit en traînant les pieds.

Génial, pensa Sabrina. Ça fait à peine huit heures que je suis là et j'ai déjà un ennemi mortel. Je me demande ce qui m'attend demain...

— Ne t'en fais pas, lança une voix dans son dos. Demain est un autre jour.

Elle se retourna et découvrit la jolie blonde.

— C'est bien ce qui m'inquiète !

— Je m'appelle Bella, se présenta la jeune fille. Ne te fais pas de souci, tout le monde n'est pas comme Nathalie !

Au même moment, Daphné surgit à l'autre bout du couloir. Elle portait son manteau, ses moufles, et serrait des livres sous son bras.

— C'est le plus beau jour de ma vie, déclara-t-elle en se précipitant vers sa sœur. Ce matin, on a fabriqué des chapeaux en papier, et...

Elle s'arrêta pour reprendre son souffle.

— Daphné, je te présente Bella, qui est dans ma classe.

— Tu t'es fait une copine ? Waouh, je suis fière de toi !

— Elle est trop mignonne, commenta Bella en riant. Bon, il faut que j'y aille. À demain...

Sabrina hocha la tête, puis la regarda s'éloigner. Peut-être pourrait-elle avoir une amie normale, tout compte fait.

— On a étudié les chimpanzés, reprit Daphné. Tu savais que les chimpanzés ne sont pas vraiment des singes ? Je ne savais pas, moi. C'est trop punk rock.

— Punk rock ?

— Ouais, cool, quoi.

— Où as-tu entendu un truc pareil ? s'esclaffa Sabrina.

— C'est Julie Melphy. Elle est dans ma classe. Elle est très punk rock.

— C'est débile.

— C'est toi qui es débile, riposta Daphné, et pas punk rock du tout ! Comment ça s'est passé pour toi ?

— Abominable, marmonna-t-elle. Viens, il faut que j'aille chercher mon manteau dans mon casier.

Alors qu'elles montaient l'escalier, elles croisèrent Tobias, qui faillit les renverser.

— Dégage, l'électrifiée !

Il émit un petit rire désagréable, puis disparut dans le couloir.

Ce type n'est vraiment pas punk rock, pensa Sabrina.

Les deux sœurs s'approchèrent des casiers. Sabrina fit tourner les chiffres du cadenas. La seule chose positive de la journée, c'est qu'on lui avait attribué un casier près de sa salle. Au moins, elle n'aurait pas à traverser toute l'école avec ses livres sous le bras.

— Qu'est-ce que vous faites, en classe ? s'étonna Daphné.

— Quoi ?

— Regarde !

Sabrina jeta un coup d'œil par la vitre. Une tornade n'aurait pas fait plus de dégâts. Les pupitres et les chaises, couverts d'une étrange substance blanche, jonchaient le sol. Elles ouvrirent la porte et s'avancèrent avec précaution. Du plafond pendaient de longs fils blancs qui voletaient sous l'effet du vent glacé soufflant par un carreau cassé. Au milieu, un grand sac blanc se balançait mollement.

— Ne touche à rien, conseilla Sabrina, tirant un des fils qui s'était accroché à son manteau.

— C'est quoi, ce truc qui pendouille ? demanda Daphné.

Sabrina traversa la salle, prit une chaise et grimpa dessus.

— Il y a quelque chose dedans, déclara-t-elle en déroulant l'une des bandes collantes qui composaient le sac.

Assez vite, une forme se dessina. Une forme avec un visage.

— C'est M. Grumpner, chuchota-t-elle.

Le visage du vieil homme, autrefois bouffi, était hâve et sec, de la couleur d'une aubergine.

— Il est mort...

— Quelle horreur ! cria Daphné.

— Je me demande qui a bien pu faire ça... murmura Sabrina.

— Sûrement celui qui a laissé cette marque...

Sabrina se retourna. Sur le tableau vert se découpait l’empreinte d’une main rouge.



4

L'enquête



Les portes de la classe s'ouvrirent en grand et un homme brun, vêtu d'un manteau pourpre, entra en se pavanant, escorté d'un nain et d'un officier de police obèse.

À leur vue, Sabrina fronça les sourcils. Le maire de Port-Ferries ne faisait pas partie de ses amis. Aux yeux du profane, il pouvait passer pour un homme politique ordinaire, mais Sabrina connaissait sa véritable identité : le Prince Charmant. Il s'agissait en réalité d'un homme détestable, prétentieux et grossier, qui ne manifestait que du mépris pour la famille Grimm.

Sur ses talons se pressait M. Septnain, son minuscule acolyte. À l'origine, c'était l'un des célèbres nains, mais aujourd'hui, il servait de chauffeur, d'assistant et de souffredouleur au maire.

Le troisième larron, le shérif Jambonnet, faisait son possible pour ne pas se laisser distancer. Sans oublier de remonter régulièrement son pantalon qui glissait, comme d'habitude.

Dès que Charmant aperçut Sabrina et Daphné, il fut pris d'un accès de colère.

— Que font-elles là ?

— Elles ont découvert le corps, expliqua le shérif.

— Et bien sûr, on a « oublié » de me le dire...

Le maire se mordit la lèvre. Tout en marmonnant une série de jurons inconnus de Sabrina, il plongea la main dans sa poche, en sortit un morceau de papier et le tendit à M. Septnain, qui le déplia et le posa sur sa tête. C'était un chapeau pointu, sur lequel était écrit, en lettres majuscules : JE SUIS UN ÂNE. M. Septnain, honteux, baissa les yeux.

— Salut ! lança Daphné.

Contrairement à sa sœur, la petite fille ne détestait pas le maire. Il les avait aidées récemment à arrêter Jacques le Tueur de Géants et, surtout, il avait pris soin d'Elvis lors de son accident. Depuis, elle était convaincue qu'il n'était pas si méchant qu'il s'en donnait l'air.

— Shérif, nous allons voter une nouvelle loi, déclara-t-il entre ses dents. Les enfants qui se trouvent sur mon chemin iront directement en prison.

— C'est trop drôle ! s'exclama Daphné, excitée comme une puce.

Elle attrapa le Prince par sa cravate, l'obligea à se pencher vers elle et déposa un baiser sur le bout de son nez. Toute trace de colère disparut du visage de Charmant, vite remplacée par une certaine confusion. Il se redressa vivement, comme s'il venait de toucher une poêle brûlante.

Au même instant, le principal surgit à l'autre bout du couloir.

— Monsieur le maire, shérif, c'est une véritable tragédie ! Je veux que vous sachiez que toute l'école est avec vous...

Charmant sourit, puis lui serra vigoureusement la main.

— Merci, Hamelin. Nous allons éclaircir ce mystère et dégager le terrain aussi vite que possible. Je suppose qu'il n'y en a pas d'autres qui traînent dans l'école ? s'enquit-il en agitant la main en direction des filles (on aurait dit qu'il chassait des mouches).

— Des enfants, vous voulez dire ? Non. Grumpner a été trouvé dix minutes après la dernière sonnerie et la plupart étaient déjà partis, expliqua le principal.

— Je vois... dit Charmant en décollant un fil d'un pupitre.

Le shérif s'approcha du corps et en dégagea le visage.

— On dirait qu'il a été vidé de son sang...

— C'est peut-être un vampire qui l'a tué ! s'écria Daphné.

— Les vampires n'existent pas, marmonna Charmant.

Il n'y a pas si longtemps, je pensais que vous n'existiez pas non plus, songea Sabrina.

— Shérif, avez-vous une idée de ce qui a pu lui arriver ? s'enquit le principal.

— Eh bien... si je devais hasarder une hypothèse, je dirais...

— Ce sont des araignées, coupa le maire. Il y a tellement de toiles qu'elles devaient bien être une centaine. Et il semblerait qu'elles soient venues par la fenêtre.

— Il fait trop froid pour les araignées, protesta le shérif.

Le maire le fusilla du regard.

— Et quel aurait été le mobile ? demanda Sabrina, décontenancée.

— Comment le saurais-je ? Peut-être M. Grumpner en a-t-il écrasé une par mégarde. Elles sont venues se venger.

— Une vengeance d'araignées ? répéta Sabrina.

— Quelqu'un propose une meilleure théorie ?

— Moi, déclara Mamie Relda en entrant, suivie de M. Canis. Je pense qu'il s'agit d'un monstre.

Daphné courut vers elle et enfouit son visage dans sa robe verte. Sa grand-mère l'embrassa sur le front.

— Un monstre... ronchonna Charmant. Ce n'est pas la première fois qu'il vous vient des idées loufoques, Relda, mais un monstre !

— Vous avez raison, rétorqua-t-elle, moqueuse. On trouve à Port-Ferries des fées, des sorcières, des robots, mais un monstre ? Non, vraiment, je perds la tête...

— Eh bien, allez-y, fouinez... maugréa-t-il. De toute façon, je sais que je ne pourrai pas vous en empêcher !

— Merci, répondit Mamie Relda.

Elle rejoignit Sabrina et lui prit doucement la main.

— Ça va, *liebling* ?

Sa petite-fille hocha la tête. Mamie lui tapota l'épaule, puis avança jusqu'à la fenêtre cassée. Au milieu des bris de verre se

trouvait un objet long et noir. Elle écarta les éclats avec précaution, puis ramassa... une plume.

— Messieurs, je crois que j'ai trouvé un indice !

Le shérif s'approcha.

— On dirait celle d'un corbeau. Et on en voit d'autres sous le rebord...

M. Canis renifla.

— C'est un corbeau, confirma-t-il.

— Le vent les aura poussées jusque-là, rétorqua Charmant.

Soucieux que sa ville vive en paix, Charmant tentait toujours de dissimuler les apparitions de phénomènes étranges.

Le Prince arracha donc l'indice des mains de Mamie Relda et le jeta négligemment au sol.

— Nous aussi, on a trouvé quelque chose, annonça Daphné avec fierté, désignant le tableau du doigt.



Jambonnet, Charmant, M. Septnain et le principal observèrent la marque de main d'un air soucieux.

— Exactement comme celle que la police a trouvée sur la voiture de mes parents quand ils ont disparu, ajouta Sabrina. Mais peut-être a-t-elle été poussée par le vent, elle aussi !

Charmant lui jeta un regard noir.

— Sans doute une farce d'écolier...

— Une farce d'écolier ? s'indignèrent les filles en chœur.

— Charmant, protesta Mamie Relda, vous ne voulez pas l'admettre, mais c'est la marque de la Main Rouge !

— La Main Rouge n'existe pas. Jambonnet a mené une enquête approfondie et nous en avons conclu que Jacques avait inventé toute cette histoire pour nous faire peur³.

Sabrina n'en croyait pas ses oreilles. Charmant savait que la Main Rouge existait. Il avait même reconnu que la bande criminelle avait essayé de l'approcher, bien avant que Jacques ne se vante d'en faire partie. Pourquoi mentait-il ?

Avant que Sabrina ait pu le confondre, la porte s'ouvrit, et Blanche-Neige entra. Le maire se précipita pour dissimuler le corps, mais trop tard.

— C'est donc vrai... murmura-t-elle, sous le choc.

— Blanche, tu ne devrais pas voir ça, protesta-t-il avec douceur.

— Non, ça va...

Sans l'écouter, le maire la prit par la main et l'entraîna dans le couloir. Sabrina et Daphné échangèrent un regard, puis se frayèrent un chemin vers la porte. Elles ne voulaient pour rien au monde manquer un épisode de ce feuilleton royal.

Le maire prit Blanche-Neige dans ses bras pour la réconforter. Au début, elle se laissa faire, puis elle s'écarta.

— Guillou, qui a pu faire une chose pareille ?

— Essaie d'oublier ce que tu as vu...

³Voir tome I, Détectives de contes de fées (NdT).

Il posa la main sur son épaule et plongea son regard dans le sien. Il était difficile d'imaginer que l'irascible maire pût se montrer si tendre.

— J'ai lancé mes meilleurs hommes sur l'affaire.

Les autres quittèrent à leur tour la salle de classe. Le shérif sortit un ruban de scène de crime de sa poche et traça un X sur la porte pour empêcher les gens d'entrer.

— Blanche, reprit le Prince, je ne veux pas que tu sois mêlée à ça.

Elle lui jeta un regard agacé, puis sembla se faire une raison et hocha la tête. Elle s'accroupit pour se mettre à la hauteur de Daphné.

— Ça va ?

— Ne vous inquiétez pas pour moi. J'ai l'habitude de voir ce genre de choses... répondit la fillette.

Le maire se tourna vers le shérif.

— Jambonnet, pouvez-vous faire en sorte que ma fiancée... je veux dire Mlle Neige, rentre chez elle en sûreté, demanda-t-il, rougissant de son lapsus.

Blanche-Neige se redressa, un léger sourire aux lèvres. Mais le rouge de ses joues tranchait avec l'extrême blancheur de sa peau.

— Avec plaisir, répondit le shérif en lui tendant la main. Il l'escorta le long du couloir. Avant de disparaître, elle se retourna une dernière fois vers le Prince.

— Et maintenant, *Guillou* ? demanda Sabrina, avant d'éclater de rire.

Daphné et Mamie Relda se joignirent à elle. Même M. Canis laissa échapper un sourire. Quant à M. Septnain, il tenait à peine debout tellement il riait.

— *Guillou*, continua Sabrina, c'est trop chou.

— Moi, je trouve ça romantique, protesta Daphné, luttant pour retrouver son calme.

— Assez ! tonna le Prince.

Tout le monde se tut.

— Ceci est la scène d'un crime, Relda. Emmenez vos poupons et votre bâtard, ou je vous arrête !

— Attention à ce que vous dites, Prince, gronda Canis.

Ses yeux d'un bleu acier se chargèrent de leur rappeler à tous que le loup n'était jamais loin sous la surface...

— Un jour, vous pourriez bien vous réveiller et découvrir qu'il vous manque un morceau de...

— Relda, je crois qu'une loi, dans cette ville, oblige à tenir les animaux en laisse.

Les deux hommes se toisèrent du regard.

— Ça suffit, vous deux ! s'exclama Mamie, se glissant entre eux.

Ils reculèrent, tête basse, comme deux écoliers pris en faute. Les yeux de Canis retrouvèrent leur gris délavé. Il était pâle et semblait épuisé.

— Il est temps de rentrer, décréta la vieille dame.

Mamie Relda, Canis et les fillettes retrouvèrent leur vieux tacot sur le parking. Chaque fois que quelqu'un y prenait place, les amortisseurs faisaient entendre un épouvantable concert de grincements. Elvis, pelotonné sous une immense couverture, ne releva même pas la tête. Daphné passa le bras autour de son cou et déposa un gros bisou sur son front.

— Tu m'as manqué, tu sais...

Il plongea la tête sous la couverture.

— Qu'est-ce qu'il a ? s'inquiéta-t-elle.

— Il boude, expliqua Mamie Relda tout en prenant des notes dans son petit carnet. Il n'aime pas qu'on le laisse dans la voiture.

— Oh, mon bébé... murmura Daphné, attendrie.

Elle essaya de hisser l'énorme chien de cent kilos sur ses genoux, puis le couvrit de baisers. Il lui donna en retour un coup de langue baveux sur la joue.

— *Lieblings*, vous savez ce que ça signifie ? s'exclama Mamie, l'air ravie.

— Qu'on est en plein mystère, marmonna Sabrina.

— Vous ne trouvez pas ça terriblement excitant ?

— C'est surtout inutile, rétorqua-t-elle. Tu as entendu Charmant et sa stupide théorie ? Il sait que la Main Rouge a tué M. Grumpner, mais il préfère mentir. Grumpner était un humain, alors il s'en fiche. Pourquoi un maire Findétemps et la

police Findétemps se mobiliseraient-ils ? Ils vont étouffer l'histoire, et on ne pourra rien tirer de personne.

— Nous sommes des Grimm et c'est notre mission, remarqua Daphné.

— Exactement, petit cœur, déclara Mamie. Nous sommes des Grimm et nous veillons donc à ce que ce genre de crime ne reste pas impuni. On va attendre que tout le monde soit parti. J'ai le sentiment qu'il existe d'autres indices dans cette salle...

À cet instant, M. Septnain frappa contre la vitre et, tout en jetant des coups d'œil nerveux autour de lui, lui fit signe de la baisser.

— Le maire voudrait vous voir dans son manoir.

— *Guillou*, vous voulez dire ? lâcha Mamie, glissant un clin d'œil vers les filles.

Le nain éclata de rire.

— Il voudrait discuter avec vous en privé.

Mamie Relda et M. Canis échangèrent un regard méfiant, puis celui-ci hocha la tête.

— Dites-lui qu'on arrive, répondit-elle.

M. Septnain repartit vers la longue limousine blanche du maire, frotta au passage l'égalon argenté du capot avec la manche de sa chemise, puis se hissa sur la pile d'annuaires posée sur le siège du conducteur.

— Êtes-vous sûr d'être suffisamment en forme ? s'inquiéta Mamie Relda, la main sur l'épaule de son vieil ami.

Il acquiesça, puis tourna la clef dans le contact. En démarrant, le moteur fit un tel tintamarre qu'on dut l'entendre jusque dans la ville voisine.

Ils suivirent la limousine à travers les routes désertes. Sabrina, le nez à la fenêtre, regardait la petite ville fondée par son arrière-arrière-arrière-arrière-grand-père, Wilhelm Grimm. Nul n'aurait soupçonné, en la traversant, que des princes, des cochons, des sorcières et des fées vivaient ici. Les rares fois qu'un géant ou un dragon faisait des siennes, des hectares de sapins, d'érables et de chênes le protégeaient des regards indiscrets. Quant aux habitants eux-mêmes, ils étaient les derniers à s'en douter.

Sabrina les enviait. Port-Ferries aurait pu constituer un cadre idéal pour une petite vie paisible. Mais ce n'était qu'un décor, le mensonge était partout. Ce mensonge l'empêchait de se sentir heureuse.

Alors qu'ils s'engageaient dans la vaste propriété de Charmant, elle réalisa qu'il était le seul à qui elle pouvait accorder sa confiance. Il était corrompu, certes, mais il ne s'en cachait pas. Il voulait racheter la ville, quartier par quartier, et reconstituer le royaume qu'il avait perdu en venant en Amérique. Peu lui importaient les idées et les besoins des autres, seuls ses intérêts comptaient. Dépourvu de toute morale, il se montrait néanmoins cohérent.

M. Canis gara la voiture et coupa le moteur. La dernière fois que Sabrina était venue au manoir, il brillait de mille feux. C'était alors le Grand Bal de Port-Ferries, un événement annuel qui réunissait toute la communauté Findétemps. Sans le faste et le prestige, le manoir paraissait triste. Aucune lumière n'éclairait l'endroit et la fontaine, au centre de laquelle trônait une statue du Prince, était couverte de feuilles mortes.

— Madame Grimm, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je vais rester là, déclara le vieil homme en lui ouvrant sa portière. Je me sens un peu fatigué, et voir le Prince ne va pas arranger les choses...

— Bien sûr, monsieur Canis. Je ne pense pas qu'on coure le moindre danger.

Quand il comprit qu'on le laissait une fois de plus dans la voiture, Elvis se mit à gémir.

— Elvis, déclara Daphné, on ne te laisse pas, au contraire : on te confie une grande responsabilité. C'est vraiment très important. Tu dois veiller à ce qu'il n'arrive rien à M. Canis !

Elvis, ravi, aboya pour montrer qu'il avait compris. Il s'assit sur la banquette et se mit à guetter par la fenêtre l'arrivée des ennemis.

Alors qu'elle approchait du manoir, Sabrina se retourna. Elle aperçut avec stupeur M. Canis assis en tailleur sur le toit de la voiture, les mains sur les genoux et les yeux fermés.

— Qu'est-ce qu'il fait ?

— Du yoga méditatif, répondit Mamie d'un ton naturel. Ça l'aide à rester concentré et à chasser les pensées négatives.

Bien sûr, pensa Sabrina. Le Grand Méchant Loup fait du yoga. Comment n'y avais-je pas pensé toute seule ?

Le trio gravit les marches du perron. Elles n'eurent pas le temps de sonner que déjà M. Septnain ouvrait la porte.

— Bonsoir, dit-il.

Sans même proposer de prendre leur manteau, il leur tourna le dos et se précipita dans l'escalier.

— Je vais prévenir le maire.

— Qu'est-ce qu'il veut, à ton avis ? s'enquit Daphné.

— Difficile à dire. On ne sait jamais à quoi s'attendre, avec lui.

— Il trouve peut-être qu'il ne nous a pas assez insultées, à l'école, marmonna Sabrina.

Au même instant, Charmant apparut en haut des marches. Il laissa échapper une grimace, prit une profonde inspiration et les rejoignit.

— Tout d'abord, sachez que cette conversation devra impérativement rester secrète !

Se penchant en avant, il épingla une étoile en fer-blanc sur le manteau de Sabrina. Elle ressemblait à celles qu'arborent les shérifs dans les westerns, et portait l'inscription :

SHÉRIF ADJOINT FORCES SPÉCIALES DE PORT-FERRIES

— C'est quoi, ça ? s'exclama-t-elle, voyant le maire en accrocher une autre sur le manteau de Daphné, qui sourit jusqu'aux oreilles.

— Regardez-moi ! Je suis un cow-boy !

— Puis-je ? demanda Charmant à Mamie Relda.

Elle hésita un instant, puis acquiesça.

— Je ne suis pas sûre de bien comprendre...

— Je vous nomme shérifs, déclara-t-il, mal à l'aise. Maintenant, levez la main et répétez après moi...

Il leva lui-même la main droite et attendit. Sabrina le regarda d'un air incrédule. À quoi jouait-il ?

— Ne rendez pas les choses difficiles, supplia-t-il. La ville a besoin de votre aide. Vous le savez et moi aussi. Que vous faut-il de plus ?

— Vous voulez qu'on vous aide ? s'étonna Sabrina.

— Je sais qu'il vous arrive de prêter main-forte à Jambonnet. Il a l'air de croire que vous pouvez faire quelque chose...

— Jamais je n'aurais pensé vivre assez longtemps pour voir une chose pareille ! s'exclama Mamie Relda.

Il baissa la main, maussade.

— Vous croyez que ça m'amuse ? Je préférerais voir votre famille pourrir six pieds sous terre plutôt que de demander votre aide. Mais l'heure est grave. Aux grands maux les grands remèdes.

— De quoi parlez-vous ? s'impacienta Sabrina.

Elle remarqua alors l'état de délabrement avancé du manoir. Plusieurs rideaux déchirés gisaient sur le sol, le tapis en ours polaire de la cheminée avait une énorme tache rouge, la descente d'escalier nécessitait un bon coup d'aspirateur, un seau recueillait la pluie qui tombait d'un trou mal rafistolé au plafond et une demi-douzaine de sacs-poubelles trop pleins attendaient devant la porte. Tout était recouvert d'une épaisse couche de poussière, jusqu'à l'armure en équilibre précaire contre un mur.

— Que s'est-il passé ?

— Toi ! rétorqua sèchement Charmant. Toi et ta sœur puante. Vous avez fait échouer la seule levée de fonds de l'année pendant le Grand Bal des Findétemps⁴ !

Daphné leva le bras pour sentir son aisselle et fronça le nez.

— Je ne sens pas si mauvais que ça...

— Vous avez infiltré une fête où vous n'étiez pas invitées, attiré un géant qui a tout cassé et démoli plusieurs voitures. Bien pire, vous m'avez ridiculisé devant les plus grands donateurs de la ville. En conséquence, je n'ai pas ramassé un seul centime de subvention. La ville est ruinée.

⁴Voir tome I, Détectives de contes de fées (NdT).

— On sait très bien à quoi sert cet argent, rétorqua Sabrina. Vous voulez acheter la ville. Pourquoi ne piochez-vous pas dans les réserves que vous avez accumulées depuis deux cents ans ?

— Tu oses mettre mon honneur en doute ? Jamais je n'ai touché un centime de l'argent de la ville ! Les rumeurs qui courent sur mes finances sont outrageusement exagérées. Relda, croyez-vous que je vivrais dans ce capharnaüm si j'avais le choix ?

Mamie Relda regarda autour d'elle.

— Non, je ne crois pas.

— Tous les services de la ville ont été restreints. Les transports, l'éducation, tout... J'ai même dû congédier l'équipe de nettoyeurs qui astiquaient mes statues. M. Septnain a accepté une baisse importante de son salaire et je n'ai pas touché le mien depuis des semaines. J'ai dû réduire les effectifs de la police des trois quarts. Et comme elle ne comptait que quatre hommes, il ne reste plus que Jambonnet. Le shérif travaille dur, il est malin comme un singe, mais seul. Nous n'avons plus les moyens de mener une simple enquête, alors ne parlons pas de faire des recherches sur un crime de la Main Rouge ! J'ai besoin de votre aide. Et comme c'est en grande partie la faute de votre famille, je trouve ça normal.

— Alors, maintenant, la Main Rouge existe, hein ? le titilla Sabrina. Pourquoi avez-vous menti, à l'école ?

— Je veux éviter que les gens paniquent. Si le bruit court qu'un groupe terroriste traîne dans la ville, ce sera le chaos. Déjà que Jambonnet a du mal à s'en sortir avec les excès de vitesse et les piétons qui traversent hors des clous ! Votre famille a fait ses preuves par le passé : vous êtes têtus et chanceux. Si vous n'arrêtez pas celui qui a commis ce crime, personne d'autre ne le fera !

— Pourquoi vous souciez-vous du sort d'un simple professeur ? Je croyais que vous détestiez les humains...

Il ne répondit pas.

— Vous ne voulez pas qu'il arrive quelque chose à Mlle Neige ! s'exclama Daphné. Parce que vous êtes amoureux d'elle !

— N'importe quoi ! cria le maire. Je ne peux pas laisser des terroristes en liberté dans l'école, même si j'approuve le choix de leur cible !

— Vous mourez d'envie de lui écrire des lettres d'amour, continua la petite fille. De tenir sa main dans les allées du parc et de regarder avec elle les petits chiots du magasin animalier...

— Est-ce qu'on peut la mettre sur *off* ? demanda Charmant à Mamie Relda.

— Vous n'avez pas répondu à sa question, protesta celle-ci, un sourire aux lèvres.

— D'accord, d'accord ! Blanche a le chic pour s'attirer des ennuis. Je dormirai mieux la nuit si je la sais en sécurité.

— Nous ferons tout notre possible, assura Mamie.

— Et vous, que ferez-vous pour nous ? demanda Sabrina.

La vieille femme lui jeta un regard horrifié.

— *Liebling*, nous ne nous faisons jamais payer !

— Sauf que trouver l'assassin va nous prendre beaucoup de temps... du temps qu'on ne pourra pas passer à chercher papa et maman !

— Que voulez-vous que je fasse ? s'exclama Charmant. Je ne peux pas envoyer Jambonnet perquisitionner toutes les maisons !

— Non, mais vous avez des relations, insista Sabrina. Les gens peuvent se confier à vous. Peut-être y a-t-il dans les environs quelque chose de magique, que nous ne connaissons pas et qui pourrait nous aider... Faites marcher votre imagination, *Guillou* !

Il se mit à réfléchir, puis leva la main droite.

— Vous avez ma promesse.

— On va faire avec, soupira Sabrina.

Elle leva à son tour la main, imitée par Mamie Relda et Daphné.

— Je fais le serment solennel de protéger et de servir les habitants de... commença le Prince.

— C'est quoi, les habitants ? coupa Daphné.

— Les gens qui vivent dans un endroit, expliqua Sabrina, non sans remarquer l'impatience du prince.

— Pourquoi vous ne dites pas *les gens*, alors ? protesta Daphné.

— Laisse-le finir, *liebbling*, intervint Mamie Relda.

— Je fais le serment solennel, reprit Charmant, de protéger et de servir *les gens* de Port-Ferries au mieux de mes capacités. Je m'engage à maintenir la paix, à assurer la sécurité et à faire respecter la loi.

Les Grimm répétèrent mot pour mot et baissèrent la main. Il tendit ensuite à Mamie Relda un trousseau de clefs.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Les clefs de l'école. Vous en aurez besoin pour entrer.

Elle sourit.

— Je vous remercie, mais j'ai les miennes.

Il fit disparaître le trousseau dans sa poche avec un sourire narquois.

— Bien, bien, bien. J'aurais adoré rester avec vous toute la nuit mais, comme vous le savez, je ne peux pas vous supporter, déclara-t-il en les conduisant vers la sortie.

La main sur la poignée, il se tourna vers les filles et les regarda droit dans les yeux.

— Blanche est quelqu'un d'important pour moi. J'aimerais que vous veilliez sur elle particulièrement.

— Pas de problème, *Guillou*, répondit Daphné en se jetant à son cou. C'est tellement romantique !

Charmant lui jeta un regard méprisant, ouvrit la porte et les poussa dehors.

— Vous devriez vraiment lui dire que vous l'aimez ! insista Daphné.

Il lui claqua la porte au nez.

• • •

Toutes les écoles fréquentées par Sabrina au cours des deux dernières années présentaient les mêmes points communs : un ou deux professeurs grincheux, une petite brute, un souffredouleur, une dame de cantine bizarre et des toilettes où personne ne voulait entrer. Aucune, en revanche, n'avait de monstre déambulant dans ses couloirs.

Ne pas savoir à quoi il ressemblait, ni où il pouvait se cacher, mettait les nerfs de Sabrina à rude épreuve. Les ombres que projetait la lumière du soir évoquaient des dinosaures et des extraterrestres. À chaque grincement, elle s'attendait à voir surgir le yeti ou Nessie, le monstre du Loch Ness. Pire : dès qu'elle fermait les yeux, elle revoyait le visage violacé de Grumpner. Elle n'avait qu'une envie, courir vers la voiture et se cacher sous la couverture d'Elvis. Mais Mamie avait insisté pour jeter un dernier regard à la scène du crime. Pour une fois, Sabrina aurait aimé que M. Canis soit là. Mais le frêle vieillard préférait rester méditer dans le froid. Heureusement, Mamie avait cédé aux supplications d'Elvis, qui trotta d'un air guilleret à leur côté.

— M. Canis a l'air très mal en point, s'inquiéta Sabrina.

— Avant, il pouvait utiliser la force du loup sans se perdre lui-même, expliqua sa grand-mère. Cette fois, il s'est complètement transformé, et surtout, il a goûté au sang humain. Ça faisait très longtemps que ça ne lui était pas arrivé. Le loup ne va pas être vaincu sans une lutte acharnée. Mais ne vous en faites pas, M. Canis va gagner.

— Et s'il échoue ?

— Il ne va pas échouer. Je suis sûre qu'il sera touché que vous vous inquiétiez pour lui...

Je suis surtout inquiète à l'idée de me réveiller un matin dans son estomac, pensa Sabrina.

Lorsqu'elles parvinrent devant la salle de classe, le X sur la porte et le corps de Grumpner avaient disparu, on avait remplacé le carreau cassé et nettoyé tous les fils. Même la main rouge avait été effacée. Hormis quelques pupitres déplacés, il ne restait plus aucune trace de l'horrible scène dont ils avaient été témoins quelques heures plus tôt. De toute évidence, le principal avait fait remettre de l'ordre.

— Il a sûrement été pris par surprise, déclara Mamie Relda en remettant un bureau à sa place. Vu le désordre dans la classe, je pense qu'il a dû se débattre.

Sabrina frissonna. Que ce soit une araignée géante ou des milliers de petites, l'homme avait dû vivre un cauchemar. Même

un grincheux comme Grumpner ne méritait pas une mort aussi atroce.

— Qu'est-ce qu'on fait là ? s'enquit Daphné. On ne peut rien trouver dans le noir !

— Tt, tt... On ne sait jamais...

Sabrina traversa la pièce et ouvrit les tiroirs du bureau. Ils étaient vides, à l'exception du dernier, qui contenait une photographie du professeur en compagnie d'une femme. Ils se trouvaient à bord d'un bateau amarré sur l'Hudson, un verre de Champagne à la main.

— C'est sa femme ? s'étonna Sabrina. Je n'aurais jamais cru qu'il était marié !

— Il se montrait peut-être différent chez lui, avança Mamie Relda. Ton père était un homme très réfléchi, d'après toi, mais le Henri Grimm que j'ai connu, pas du tout. On a tous nos côtés cachés.

— Sa femme doit être très triste, soupira Daphné.

Mamie poussa à son tour un soupir.

— Oui...

— Bon, s'impatienta Sabrina, qui venait d'apercevoir une ombre suspecte. On a trouvé une photo. On peut y aller, maintenant ? Cet endroit me donne les chocottes...

— Vous inquiétez pas, m'dame, rétorqua Daphné. Je suis un policier, moi. Je suis là pour vous protéger.

Sabrina éclata de rire. Mamie plongea la main dans son sac et en sortit les lunettes à infrarouge.

— Je vous promets de faire vite, *lieblings*.

Elle porta l'appareil à ses yeux et inspecta les lieux, puis s'intéressa plus précisément au sol.

— Ah, ah... Les enfants, venez voir...

Les filles se précipitèrent. Daphné s'empara des lunettes et scruta le plancher.

— Ça alors, c'est trop punk rock !

Sabrina les lui arracha avec impatience. Elle découvrit des empreintes blanches : les dernières traces de feu M. Grumpner.

Mamie Relda passa le doigt dessus.

— Le mystère s'épaissit, déclara-t-elle en montrant son doigt à Sabrina. Les pieds de M. Grumpner étaient couverts d'une sorte de poussière...

Un petit nuage pénétra dans les narines de Sabrina. Elle éternua.

— *Gesundheit*⁵, dit Mamie.

— Les empreintes viennent du couloir, constata Sabrina.

— Avez-vous remarqué quelque chose ?

— Elles sont très espacées. Il faut trois pas pour en couvrir une.

— C'est parce qu'il courait, expliqua Mamie.

Sabrina se sentit très impressionnée. Sa grand-mère était d'une perspicacité redoutable, et elle se demanda si elle serait un jour à la hauteur. Les traces provenaient de l'escalier et elle les suivit consciencieusement, jusqu'à ce qu'une main lui enlève brutalement les lunettes.

— Hé ! protesta-t-elle, se tournant vers sa sœur. Si tu les veux, tu n'as qu'à demander !

Mamie et Daphné ne répondirent pas. Elles regardaient le plafond avec un drôle d'air. Sabrina leva à son tour les yeux.

Ce qu'elle vit la figea sur place. Une créature en forme de grenouille était suspendue par les pattes. Sa tête et ses pattes étaient celles d'un amphibien et sa peau paraissait visqueuse. Elle avait une grosse poche gonflée sous la lèvre inférieure, mais ses mains, ses jambes et son corps étaient ceux d'un humain. Elle avait attrapé les jumelles du bout de sa longue langue verte et collante, et les faisait entrer et sortir de sa bouche, hésitant visiblement à les considérer comme un casse-croûte. Elle se décida à les cracher aux pieds de Sabrina.

— Euh, merci, tu peux les garder...

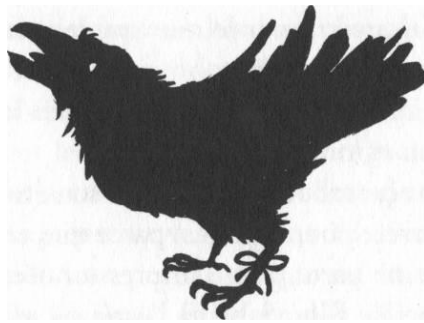
L'énorme bête pouffa, puis gonfla son goitre. Sabrina avait déjà vu des grenouilles procéder ainsi à la télévision. Cela signifiait qu'elles allaient manger. Elle eut soudain le sentiment qu'elle figurait sur le menu.

— Courez !

⁵Gesundheit signifie : « À tes souhaits ».

Elles détalèrent. Mais le monstre sauta du plafond et leur bloqua le passage.

— Mon petit doigt me dit, gargouilla la grenouille, que quelqu'un va mourir...



5

Le monstre



amie Relda balança de toutes ses forces son sac à la figure de la créature, qui s'affaissa dans un grognement. Entre parenthèses, vu tout ce que son sac contenait, ça n'avait rien d'étonnant. La grenouille n'allait pas se relever de sitôt, si elle se relevait.

Sans perdre de temps, les Grimm bondirent dans la direction opposée et dévalèrent l'escalier. Elvis les suivit en aboyant.

— Avec un peu de chance, déclara Mamie d'une voix essoufflée, cette chose aura trop peur d'Elvis pour nous suivre.

— Et si on n'en a pas ? demanda Sabrina, tout en aidant sa grand-mère à descendre les dernières marches.

Elle n'eut malheureusement pas le temps de répondre. D'un bond, la créature atterrit sur le mur qui leur faisait face. Elvis montra les dents en grondant.

— Votre chiot n'est pas très gentil, coassa le monstre. Mais je sens que mon estomac va l'adorer !

Daphné s'avança, arborant fièrement son étoile étincelante :

— Je vous arrête pour... pour... parce que vous êtes moche !

La grenouille ne parut guère impressionnée. Elle tendit les pattes vers la petite fille. Sabrina l'arrêta à temps et entraîna sa sœur vers la sortie. Mais la bête les suivit en bondissant d'un mur à l'autre. Elle gagnait du terrain à chaque saut et, très vite, elle les rattrapa. Sa longue langue épaisse s'enroula autour du bras de Daphné et l'attira à elle.

Elvis se jeta sur la créature... qui bondit au plafond, hors d'atteinte.

— Laisse-la ! cria Sabrina en sautant pour attraper sa sœur.

La grenouille pouffa et continua à agiter Daphné sous ses yeux. À force de se débattre et de se tortiller, la petite fille réussit à sortir le compas de sa choucroute. Elle l'enfonça dans la langue de la créature, qui poussa un cri et lâcha prise.

— Et toi qui n'aimais pas ma coiffure ! s'exclama Daphné, tandis que Sabrina l'aidait à se relever.

Elles foncèrent vers la porte, suivies par Mamie et Elvis, et traversèrent la pelouse.

— Vite ! cria Sabrina. Démarrez !

M. Canis ouvrit les yeux et, sans perdre une minute, descendit du toit. L'instant suivant, la vieille guimbarde rugissait et tremblait de tous ses boulons. Jamais Sabrina n'avait eu autant de plaisir à entendre son affreux tintamarre.

— Que s'est-il passé ? demanda M. Canis.

Personne n'eut le temps de répondre. Quelque chose atterrit sur le toit de la voiture. Quelque chose de très, très lourd !

Une main visqueuse et verte cogna à la vitre de M. Canis. Sabrina et Daphné ne purent retenir un hurlement. Mamie Relda écarquilla les yeux. Elvis gronda. M. Canis, très zen, prit une inspiration profonde et enfonça l'accélérateur. Dans un grincement de pneus, le vieux tacot vrombit, démarra en flèche et s'engagea sur la route.

— J'aimerais tellement conduire, se lamenta Mamie. J'adore les courses-poursuites !

— Je vous rappelle que la police vous a retiré votre permis, rétorqua M. Canis, tout en zigzaguant dans l'espoir de se débarrasser de leur passager.

Malheureusement, rien ne semblait avoir d'effet sur le monstre, qui continuait à frapper le toit avec violence.

— Tout ça pour quelques excès de vitesse...

— Vous avez été arrêtée quatorze fois pour mise en danger d'autrui par imprudence. Plusieurs comités de voisinage vous ont interdit de conduite dans leur quartier et le gouvernement allemand a menacé de vous pendre si l'on vous surprenait dans une voiture.

— Oh, monsieur Canis, supplia Mamie, personne n'a besoin de le savoir ! Cette discussion est absurde !

Il secoua la tête.

— S'il vous plaît !

Il écrasa le frein. La voiture crissa. La grenouille dégringola du toit, rebondit sur la route sur plusieurs mètres, puis laissa échapper un gémissement et ne bougea plus.

— Ne restons pas sur les routes principales, conseilla le vieil homme en ouvrant la portière.

Mamie poussa un cri de joie. Tandis qu'ils échangeaient leurs places, Sabrina guettait le monstre, qui s'étirait et se redressait lentement, une rage meurtrière au fond des yeux.

— Les enfants, déclara M. Canis en se retournant, mettez vos ceintures.



Les filles échangèrent un regard inquiet. Malheureusement, les ceintures d'origine, depuis longtemps manquantes, avaient été remplacées par des cordes. Sabrina aida sa sœur à en passer une autour de sa taille, puis se dépêcha de nouer la sienne.

Il était temps. À peine eut-elle fini que le monstre sauta en l'air et retomba lourdement sur le capot. Sous la violence du choc, l'arrière de la voiture se souleva de deux mètres. L'horrible chose les scruta à travers le pare-brise en se léchant les babines.

— Vous croyez aller où ?

Elvis se réfugia en gémissant sous sa couverture. Mamie enfonça le champignon et la voiture bondit en avant. Le monstre roula sur le capot, puis le long du pare-brise, glissa sur le toit, tomba sur le coffre et s'écrasa par terre.

— Elle est partie ! cria Sabrina.

Un instant plus tard, le monstre sautait à nouveau sur le coffre et les narguait d'un rire démoniaque.

— Elle est revenue ! cria Daphné, rejoignant Elvis sous la couverture.

Le pied sur l'accélérateur, Mamie fit un brusque virage à gauche et s'engagea sur une vieille route défoncée. La voiture fit entendre un cri de protestation, mais accéléra à une telle vitesse que Sabrina se retrouva plaquée contre les ressorts du siège. Malgré tout, la grenouille se maintenait sans effort et cognait la vitre arrière avec colère. Une petite fissure fendit le verre.

— À droite toute ! cria Mamie.

Elvis roula sur les filles, mais le monstre resta en place.

— À gauche toute !

Elvis roula de l'autre côté et atterrit sur l'estomac de Sabrina, qui en eut le souffle coupé.

La grenouille donna un nouveau coup. La vitre explosa. Des bris de verre tombèrent sur la banquette. Elle enleva sans effort les morceaux qui étaient restés attachés et les jeta sur la route.

Sabrina, qui manquait s'asphyxier, repoussa Elvis de toutes ses forces. Pendant ce temps, le monstre dénouait la corde de Daphné de ses grosses mains gluantes et arrachait la petite fille de son siège. Sabrina s'agrippa à la cheville de Daphné et essaya désespérément de la retenir, mais la grenouille était trop forte pour elle.

— Elle a eu Daphné !

M. Canis descendit sa vitre et passa la moitié supérieure de son corps par la fenêtre.

— Pas besoin de te fatiguer, vieillard, lui cria la grenouille. Tu mourras bien assez vite !

Un rugissement féroce lui répondit. Sabrina vit la bête écarquiller les yeux sous l'effet de la surprise.

— Tu es un Findétemps, toi aussi ? Et tu as choisi le camp des ignobles Grimm ? Traître, alors ! J'aurais dû te reconnaître à ta puanteur. Pas de pitié pour les traîtres ! ricana la grenouille.

Elle allongea son bras libre dans la voiture et attrapa Sabrina. Celle-ci eut beau se débattre, la bestiole s'accrocha à son sweat-shirt et la tira par la fenêtre.

— Je ne le dirai pas deux fois ! menaça M. Canis.

Mais de là où il se trouvait, il ne pouvait rien faire. Sabrina sut qu'elle ne devait compter que sur elle-même.

— Daphné, tu te souviens de M. Oberlin ?

— Celui de New York ?

Elle hocha la tête. À son expression dégoûtée, Sabrina comprit qu'elle appréciait moyennement son plan. Elle acquiesça pourtant. Les deux sœurs se penchèrent et, d'un même élan, mordirent le monstre de toutes leurs forces.

Il poussa un cri et lâcha Daphné. Sabrina s'agrippa à sa sœur et, ensemble, elles dégringolèrent sur la banquette. Il se mit à lécher ses blessures, toujours accroché au coffre.

— Que s'est-il passé ? s'enquit Mamie Relda.

— Il semblerait que je ne sois pas le seul à avoir des crocs... répondit M. Canis en repassant la tête à l'intérieur.

— Il faut qu'on se débarrasse de ce truc ! cria Sabrina en s'essuyant la bouche contre sa manche.

Un peu de substance visqueuse était restée accrochée à son menton et à son sweat-shirt.

La grenouille passa à nouveau la tête par la fenêtre, mais Elvis essaya de lui mordre la main et le monstre la retira vivement.

— Ne vous inquiétez pas, *lieblings*, déclara Mamie en bifurquant sur une route pleine de gravillons, j'ai un plan.

Sabrina repéra au loin un panneau qui indiquait : **DANGER ! PONT FRAGILE ! N'ALLEZ PAS PLUS LOIN !**

La vision d'un pont branlant surplombant un torrent rocheux lui donna des frissons. À son avis, même une souris aurait été trop lourde pour passer.

— C'est quoi, son plan ? demanda Daphné, tout en frappant la patte de la grenouille à travers la vitre brisée.

— Mieux vaut ne pas savoir !

La voiture fonça dans le vieux panneau en bois, qui explosa. Un énorme morceau glissa sur le toit et, à en juger par le cri de douleur qui retentit, heurta la grenouille à la tête. Le choc fut si violent qu'elle lâcha prise et s'écrasa sur la route.

Malheureusement, Mamie ne s'arrêta pas. Sabrina sut tout de suite qu'ils allaient au-devant de sérieux problèmes. Le grincement des poutres et les craquements du bois étaient tels

qu'ils couvraient les pétarades de la voiture. Alors qu'ils poursuivaient leur route, le vieux pont pencha à gauche. Sabrina se vit mourir : le milieu du pont était écroulé.

Et Mamie ne ralentissait toujours pas.

— Mamie, on ne passera jamais !

Je déteste cette voiture, pensa Sabrina.

Mamie Relda écrasa l'accélérateur. Le moteur rugit, une flamme sortit du pot d'échappement et, soudain, ils s'élevèrent au-dessus du vide pour atterrir avec brutalité sur la route, au moment même où le reste du pont s'effondrait derrière eux.

Mamie s'arrêta quelques mètres plus loin.

— Cette ignoble bestiole a eu son compte, s'exclama-t-elle en riant. Comment vous avez trouvé le spectacle ? Ça vous a plu ? Je me suis éclatée !

Personne ne trouva la force de répondre, hormis Elvis, qui gémit faiblement. Mais Mamie, sans se rendre compte de rien, continuait à jacasser comme un enfant.

— Elle a dû avoir la surprise de sa vie ! Mettez Relda Grimm au volant, et hop ! Tous les problèmes sont réglés !

Elle s'apprêtait à redémarrer, quand tout le monde cria « non » à l'unisson. M. Canis arracha la clef du contact. Affreusement vexée, la vieille dame sortit lentement de la voiture. M. Canis se glissa à sa place. Elle reprit la sienne, boudeuse, et croisa les bras sur sa poitrine. Sabrina ne put s'empêcher de penser à Daphné.

— Je ne conduis pas si mal que ça...

— *Si !* s'exclamèrent-ils en chœur.

• • •

Ce soir-là, la famille rentra chez elle sur les rotules. Puck, affalé sur le canapé, regardait la télévision, le volume à fond. À ses pieds se trouvaient trois cartons de pizza, des sachets de chips vides, un pot de glace qui gouttait et une bombe de crème Chantilly. Quand il les aperçut, il reposa la bouteille de soda qu'il tenait à la main, prit la chantilly et s'en envoya une énorme giclée dans la bouche, avant de s'en faire un gargarisme. Après quoi, il fit un rot si énorme que les vitres en tremblèrent.

— Vieille dame ! s'exclama-t-il en désignant l'écran, vous m'aviez caché cette boîte magique ! C'est génial, on peut rencontrer d'autres mondes ! Je viens juste de voir un homme sauter par-dessus une rivière dans sa voiture parlante !

Sabrina sentit sa fatigue se muer en colère. Et visiblement, les autres n'étaient pas loin de ressentir la même chose. Pendant qu'ils se faisaient pourchasser par un monstre, monsieur menait la belle vie. C'était trop injuste !

— Quoi ? demanda Puck, sur la défensive.

Mamie, tout en préparant le dîner, lui fit le récit de la soirée. Il trouva le meurtre de M. Grumpner fascinant et fut atrocement déçu de ne pas avoir vu la grenouille.

— Est-ce qu'elle était laide ? Pourquoi faut-il que je rate tout ce qui est bien !

— C'est que tu n'as pas notre chance, marmonna Sabrina, sarcastique.

— J'espère que vous vous êtes lavées, lança-t-il aux filles. Les grenouilles donnent des verrues, et vu la taille de celle-là... demain, vous allez vous réveiller avec un énorme truc marron !

Daphné ouvrit des yeux comme des soucoupes.

— Non-on.

— Eh si, ma petite. Mais si tu prends un bain tout de suite, il n'est peut-être pas trop tard...

Elle se précipita hors de la cuisine et traversa la maison en courant.

— Tu ne devrais pas la faire marcher comme ça, protesta Sabrina en se lavant les mains dans l'évier.

— Puck, les interrompit Mamie Relda, tu connais la Veuve ?

— La Reine des Corbeaux ? Bien sûr !

— Va la chercher, s'il te plaît.

— Pourquoi ? On va la manger ?

— Pas du tout, quelle horreur ! s'exclama Mamie, choquée. Je veux juste lui poser quelques questions...

— Et depuis quand tu prends le Roi des Filous pour un coursier, vieille dame ?

— Depuis qu'il vit sous son toit, gronda M. Canis, en cognant du poing sur le buffet de la cuisine.

Sous la violence du choc, le couvercle du sucrier dégringola par terre.

— C'est sérieux, mon garçon. File !

Mais Puck soutint son regard d'un air têtue.

— Les méchants ne rendent jamais service...

Les yeux du vieil homme prirent alors une couleur bleu acier, tandis que sa voix enflait :

— Tu veux que je te montre ce qu'est un vrai méchant ?

Des ailes scintillantes surgirent instantanément du dos de Puck. Il vola à travers la maison, et n'oublia pas de claquer la porte en sortant.

M. Canis s'adossa au chambranle de la porte et essaya de retrouver son souffle. C'était la première journée qu'il passait hors de sa chambre depuis trois semaines. Et quelle journée ! Pour un homme qui devait lutter contre ses émotions, il avait été mis à rude épreuve.

— Monsieur Canis, déclara Mamie Relda en lui passant la main dans le dos, allez vous reposer...

— Et s'il y a du danger ?

— Mon ami, j'ai déjà trois enfants qui passent leur temps à se disputer, je n'ai pas besoin d'un quatrième.

Il quitta la cuisine en traînant les pieds.

— Qui est la Veuve ? s'enquit Sabrina, curieuse.

— Hans Christian Andersen⁶ a parlé d'elle dans *Le Rossignol*. C'est une vieille amie. Elle pourra peut-être nous éclairer sur les plumes qu'on a trouvées dans la classe.

— Alors tu ne crois pas que la grenouille ait tué M. Grumpner ?

— Non, *liebling*, les grenouilles ne tissent pas de toile.

— Les oiseaux non plus.

— C'est vrai. Mais peut-être ont-ils vu quelque chose...

• • •

⁶Hans Christian Andersen : célèbre auteur de contes danois. On lui doit notamment *La Petite Sirène*, *La Petite Fille aux allumettes* et *La Princesse au petit pois* (NdT).

Une fois le dîner prêt, elles se retrouvèrent dans la salle à manger. Daphné, enturbannée d'une grande serviette blanche, était encore toute rouge de s'être frottée avec un peu trop de vigueur. Mamie leur servit de la soupe bien chaude et des coquillettes au beurre. La soupe avait un goût de caramel, mais cette fois, Sabrina avait trop faim pour protester contre les bizarreries culinaires de sa grand-mère.

Entre deux cuillerées, la vieille femme griffonnait des notes sur son carnet.

— Bien. Il semblerait que nous ayons deux monstres sur les bras : une grenouille...

— *E uha aiyé éante*, compléta Daphné, la bouche pleine.

— Pardon ?

Elle avala.

— Et une araignée géante, répéta-t-elle, avant d'enfourner un énorme morceau de pain.

— C'est ça. Charmant fait fausse route quand il parle d'une armée d'araignées. Je pense qu'il n'y en avait qu'une, reprit Mamie Relda.

— N'oublie pas la fenêtre cassée. C'est comme ça qu'elle est entrée...

— Peut-être.

— Tu ne crois pas ?

— Vu comme le verre était éparpillé, je pense que la chose en question venait de l'extérieur, et à une grande vitesse.

— *Ouawos*, marmonna Daphné.

— Oui, les oiseaux, reprit Sabrina. Les plumes noires se trouvaient sous la fenêtre. C'est là que je ne comprends plus. Pourquoi des oiseaux sont-ils entrés dans la salle ?

— Les oiseaux mangent les araignées, répliqua Mamie en se levant.

Elle s'agenouilla à côté d'une pile de livres et tira sur un volume qui se trouvait en plein milieu. La pile s'effondra, mais Mamie revint tranquillement s'asseoir. Le rangement n'était pas son fort.

— Ce livre recense tout ce qui a été écrit sur les araignées géantes, expliqua-t-elle. C'est assez aride, et l'auteur a une peur malade de certains animaux, mais ça peut être utile.

Sabrina lut le titre : *Les Mutations magiques des insectes, des reptiles et des chatons*. En l'ouvrant, elle tomba sur le dessin d'un chaton géant en train de mâcher des fermiers terrifiés. Elle tourna la page. Une fine brochure tomba du livre. Elle la ramassa et l'examina : *La Nature secrète de Grigrigredinmenufretin*.

— Qu'est-ce que c'est ? s'enquit-elle en la feuilletant.

Les pages étaient couvertes d'une écriture minuscule.

— Ça fait une éternité que je le cherche ! C'est un livre rédigé par votre grand-tante, Matilda Grimm.

Daphné saisit l'opuscule.

— *Grigri... grigri...*

— Grigrigredinmenufretin, compléta sa grand-mère en le lui prenant des mains. Matilda a beaucoup écrit sur lui. Elle a élaboré des dizaines de théories pour expliquer pourquoi il vole les premiers-nés. Je vous conseille de le lire si vous avez le temps...

— Je regarderai ça plus tard, dit Sabrina en repoussant le livre sur les mutations.

— Quelqu'un reveut de la soupe à la bosse de chameau ?

— C'est de la bosse de chameau ? cria Sabrina en laissant échapper sa cuillère.

L'image d'un chameau en sueur et couvert de puces s'imposa à elle. Elle en avait vu un au zoo avec son père et, des années plus tard, elle n'avait toujours pas oublié l'odeur de son haleine. Elle avait envie de vomir.

— En fait, on n'utilise que la deuxième bosse. La première, trop coriace, a beaucoup moins de goût.

Les filles se demandèrent si c'était une blague. Mais Mamie avait l'air parfaitement sérieuse. Daphné tapa des mains.

— J'en veux encore ! Avec le plus de bosse possible !

Sabrina repoussa lentement son bol presque vide. Au même instant, on frappa à la porte. Mamie, qui repartait vers la cuisine, courut ouvrir, et les filles se précipitèrent à sa suite. Sur le seuil se tenait un énorme corbeau, qui portait un ruban noir à la patte. Son bec tremblotait et son croassement était assourdissant. Quand il vit la famille, il courba la tête en signe de respect.

— Bonsoir, Veuve, le salua Mamie Relda.

— Bonsoir à toi, Relda Grimm, répondit l'oiseau d'une voix éraillée.

Daphné poussa un cri de joie, mais Sabrina sentit son ventre se serrer. *Encore un animal qui parle, brrr...*

— Tu sais que le sale gosse que tu m'as envoyé m'a arraché une plume ?

— Je suis désolée, s'excusa Mamie. Ça fait longtemps que je ne t'avais pas vue en corbeau...

— Il m'a dit que c'était important, alors j'ai pensé que c'était mieux. D'habitude, je prends la nationale 7, puis la 40 et je sors à Miller Road, mais tu connais le problème, avec tous ces plots orange qu'ils ont mis... Sans compter les kilomètres de bouchons. À cette heure-là, c'est plus rapide de voler.

— Tu as fait de gros progrès en langage humain...

— Merci. Certains refusent de parler autre chose que le corbal, mais moi, je trouve qu'il faut savoir s'adapter. Et puis, c'est bien d'apprendre d'autres langues. Je surfe même sur le Web, maintenant.

— Épatant ! se réjouit Mamie dans un sourire. Sais-tu qu'un homme a été tué, aujourd'hui, à l'école ?

— Oui, oui, on m'a dit ça...

— Cette mort est vraiment suspecte, insista Mamie Relda. Regarde ce que j'ai trouvé sur les lieux du crime...

Elle lui montra l'une des plumes ramassées sous la fenêtre.

— En effet, j'ai entendu des murmures parmi les corbeaux...

— Ah bon ?

La Veuve sembla hésiter, puis regarda autour d'elle pour vérifier que personne ne l'écoutait.

— Certains disent avoir eu un moment d'absence ; un quart d'heure dont ils n'arrivent pas à se souvenir. Ils auraient entendu de la musique et, l'instant suivant, se seraient retrouvés dans la cour de l'école, sans comprendre comment. On dirait que le Joueur recommence ses petites blagues...

— Ce serait regrettable, protesta Mamie Relda.

— Ce n'est pas le plus grave. Je crois que le message est clair ! À ta place, Relda, je me méfierais !

— Comment ça ? Quel message ?

— Sur ta maison. Je ne sais pas dans quelle histoire tu t'es fourrée, mais, visiblement, il y a là des gens très malintentionnés...

Sabrina et Daphné dévalèrent les marches du perron et examinèrent la maison. Les fenêtres, le toit et même la cheminée étaient couverts de mains rouges.

— Qui a pu faire ça ? s'exclama Sabrina.

La Veuve prit son envol.

— Surveille bien tes oisillons ! croassa-t-elle, avant de disparaître derrière la cime des arbres.

— Les filles, rentrez à la maison ! appela Mamie d'une voix sévère.



6

Puck à l'École !



Sabrina comprit que leur grand-mère avait vraiment peur. Elle passa le reste de la soirée plongée dans ses vieux livres, à prendre des notes. Quand les filles annoncèrent qu'elles montaient se coucher, elle marmonna un vague *bonne nuit*.

Tandis que Daphné se brossait les dents, Sabrina plongea la tête sous le robinet et tenta de se laver les cheveux pour la quatrième fois. Daphné enfila son pyjama préféré, y accrocha son étoile et la frotta pour la faire briller. Puis elle gagna l'ancien bureau de son père, qu'elle avait reconverti en coiffeuse, et prit une brosse dans l'un des tiroirs.

— Je peux ?

— Vas-y...

Elle grimpa sur le lit, ôta la serviette de la tête de Sabrina et se mit à coiffer ses longs cheveux blonds. Aussi bizarre que cela puisse paraître, cette occupation la calmait avant de dormir. Et du calme, elle en avait bien besoin, après avoir trouvé un cadavre, été attaquée par une grenouille géante, failli mourir dans une folle course-poursuite et découvert la maison vandalisée sous leur nez.

— Ça va, Daphné ?

— Je n'arrive pas à oublier le visage de M. Grumpner...

— Essaie de ne pas y penser.

— Mais il faut y penser ! Maintenant que nous sommes de la police, c'est à nous de trouver l'assassin !

— Je crois qu'il vaut mieux laisser le shérif se débrouiller seul.

— On ne peut pas, Sabrina. On a promis. En plus, la ville a besoin de nous. Nous sommes des Grimm, et c'est...

— Notre mission, c'est de retrouver papa et maman, l'interrompit Sabrina.

— On les retrouvera.

— J'aimerais bien savoir comment. Depuis trois semaines qu'on est là, on passe notre temps à attraper des lilliputiens et à tuer des géants. Tu ne crois pas qu'on devrait faire passer papa et maman en premier ?

— Le maire a besoin de nous.

— Et pendant qu'on aide le maire, papa et maman sont toujours disparus ! répliqua sèchement Sabrina. Et si c'était la faute de Charmant ?

— Jamais il ne ferait une chose pareille...

— C'est un Findétemps, Daphné ! Les Findétemps ne sont pas...

— Quoi ? coupa Daphné.

— ... dignes de confiance ! explosa Sabrina.

Sa sœur la toisa comme si elle ne la reconnaissait pas. Aucune parole n'aurait pu lui faire aussi mal que ce regard glacial.

— C'est un Findétemps qui a kidnappé nos parents et c'est un Findétemps qui a tué Grumpner, tenta-t-elle de se justifier.

— Sabrina, ils ne sont pas tous mauvais.

— Tous ceux que j'ai rencontrés, si.

Daphné posa la brosse sur la table de nuit, se glissa sous la couverture et lui tourna le dos.

— Je ne t'aime pas beaucoup, ce soir...

— Tu vas vite voir que j'ai raison, rétorqua Sabrina.

Les yeux rivés au plafond, elle attendit sa réponse. Mais la petite fille resta muette. Sabrina pensa que ça lui était égal. Elle

n'allait pas se laisser culpabiliser. Elle aurait tout le temps de se montrer tolérante quand leurs parents seraient de retour.

— Bonne nuit... murmura-t-elle.

Daphné ne répondit pas. Sabrina prit *Le Livre bleu des fées* sur sa table de nuit et l'ouvrit à la première page. Peut-être allait-elle découvrir une nouvelle idée pour rechercher leurs parents...

• • •

Une fois la maison silencieuse, Sabrina plongea sous son lit pour attraper le trousseau de clefs, empocha son livre et se dirigea vers la chambre au miroir. Elle trouva le petit homme en train de se faire bronzer devant une lampe à UV. Sur une table à côté de lui étaient disposés une bouteille de pastis et un flacon de lotion solaire. Quand il l'aperçut, il laissa échapper un sourire et éteignit la lampe.

— Juste à l'heure, ma grande, je commençais à rôtir... Alors, cette première journée d'école ?

— La routine. Les enfants se sont moqués de moi, je me suis battue et un professeur a été tué par un monstre.

— Ce n'est pas le souvenir que j'ai gardé de la sixième, observa Miroir en se versant un verre. Désolé de ne pas t'en proposer, tu es un peu jeune. Tu veux un jus d'orange ?

— Non, merci.

— Je me souviens bien de mes années d'école. Ce n'était pas évident, pour un petit miroir timide comme moi, mais je m'en suis sorti. Crois-moi, on se sent beaucoup mieux le lendemain.

— Le lendemain de quoi ?

— Du bac, tiens. Tu es sûre que ça va ? Tu es toute rouge.

— Je crois que je suis en train de tomber malade, répondit-elle en portant la main à son front. J'ai eu mal à la tête toute la journée et j'ai été désagréable avec tout le monde !

— Ça ressemble plutôt à la puberté. Si tu trouves ça dur maintenant, qu'est-ce que tu diras quand tu auras des boutons !

— Tu es sûr que je ne suis pas malade ?

— Sûr, ma grande. Je me rappelle ton père au même âge. Pendant deux semaines, il s'est battu chaque jour. Et une fois, il

a mis son père dans une telle colère qu'il a dû se réfugier en haut d'un arbre...

— Donc, c'est normal. J'avais l'impression de devenir folle.

— Je ne dis pas le contraire, protesta le petit homme. Je dis juste que tu grandis. L'un n'exclut pas l'autre. Au fait, tu es simplement venue pour discuter ou on continue nos recherches ?

D'un air penaud, elle lui tendit un livre sur Merlin, le célèbre enchanteur du roi Arthur.

— Allons-y, ma grande, déclara Miroir d'une voix résignée. Elle le suivit le long du couloir.

• • •

Le matin suivant, Sabrina fut réveillée à l'aube par un vacarme assourdissant, suivi d'une série de bruits et de coups. Un cadre tomba du mur et s'écrasa par terre. Apparemment, il se passait quelque chose dans le couloir. Ça ressemblait à une bagarre. Puck ! C'était forcément lui.

Un coup d'œil au réveil lui indiqua qu'il n'était que cinq heures. La colère lui monta au nez.

Daphné, bien sûr, continuait à ronfler paisiblement. Même un tremblement de terre n'aurait pas suffi à la réveiller, et pour cause : seul le petit déjeuner pouvait lui faire ouvrir l'œil.

Sabrina glissa à bas de son lit et remonta le couloir. L'épisode de la veille l'incitait à ne pas débouler chez Puck à l'improviste. Elle frappa donc à sa porte, puis réalisa que le bruit ne venait pas de là, mais de la salle de bains. Craignant que sa grand-mère ne fût tombée dans la baignoire, elle se jeta sur la poignée. Un garçon à moitié nu s'engouffra par la porte entrebâillée.

— Puck ! cria Mamie Relda. Reviens !

M. Canis sauta sur ses pieds et le prit en chasse dans l'escalier. Sabrina risqua un coup d'œil dans la pièce. C'était une catastrophe. Une dizaine de flacons de shampoing vides gisaient sur le sol, ainsi qu'une vingtaine d'emballages de savon. Une vase épaisse, noire et grasseuse, s'écoulait en spirale au fond de la baignoire et, dans une petite assiette posée sur les toilettes, se

trouvaient quatre gros vers, plusieurs scarabées morts, une grenade et de la petite monnaie.

— Puck prend un bain... son huitième bain, pour être précise, expliqua Mamie Relda, à la fois épuisée et contrariée. Tu l'as laissé sortir, et maintenant, il doit être en train de se rouler dans je ne sais quoi...

— Il prend un bain ? répéta Sabrina, incrédule.

Puck ne s'était pas lavé une seule fois depuis son installation chez eux, et son épouvantable puanteur lui avait gâché plus d'un repas. Il suffisait de renifler une fois son odeur nauséabonde pour comprendre que le savon et Puck étaient des ennemis mortels.

— Je ne vais pas m'en plaindre, mais... pourquoi ? s'enquit Sabrina, méfiante.

— Nous avons pensé que, vu les circonstances, c'était nécessaire.

Sabrina remarqua alors qu'elle portait des gants en caoutchouc.

— Les circonstances ? Quelles circonstances ?

Mamie fut interrompue dans ses explications par le retour de M. Canis, qui remontait lourdement les escaliers, le garçon dans les bras. Puck se débattait comme un beau diable.

— C'est n'importe quoi ! pesta-t-il, tandis que le vieil homme l'enveloppait dans une serviette propre.

— La baignoire est à nouveau bouchée, avertit Mamie Relda. On devrait peut-être tenter un nouveau récurage des dents en attendant qu'elle se vide...

Le regard de Sabrina tomba sur le lavabo : quatre brosses à dents hirsutes gisaient sur le rebord. Plusieurs tubes de dentifrice jonchaient le sol, vidés jusqu'à la moëlle.

— Quelqu'un peut me dire ce qui se passe ici ?

Puck se tourna vers elle et lui sourit d'un air narquois. Une lueur diabolique dansait dans ses prunelles.

— Devine, patate... Je vais à l'école avec vous ! Je serai votre garde du corps !

• • •

— Je regrette, Sabrina, mais vous avez besoin d'un garde du corps, se fâcha Mamie Relda.

Du plat de la main, elle tentait désespérément de discipliner les cheveux de Daphné, qui avaient pris, pendant la nuit, la forme d'une crête d'Iroquois de quarante centimètres. Elle finit par renoncer et servit aux filles leur petit déjeuner, des gaufres phosphorescentes.

— Tu oublies qu'il y a deux monstres en liberté dans les couloirs, ajouta-t-elle.

— Mais pourquoi lui ? protesta Sabrina.

Les multiples shampoings infligés à ses cheveux les avaient fait friser, au point qu'ils formaient à présent un globe presque parfait, une grosse balle de tennis jaune.

— Pourquoi pas *toi* ? insista-t-elle. Tu pourrais prendre une baguette magique et te transformer en enfant...

— J'aurais l'apparence d'un enfant, mais je resterais une vieille femme. Là, au moins, si quelque chose arrive, Puck sera capable de se battre.

— Moi, je trouve que c'est une bonne idée, intervint Daphné, enfournant la moitié d'une gaufre dans sa bouche. Il a notre âge et personne ne devinera qui c'est.

Sabrina lui jeta un regard de reproche, mais la petite fille n'y prêta pas attention. Elle avait l'air fermement décidée à l'ignorer.

— Oh, non ! Jusqu'à ce qu'il se change en singe et qu'il jette ses crottes dans le couloir... et personne ne remarquera non plus les quinze épaisseurs de crasse sous ses aisselles. Il sent aussi fort qu'un camion de camemberts pourris !

— Pardon ? s'insurgea Puck, qui s'était faufilé dans la pièce à l'insu de tous.

Sabrina se retourna pour le fusiller du regard, mais quand elle le vit, elle en laissa tomber sa fourchette. Puck était propre, rutilant et blond. Il avait été récuré de la tête aux pieds, ses cheveux soigneusement lavés, peignés, et ses dents blanches étincelaient. Il avait troqué son sweat à capuche et son vieux jean sale pour un pantalon noir, un T-shirt de rugby à rayures bleu ciel et des baskets flambant neuves.

— Puck ! Tu es... tu es...

— Super-canon ! cria Daphné.

Sabrina, mortifiée, devait bien le reconnaître. Puck, l'Enquiquineur en Titre, le Roi des Casse-pieds, s'était métamorphosé en un joli garçon. Sabrina ne pouvait plus détacher ses yeux de lui.

— C'est vrai, reconnut-il en prenant un siège. S'il vous plaît, ne me détestez pas parce que je suis beau.

Le charme se rompit assez vite. À peine Mamie eut-elle posé une assiette de gaufres devant lui qu'il les attrapa à pleines mains et les fourra dans sa bouche, but à même la bouteille de sirop d'érable et mordit dans la plaquette de beurre.

— Puck, protesta Mamie Relda en essuyant le sirop sur ses joues, prends une fourchette. Tu veux un autre bain ?

— Bon, d'accord, vous l'avez frotté de fond en comble. Mais que faites-vous de sa crasse intérieure ? s'enquit Sabrina, tout en essayant de ne pas le regarder.

Il lui sourit. Ses grands yeux verts lui donnèrent envie de pleurer. Elle ne pouvait quand même pas aimer Puck ! Ce personnage dégoûtant ! Et ce n'était même pas un vrai garçon !

— T'en fais pas, vieille dame, je saurai me tenir. En plus, qui pourrait me remarquer au milieu de ces deux têtes de mule ?

Son visage se transforma soudain en celui d'un âne. Il se mit à braire et à postillonner sur Sabrina.



— Puck, chéri, pas de métamorphose à table, le gronda Mamie Relda.

Sabrina aurait voulu mourir. Même dégoûtant, il était vraiment beau. Alors qu'elle essuyait ses crachats, il la dévisagea avec insistance.

— Hé, cageot, c'est un masque d'Halloween ou c'est ta vraie tête ?

Elle se sentit horrifiée. Se pouvait-il qu'il la trouve laide ? Pourquoi disait-il un truc aussi horrible devant tout le monde ? Il lui fallut se rendre à l'évidence : ce beau garçon était Puck le Filou, celui-là même qui l'avait envoyée dans une bassine gluante et qui avait déposé une tarentule dans son lit. Malgré son relooking, Puck restait Puck.

— C'est ridicule, déclara-t-elle. Mamie, tu l'envoies à cause de cette histoire de mains rouges, alors qu'on sait très bien que c'est lui qui les a faites.

Puck bondit.

— Tu crois vraiment que c'est moi qui ai peint les empreintes sur la maison ?

— Et qui d'autre ? cria Sabrina. Ce n'est pas pour rien qu'on t'appelle le Roi des Filous, pas vrai ? Tu étais furieux que Mamie t'envoie chercher la Veuve et tu as décidé de te venger en nous faisant peur !

— La colle et le lait caillé que tu as dans les cheveux ont dû dégouliner dans ton cerveau malade ! aboya-t-il.

— Moi, je le crois, coupa Daphné. Il avoue toujours quand il a fait quelque chose. Il en est fier.

Sabrina lui jeta un regard rageur. Une fois de plus, sa petite sœur prenait la défense de Puck, contre elle.

— Eh bien, moi, je suis assez fière de mon crochet droit, lança-t-elle à destination de Puck. Approche un peu, voir...

— *Lieblings* ! tonna Mamie.

Ils sursautèrent. Son visage était rouge et son nez en bouton de bottine tremblait.

— Ça suffit, les disputes ! Puck va à l'école avec vous, point final.

Les uns et les autres restèrent silencieux, penchés sur leur assiette. Au bout d'un moment, Puck se tourna vers Daphné :

— Au fait, tu as combien de verrues, ce matin ?

Elle releva ses manches d'un geste triomphal.

— Aucune !

— Dommage pour toi, soupira Puck.

— Pourquoi ?

— Parce que les plus petites apparaissent en premier. Tu les aurais déjà eues. Avec un peu de crème, elles disparaissent en quelques jours. Mais les grosses mettent quarante-huit heures à se manifester, et seule la chirurgie peut en venir à bout.

Daphné poussa un cri et bondit au bas de sa chaise. Une seconde plus tard, on l'entendait grimper l'escalier quatre à quatre.

— Tu ferais mieux de frotter plus fort, cette fois ! lui lança Puck.

— Comment va-t-il veiller sur nous deux à la fois ? demanda Sabrina. Nous ne sommes pas dans la même classe, Daphné et moi...

— Puck s'occupera de toi. Blanche est mon amie, et elle a proposé de prendre Daphné sous son aile.

— T'en fais pas, vieille dame, gazouilla Puck. Je vais bien la protéger !

• • •

Mamie Relda, Canis et Puck se rendirent chez le principal pour inscrire « Sa Majesté » en sixième. Comme Puck était un Findétemps, Mamie avait jugé préférable de s'adresser directement à Hamelin. Sabrina, certaine que Puck était débile léger, se demandait s'il ne le mettrait pas plutôt en maternelle.

Elle avait affirmé à sa grand-mère qu'elle pouvait se rendre seule dans sa salle de classe, mais elle le regretta très vite. Elle traversait le couloir lorsqu'elle fut brusquement saisie par le col et emmenée dans les toilettes des filles. Elle fit volte-face, prête à se battre... et découvrit Bella, armée d'une brosse et d'une bombe de spray coiffant.

— Tu as besoin d'un bon coup de peigne, déclara la blonde en l'attirant vers le miroir et en s'attaquant à ses boucles. Comment as-tu fait ton compte ?

— C'est une longue histoire, répondit Sabrina d'un air penaud.

Bella tira sur ses mèches, l'aspergea de spray et attacha sa crinière avec un ruban rose. En quelques secondes, elle avait réussi ce que Sabrina essayait d'obtenir en vain depuis deux jours : retrouver une apparence normale.

Elle était si heureuse qu'elle lui aurait sauté au cou.

— Ne me remercie pas, dit Bella. Tu es assise devant moi en sciences, et avec des cheveux pareils, je n'aurais pas vu le tableau !

Sabrina se mit à rire, et Bella se joignit à elle. Au même instant, la sonnerie se fit entendre.

— On ferait mieux d'y aller. Ce vieux dragon va encore cracher des flammes si on est en retard...

— Tu n'es pas au courant ? s'étonna Sabrina. Notre prof a été tué hier soir.

— Hum... J'ai l'impression que les vapeurs du spray t'embrument le cerveau. Je l'ai vue en train de traverser le hall, il y a quelques minutes. Elle...

— Elle ? coupa Sabrina. Mais c'est un homme !

Bella était déjà sortie. Tout en longeant le couloir, Sabrina se prépara mentalement à la scène qui allait suivre. Apprendre la mort de M. Grumpner avait dû représenter un choc pour ses élèves. Elle pensa que l'école organiserait sans doute une cérémonie à son souvenir, que des psychologues les encadreraient pour les soutenir dans ce moment difficile et qu'ensuite tout le monde signerait une énorme carte de condoléances pour sa femme et sa famille. Mais quand elle entra dans la classe, elle ne vit pas la moindre larme, pas la moindre lueur de tristesse dans les regards.

Les élèves étaient tels qu'elle les avait quittés la veille : affalés sur leur table, ils paraissaient à moitié endormis. Elle se sentit bouleversée. Certes, M. Grumpner n'était pas des plus sympathiques mais c'était un être humain, mort dans des conditions atroces. Tout le monde s'en fichait-il donc ?

Sonnée, Sabrina regagna sa place, s'assit et chercha du regard quelqu'un qui aurait besoin de s'épancher. À l'autre bout de la classe, Bella lui fit un clin d'œil de connivence.

Est-ce qu'ils sont tous devenus fous ? Un homme est mort dans cette salle il y a moins de vingt-quatre heures, et ils font comme si de rien n'était !

À cet instant, une femme rondelette entra dans la classe et posa une pile de livres sur le bureau. Elle avait des cheveux roux flamboyants, un volumineux brushing et un maquillage qui semblait avoir été appliqué au pistolet à peinture. Sabrina eut l'étrange sensation de la connaître.

— Bonjour, tout le monde. Hier, nous avons parlé des verbes transitifs. Faites passer votre travail, que je voie si vous avez su les repérer...

Sabrina tombait des nues. *Quel travail ?*

— Grumpner ne nous a pas donné le moindre travail ! glissa-t-elle à sa voisine endormie.

— Qui est Grumpner ? demanda celle-ci, sortant son devoir de son classeur.

La prof promena lentement son regard sur la classe. Quand elle aperçut Sabrina, son sourire disparut. Et soudain, Sabrina sut d'où venait cette impression de déjà-vu : c'était la Reine de Cœur, et elle avait participé au Grand Bal de Port-Ferries⁷.

— Grimm, lança-t-elle sèchement, venez ici. J'ai un mot à vous dire.

Sabrina se leva à contrecœur. Pour avoir lu *Alice au pays des merveilles*, elle savait que plus d'un citoyen du pays des merveilles avait perdu la tête quand les nerfs de la Reine lâchaient. Un frisson la parcourut.

— Je sais pourquoi vous êtes là, déclara la Reine à voix basse.

— Je ne suis pas sûre de comprendre ce que vous voulez dire, protesta Sabrina, désorientée.

— Vous m'espionnez ! Dites à votre fouineuse de grand-mère qu'elle perd son temps !

— Mais non !

Comment osait-elle proférer une chose pareille, alors qu'elle ne la connaissait même pas ?

— Je sais que les Grimm ne supportent pas l'idée que des Findétemps travaillent avec des enfants...

— Je vous jure que je ne suis pas là pour vous espionner, se défendit Sabrina, agacée. J'ai onze ans. Je dois aller à l'école, c'est la loi !

Elle remarqua alors que les élèves, même les plus assoupis, s'étaient réveillés et l'écoutaient. Elle rougit.

— Mauvaise excuse. Sachez que je vous ai à l'œil ! Ne vous avisez pas de dépasser les bornes, sinon...

— Sinon quoi ? coupa Sabrina, débordée par la colère.

Elle réalisa qu'elle criait, mais c'était malgré elle. Elle ne pouvait plus s'arrêter.

⁷Voir tome I, *Détectives de contes de fées* (NdT).

— Vous n'êtes qu'une vieille parano ! Pour un premier jour, vous commencez fort !

— Un premier jour ? répéta la Reine, nerveuse. Sabrina, j'enseigne à cette classe depuis le début de l'année. Vous ne vous en souvenez pas ?

Soudain, tout prit sens. Si personne ne se souciait du meurtre de Grumpner, c'était parce que personne ne se souvenait de lui. Grumpner avait été effacé ! Les Findétemps, en saupoudrant la ville de poussière d'oubli, l'avaient rayé de toutes les mémoires !

Elle aurait dû s'en douter. Ces minables de Findétemps faisaient toujours disparaître ce qui les gênait. Que quelque chose se mette en travers de leur chemin, et ils l'éliminaient. Comme ses parents. Comme toute sa famille, si elle n'intervenait pas.

— Vous l'avez effacé ! cria Sabrina, incapable de se contrôler. Vous l'avez escamoté, comme ça, d'un claquement de doigts ! Comme mes parents ! Mais je ne vous laisserai pas faire ! Dites à vos amis que je les retrouverai. Et je démasquerai aussi celui qui a tué M. Grumpner !

La Reine la considéra avec horreur. Sabrina avait trahi une règle implicite de Port-Ferries : ne jamais révéler la vérité ! Elle leva les yeux vers la méchante reine, pour lui signifier qu'elle ne supportait plus tous ces mystères. Daphné avait raison. Il fallait élucider le meurtre de M. Grumpner, et montrer aux Findétemps qu'ils ne pouvaient plus s'en sortir avec leurs tours de passe-passe.

La scène fut interrompue par l'intrusion de Wendell, le garçon qui était déjà arrivé en retard la veille. Un instant déconcerté à la vue de la Reine, il se ressaisit et se précipita à sa place, laissant derrière lui une traînée de poussière de craie. Sabrina ne put s'empêcher d'éternuer bruyamment.

— Ça suffit, Grimm ! cria Tobias. Tu mets ta bave partout !

Sabrina se retourna, longea l'allée d'un pas décidé et l'attrapa par le col. Bouillante de rage, elle hurla :

— Tais-toi, vermine !

Tobias la regarda fixement et sourit.

— Madame Cœur, je suis désolé de vous interrompre, déclara une voix depuis le seuil de la salle, mais je voudrais vous présenter un nouvel élève.

— Retournez à votre place, mademoiselle Grimm, ordonna la Reine d'un air crispé.

— Voici Robin Bonenfant, reprit le principal, tandis que Puck faisait son entrée dans la salle.

Il salua de la main et s'inclina. Une vraie rock-star.

— *Taa-daa*, chantonna-t-il. S'il vous plaît, n'en faites pas tout un plat...

— Robin vient de Californie. Il est hébergé par la famille de Sabrina Grimm.

— Robin Bonenfant... marmonna la Reine d'un air dubitatif. Bon, installez-vous au fond de la classe. Il y a une place à côté de votre amie.

Le garçon parcourut la salle du regard.

— Il n'y en a pas d'autre ailleurs ? Grimm a une odeur assez pestilentielle...

La moitié des élèves qui n'étaient pas endormis éclatèrent de rire. Sabrina rougit.

— Et un fichu caractère, compléta la Reine. Désolée, monsieur Bonenfant, mais il n'y a aucune raison pour que vous soyez le seul épargné dans cette classe...

Nouveaux éclats de rire.

— Bien, madame Cœur, je vous laisse, déclara le principal en quittant la salle.

Sabrina se sentait mal. Sa douleur à la tête était revenue. Comment avait-elle pu perdre ses nerfs si vite ? Miroir avait raison, la puberté lui jouait des tours. Il lui fallait retrouver le contrôle d'elle-même, et vite, sinon elle courait le risque d'être cataloguée comme la cinglée de la classe. Jetant un regard alentour, elle vit que la plupart l'observaient. Quelle humiliation ! Les seuls à ne pas lui prêter attention étaient ceux qui dormaient. Et Wendell. Tout le temps de la présence de son père, il avait gardé la tête baissée, concentré sur sa lecture. Elle remarqua quelque chose de bizarre chez lui. Ses pieds étaient couverts d'une poussière de craie, et cette poussière l'avait fait éternuer, comme celle qui recouvrait les empreintes de M.

Grumpner. En toute logique, il avait dû se trouver sur les mêmes lieux que lui !

— Mademoiselle Grimm, déclara Mme Cœur, postée devant elle, où sont vos devoirs ?

— Je ne savais pas qu'il y en avait à faire pour aujourd'hui, rétorqua-t-elle sèchement.

— C'est bien dommage, susurra la Reine avec un sourire méchant. Je me vois obligée de vous mettre zéro...

Sabrina se renfrogna.

— Et puisque vous avez du mal à trouver du temps pour les faire, continua la Reine, je vais vous donner une retenue pour cet après-midi.

— Une retenue ? répéta Puck. C'est quoi ?

— Ça veut dire que je dois rester à l'école une heure de plus.

— Une heure ! s'exclama-t-il, hilare. Je n'ai jamais entendu parler d'une punition aussi horrible ! Ça fait à peine cinq minutes que je suis là et c'est déjà un supplice !

— Monsieur *Bonenfant*, vous désirez peut-être lui tenir compagnie...

— Votre Majesté ! cria Puck, sautant de sa chaise et l'entourant de ses deux bras. Ayez pitié de moi !

La Reine de Cœur attendit patiemment qu'il finisse son cinéma et que les élèves cessent de pouffer. Dès qu'il la relâcha, elle pivota sur ses talons et regagna le devant de la classe.

— Maintenant, parlons des participes passés.

Elle se tourna vers le tableau. Dans son dos se trouvait accroché un morceau de papier, qui disait : « JE SUIS UNE GROSSE TRUIE ». Ceux qui étaient réveillés explosèrent de rire.

Le professeur fusilla la classe du regard, puis elle fit face au tableau, ce qui provoqua de nouveaux rires.

— Si vous voulez rejoindre Mlle Grimm et M. Bonenfant ce soir, continuez !

Au moment où la sonnerie retentit, Puck fut acclamé en héros.

— Tordant, ricana un élève en déboulant dans le couloir.

Puck, qui buvait leurs compliments comme du petit-lait, concéda qu'il était un génie. Sabrina s'en fichait. Toute son

attention était tournée vers Wendell, qui remontait le couloir dans un nuage de poussière. Elle s'élança à ses trousses.

— Hé, patate pourrie ! protesta Puck, s'arrachant à ses admirateurs, tu ne dois pas t'éloigner de moi !

Sans répondre, elle continua à se frayer un chemin entre les élèves et les portes ouvertes des casiers. Wendell dévala une volée de marches et disparut dans une salle. Le temps de le rattraper, il en avait claqué la porte. Un panneau indiquait CHAUFFERIE. Elle s'apprêtait à ouvrir, quand Puck l'attrapa par le poignet.

— Où tu vas ?

— Je pense que ce type sait quelque chose sur la mort de Grumpner.

— Tu ne dois aller nulle part sans moi !

— Tu es là, donc c'est parfait. On y va !

— Ça ne me dit rien du tout.

— Puck, c'est la chaufferie, c'est plein de poussière, déclara-t-elle, dans l'espoir de le tenter. Tu n'as pas envie d'en profiter un peu ?

Une étincelle brilla dans les yeux du garçon. Elle se sentit rassurée. Au moins, quand c'était important, elle pouvait le manœuvrer facilement...

Au moment où elle posait la main sur la poignée, un homme lui bloqua le passage.

— Vous allez où, les mômes ?

Il était grand et aussi large qu'une armoire à glace. Il ne s'était pas rasé depuis plusieurs jours, et il semblait manquer de sommeil. Le badge qu'il portait sur son bleu de travail apprit à Sabrina qu'il s'appelait Charlie et, grâce à l'odeur qu'il dégageait, que ledit bleu avait bien besoin d'un passage en machine. Elle comprit, au balai à franges posé sur son épaule, qu'il était le gardien de l'école, et que la chaufferie était son domaine réservé.

— Je cherche ma classe...

— Dans la chaufferie ? s'esclaffa Charlie, l'inondant de son haleine de cigarettes et de sardines à l'huile. Y a rien, là-dedans, juste des balais et des brosses.

— Je me suis trompée, s'excusa Sabrina.

Elle fit demi-tour et remonta le couloir, talonnée par Puck. Quelques pas plus loin, elle glissa un regard furtif derrière son épaule. Charlie était toujours là, appuyé à la porte.

— Je peux l'attirer à l'étage et le pousser par la fenêtre, suggéra Puck.

— Pas question. On reviendra plus tard. Pour l'instant, va en classe.

Elle lui arracha son emploi du temps des mains.

— Oh, non ! tu as exactement les mêmes cours que moi !

— La vieille dame et Canis ont négocié ça avec le principal...

Sabrina connaissait la façon de négocier de Canis. Elle allait avoir Puck toute la journée sur le dos !

À cet instant, un groupe d'élèves les dépassèrent. L'un d'eux éclata d'un rire bruyant et s'exclama :

— Salut, Patate Pourrie !

Sabrina essaya de voir qui avait parlé, mais ils avaient déjà disparu.

— Pourquoi il m'a dit ça ?

— Aucune idée... Les enfants peuvent être si cruels...

Des heures plus tard, Bella l'arrêta dans les couloirs et lui ôta un papier scotché dans son dos, qui disait : « BONJOUR ! MOI, C'EST PATATE POURRIE. ET VOUS ? »

• • •

Malgré leurs efforts, Sabrina et Puck ne purent mettre la main sur Wendell, qui avait bel et bien disparu. Il ne leur restait plus qu'à patienter jusqu'au soir. Puck se révéla un élève insupportable. Il n'avait emporté ni stylo ni papier, mais une trousse de première nécessité qui comportait : un pistolet à eau, des boules puantes, un vibreur et (son préféré) un coussin péteur. Sabrina pensait que ce genre de blague était dépassé et que les enfants du XXI^e siècle étaient plus évolués. Malheureusement, elle se trompait. Quand Puck se débrouilla pour faire croire qu'elle avait des gaz, il provoqua des rires en rafales. Très fier de son petit succès, il n'hésita pas à en rajouter pour corser la scène. Il fit semblant de tomber dans les pommes

(à cause de l'odeur) et finit par terre, à l'agonie, agité de convulsions.

Le résultat, c'est qu'en fin de matinée, ils avaient écopé de cinq heures de retenue. À ce train-là, pensa Sabrina, ils resteraient à l'école jusqu'à leurs vingt-cinq ans.

Seule la perspective de la séance de sport réussit à lui redonner le sourire. Elle tenait sa vengeance : Puck allait enfin récolter ce qu'il méritait.

— Bien, déclara Mlle Dacreuze en faisant rebondir un ballon entre ses mains, notre nouvel élève dit n'avoir jamais joué à la balle au prisonnier.

À l'autre bout de la salle, Sabrina vit les yeux de Tobias et de Nathalie briller d'excitation. Bella se pencha vers elle.

— Ton ami va avoir des problèmes...

Puck fit un signe de la main. Il ne savait pas encore que, dans ce cours, il valait mieux se faire discret... Mlle Dacreuze divisa la classe en deux équipes et ils se retrouvèrent côte à côte.

— Comment on joue ?

— Ceux qui ont le ballon essaient de te toucher. S'ils t'atteignent, tu es éliminé.

— Attends... Si je comprends bien, le but est de frapper quelqu'un avec la balle ? Est-ce qu'on peut viser la tête ?

Tout en guettant l'équipe adverse, elle acquiesça.

— On peut tirer aussi fort qu'on veut ?

— C'est même recommandé. Mais attention, s'ils attrapent ta balle, tu es éliminé.

— Et ça arrive souvent ?

— Non.

— Mais c'est diabolique ! C'est tellement tordu, c'est génial ! Tu es bonne, toi, à ce jeu ?

— Avant, oui, marmonna Sabrina.

Tobias et la grande perche l'observaient avec le regard du vautour qui guette sa proie.

Mlle Dacreuze siffla.

Un ballon effleura Sabrina et, à sa grande surprise, toucha Bella. Elle qui s'était montrée si agile la veille semblait s'être placée sciemment à la rencontre de la balle, comme pour se faire éliminer dès le début.

— Bonne chance, dit Bella en passant devant Sabrina.

Au même instant, Tobias la visa à la tête. Mais au moment où le ballon allait lui écraser le nez, Puck l'intercepta.

— Tobias, éliminé ! cria Mlle Dacreuze.

Abattu, le garçon sortit d'un pas traînant.

— Et maintenant, je fais quoi ? demanda Puck.

— Tu le lances sur quelqu'un, s'impacienta Sabrina.

Puck se tourna vers elle, prêt à lui envoyer le ballon en pleine figure.

— Pas sur moi, idiot ! cria-t-elle. Sur eux !

Il prit son élan et tira. La balle traversa la salle tel un missile, atteignit un petit roux en pleine poitrine et l'envoya rouler dix mètres plus loin. La classe resta figée sur place.

— Kévin, éliminé ! déclara Mlle Dacreuze sans une once de compassion.

Les élèves regardèrent Puck avec stupeur. Même ses coéquipiers semblaient effrayés et, à la fin du jeu, il était devenu l'homme à abattre.

Les ballons fusaient de toutes parts, mais Puck plongeait, sautait, cabriolait. Il prenait des positions extravagantes, se tenait en équilibre sur les mains, ou laissait la balle filer entre ses jambes. Ses railleries ne faisaient qu'exciter les autres, mais rien n'y fit. Plus le jeu se prolongeait, plus Puck accumulait les ballons à ses pieds. Quand ils comprirent ce qu'il tramait, ils frémirent. Même Nathalie laissa échapper un cri. Et soudain, Puck sortit le grand jeu.

Il entama sa belle collection et atteignit un garçon, qui vola à travers le gymnase et passa par la porte. Puis ce fut la canonnade : une grande fille maigre reçut un coup si violent quelle en perdit ses chaussures. Ensuite, il fit tomber tout un groupe d'une seule balle, comme des quilles, jusqu'à Mlle Dacreuze, qui, visée dans le dos, faillit avaler son sifflet.

Assez vite, Sabrina, Puck et Nathalie se retrouvèrent face à face.

— Plus de limites ! cria leur professeur.

— Qu'est-ce qu'elle dit ?

— Qu'on peut lui courir après, expliqua Sabrina en désignant Nathalie du doigt.

Il frappa dans ses mains.

— Génial !

Il prit l'un de ses ballons et le lui tendit. Elle l'aurait embrassé. Elle chassa vite cette pensée idiote de son esprit et l'aida à traquer la grande perche à travers le gymnase.

— Si vous tenez à la vie, posez ce ballon tout de suite ! menaça Nathalie, soufflant comme un taureau furieux.

Pour toute réponse, Sabrina lui envoya le sien le plus fort possible. Le ballon l'atteignit à la joue, elle perdit l'équilibre et tomba. Deuxième K.O. en deux jours !

— Nathalie, éliminée ! cria Mlle Dacreuze. Plus de camps !

Alors que Sabrina se tournait pour féliciter Puck, elle reçut une balle qui la fit chanceler. La classe applaudit. Puck leva les bras en signe de triomphe.

— J'ai gagné ! J'ai gagné !

Sabrina sentait déjà sa lèvre enfler.

• • •

Lorsque midi sonna, Sabrina se sentait dans un tel état de nerfs qu'elle devait se retenir pour ne pas étrangler Puck. Aussi la vision de sa sœur, tout sourires, au milieu de la cafétéria, fut pour elle comme un rayon de soleil. La petite fille était entourée de camarades de classe qui, comme la veille, la dévoraient des yeux. Elle s'excusa auprès d'eux, traversa la salle et les rejoignit.

— Comment ça s'est passé ?

— Horrible, répondit Sabrina.

— Dis à ma sœur que je ne parlais pas à elle, mais à toi, fit-elle en s'adressant à Puck.

Sabrina leva les yeux au plafond.

— Tu vas m'en vouloir encore longtemps ?

— Rappelle à ma sœur que je ne lui parle pas.

Puck sourit.

— Le microbe dit qu'il ne te parle pas.

— Arrête ! protesta Sabrina.

— Dis à ma sœur que j'arrêterai quand elle ne fera plus sa morveuse.

— Elle dit qu'elle te fera l'honneur d'une conversation quand tu ne seras plus un monstre couvert de crottes de nez. Pour le moment, dégage.

— C'est ridicule ! s'exclama Sabrina.

— Demande à ma sœur ce que ridicule veut dire.

— Elle veut savoir ce que...

— J'ai entendu ! gronda Sabrina. Ça signifie que tu es idiot ! Tu fais le bébé !

— Dis à ma sœur que la bave du crapaud n'atteint pas la blanche colombe.

— Ta sœur...

— Puck ! grinça Sabrina. Bon. Si tu ne me parles pas, tu ne sauras même pas que j'ai trouvé un indice.

Le visage de Daphné s'éclaira.

— Quel genre d'indice ?

— Tu acceptes de m'adresser la parole à nouveau ?

— Ça dépend de ton indice...

— Tu te rappelles ces empreintes pleines de poussière qu'on a suivies hier soir ? Un des garçons de ma classe en avait les pieds couverts.

— Qu'est-ce que tu as fait ? s'enquit Daphné, soudain intéressée.

— J'ai essayé de le suivre, mais il s'est faufilé dans la chaufferie. Il faut qu'on y retourne cet après-midi.

Daphné sourit et lui donna une accolade. Puck renifla sa purée de carotte, plongea les mains dedans et les lécha.

— Et tes verrues, tu en es où ?

— Mlle Neige m'a dit que toucher une grenouille ne donnait pas de verrues !

— Ah, dommage, soupira Puck, tandis que la purée dégoulinait le long de son poignet et tombait sur sa chemise propre. Je t'ai bien eue, en tout cas...

— C'est pas drôle, Puck. T'es vraiment pas punk rock.

Elle reporta son attention vers sa sœur.

— Tu as un plan ?

— D'abord, il faut que tu te fasses coller, expliqua Sabrina, les yeux sur ses frites molles.

— Quoi ?

— À cause de Puck, on doit rester après l'école. Ça serait mieux qu'on ne se sépare pas.

— Comment tu veux que je me fasse coller ?

— Je ne sais pas ! Insulte ta prof, trouve quelque chose...

— Je ne peux pas faire ça à Mlle Neige !

— Bien sûr que si, tu peux. Sois pénible. Tu dois savoir t'y prendre, tu l'es avec moi tous les jours !

Daphné posa sur sa sœur un regard larmoyant.

• • •

Lorsqu'ils se retrouvèrent, à la fin des cours, Daphné boudait. Et quand Sabrina lui demanda comment elle avait réussi à décrocher une colle, elle refusa de répondre. Sabrina renonça. Si elle devait s'inquiéter chaque fois que sa sœur faisait la tête, elle y passerait ses journées. Daphné s'en remettrait. L'important, c'était d'être réunis : ensemble, rien ne pourrait leur arriver.

Alors qu'ils longeaient le couloir en direction de la salle de permanence, Puck fit monter la tension.

— Il paraît que ce qui se passe ici est atroce. J'ai entendu les pires rumeurs concernant cette salle. Les enfants qui y rentrent n'en ressortent jamais et ceux qui en réchappent ne sont plus jamais les mêmes...

— Tu ne crois pas que tu exagères un peu ?

— Pas du tout. D'après ce que j'en sais, cette permanence est une vraie Maison des Horreurs.

Sabrina leva les yeux au plafond, incrédule, puis poussa la porte. Aussitôt, elle mit la main devant les yeux de Daphné. Dans un coin, Mme Cœur gisait par terre, tandis que, dans un autre, Blanche-Neige tentait péniblement de se relever ; au centre se trouvait un squelette en guenilles bleues, et sur son badge encore lisible se détachait le nom de Charlie.

— Je vous avais prévenues ! clama Puck avec fierté.

— C'est horrible, n'est-ce pas ? commenta Daphné en fourrant son visage contre le pull de sa sœur.

— Oui, murmura Sabrina.

— Je suppose que notre punition est levée, dit Puck.

Daphné s'arracha des bras de sa sœur et se précipita vers Mlle Neige, qui paraissait juste étourdie. Les enfants l'aidèrent à se redresser et la firent asseoir sur l'un des pupitres, puis Sabrina s'agenouilla près de Mme Cœur. Son corps était froid, mais sa respiration semblait normale.

— Que s'est-il passé ? demanda Sabrina à Mlle Neige.

Elle eut à peine le temps de balbutier quelques mots incompréhensibles : elle fut interrompue par un bruit sourd, suivi d'un gémissement. Les enfants se précipitèrent vers la fenêtre. Wendell, qui venait de rouler par terre, se remettait sur ses pieds.

— Hé ! cria-t-elle.

Il leva la tête, l'aperçut et pâlit. Il s'enfuit en courant vers les bois, aussi vite que le lui permettaient ses courtes jambes. Puck déploya ses immenses ailes.

— Je vais vous le ramener, moi, ce lardon !

Sabrina l'attrapa par le bras.

— Quelqu'un pourrait te voir !

Elle grimpa sur le rebord, sauta dans le vide et atterrit deux mètres plus bas, indemne, puis tendit les bras pour accueillir sa sœur. Son tour venu, Puck refusa son aide et sauta – sans ses ailes.

— Il est parti vers la forêt ! cria Sabrina.

Ils traversèrent la pelouse. Wendell ne courait pas vite mais il bénéficiait d'une petite avance. Le temps qu'il atteigne la lisière de la forêt, il avait disparu.

— On l'a perdu... se désola Sabrina.

— Non, répliqua Puck en désignant des empreintes profondes et boueuses. Il suffit de suivre sa trace...

Sans attendre, ils s'élancèrent dans les bois.

— Il ne sait pas où il va, remarqua Puck, tandis qu'ils gravissaient une colline. Il prend une direction, puis une autre, et une autre... Il perd du temps, on va vite le retrouver...

Il avait raison. Quelques instants plus tard, ils tombèrent nez à nez avec le garçon, acculé contre un mur rocheux. Quand il les aperçut, il jeta autour de lui des regards désespérés.

— Ce n'est pas ce que vous croyez, pleurnicha-t-il.

— Pourquoi tu t'enfuis, alors ?

— Je voulais les aider. J’essaie de les arrêter.

— Qui ça ? demanda Daphné.

Il sortit soudain de sa poche un harmonica.

— Ne m’obligez pas à m’en servir !

— Allez, p’tit dodu, intervint Puck, on sait que c’est toi l’assassin. On te ramène et on appelle les flics.

Wendell joua une longue note. La forêt se mit alors à bruisser de tous côtés. La rumeur devenait de plus en plus forte et Sabrina s’attendait à voir surgir un géant ou un monstre. Mais c’est un petit lapin qui bondit soudain de derrière un arbre, le plus joli petit lapin qu’elle ait jamais vu. Il sautilla jusqu’à eux et s’arrêta à leurs pieds, puis les dévisagea de ses yeux tendres.

— Un lapin ! s’écria Daphné en s’agenouillant pour le caresser. Trop mignon !

Le lapin essaya de lui mordre les doigts et siffla.

— Méchant ! s’exclama Daphné en se reculant précipitamment.

— C’est ça, ton arme fatale ? demanda Puck, moqueur. Un lapin ?

Wendell ne répondit pas. Le silence fut soudain rempli du piétinement de centaines de lapins qui déboulaient dans la clairière. Ils se tournèrent vers Wendell comme vers un général en chef. Il était clair que le garçon les contrôlait.

— Au fait, intervint Sabrina d’une voix nerveuse, j’ai oublié de vous dire : Wendell est le fils du Joueur de Hamelin. J’ai comme l’impression que la magie est héréditaire...

Puck déploya ses ailes et décolla.

— Maintenant, écoute-moi. Tu as commis un crime, et d’après ce qu’on m’en a dit, c’est interdit. Alors, fini de rire !

— Puck, tais-toi, protesta Sabrina.

Mais le Roi des Filous continua à parler, et le visage de Wendell se fit de plus en plus désespéré. Les petits rongeurs s’agitaient avec impatience.

— Si tu crois qu’un tas de pilleurs de jardin poilus vont m’empêcher de t’arrêter, tu te trompes, ajouta Puck en se posant à côté des deux filles. Alors rappelle tes peluches ou je

vais les écorcher vives et me faire le plus beau manteau qu'on ait jamais vu !

Wendell porta l'harmonica à ses lèvres. Une note aiguë vrilla l'air. Les lapins se tournèrent vers les enfants, les yeux rouges de colère.

— Attrapez-les ! ordonna Wendell. Aussi docile qu'une armée, la première rangée de lapins se jeta sur le trio.



7

L'attaque des lapins



— 'est tout ce que tu sais faire, gros lard ? tonna Puck.

Il pivota sur ses talons, se transformant en un gigantesque ours brun, puis poussa un terrible rugissement qui figea Sabrina sur place, mais ne provoqua pas le moindre effet sur les lapins, qui se jetèrent sur lui par vagues successives, le terrassèrent et le recouvrirent de la tête aux pieds.

— Puck ! crièrent les filles, terrifiées.

L'espace d'un instant, elles crurent qu'il était mort. Mais le garçon s'arracha de sous la horde de lapins et s'éleva haut dans le ciel, puis il piqua du nez, attrapa les filles par la main et les hissa péniblement dans les airs.



— Pourquoi aucune de vous deux ne m'a dit de me taire ?

Daphné et Sabrina échangèrent un regard incrédule.

— Je vais faire des cauchemars, gémit Daphné.

Puck slalomait avec difficulté entre les sapins et les cèdres géants, qui semblaient soudain surgir de nulle part. Il plongeait entre les branches et battait des ailes avec l'énergie du désespoir pour éviter que Sabrina et Daphné ne s'écorchent aux buissons épineux. Dans un ultime effort pour esquiver un immense érable, il perdit de l'altitude. Un lapin mordit le pantalon de Sabrina, qui secoua vivement sa jambe. Il retomba au milieu d'une mer de fourrures.

— Dirige-toi vers la rivière ! ordonna-t-elle. Ils ne pourront pas nous suivre sur l'eau !

— Je sais ce que je fais, ronchonna Puck, les sourcils froncés.

— Si tu savais ce que tu fais, on n'aurait pas deux millions de lapins zombies à nos trousses !

— Hé ! appela Daphné, mais sa sœur était trop furieuse pour l'écouter.

— Comment aurais-je pu savoir que ce type était un déséquilibré ? protesta Puck.

— Devine, répliqua-t-elle sèchement. Peut-être parce qu'on l'a trouvé devant un cadavre...

— Hé ! insista Daphné.

— Quoi ???

— REGARDEZ !

Une falaise de cinq mètres de haut se dressait devant eux. Puck fit un violent écart et l'évita de justesse. Mais il en aurait fallu plus pour le calmer.

— Je ne sais pas ce que je fais là, de toute façon ! Je suis un sale môme !

— Tu parles ! La seule chose qui est sale, chez toi, c'est ton t-shirt !

Il gronda, fit une spectaculaire virée à gauche et regarda Sabrina droit dans les yeux.

— Tu vas voir de quoi je suis capable !

Il fila vers le jardin d'un vieil homme, qui s'activait sur ses plates-bandes en râlant :

— Agnès, les lapins ont encore fait des trous dans la pelouse ! Le prochain que je vois, je lui fais passer un sale quart d'heure !

Puck, éclatant d'un rire tonitruant, dirigea les lapins droit sur son jardin. Le temps que le vieillard les aperçoive, c'était trop tard. Sabrina put voir l'expression abasourdie de son visage avant qu'une première vague de lapins le bouscule et le renverse.

— Agnès !

Ils passèrent sur lui comme s'il n'était pas là.

— C'est méchant ! lança Daphné.

D'un battement d'ailes vigoureux, Puck s'élança vers la chaussée au moment où une voiture s'arrêtait à un stop. Au

volant se trouvait une petite vieille toute ratatinée, qui dépassait à peine du tableau de bord. Elle attendit patiemment que Puck et les deux filles traversent la rue, suivis par deux mille lapins, puis redémarra comme si de rien n'était.

— Les gens vont nous voir ! protesta Sabrina. Il faut quitter la rue !

— Très bien, hurla Puck. Tes désirs sont des ordres !

Il se dirigea droit vers la porte ouverte d'une maison. Puck fila à l'intérieur. Il fonça dans le salon, puis gagna la salle à manger, où deux petits enfants contemplaient un jambon doré trônant au milieu de la table et ne s'aperçurent de rien. Puck vola exprès plus bas : Daphné heurta le jambon, qui roula par terre, ainsi qu'un saladier de purée. Deux épagneuls très excités se jetèrent dessus avec gourmandise.

— Biche ! Soyeux ! Non ! cria la mère jaillissant de la cuisine et essayant désespérément de leur arracher le reste de jambon. Vilains chiens !

Par chance, elle ne releva pas la tête. Les enfants, eux, les virent.

— Désolée ! leur lança Daphné, avant de disparaître dans la cuisine.

Ils y découvrirent une porte qui donnait sur le jardin. Les lapins, qui les avaient suivis à l'intérieur, renversèrent les meubles, firent voler les fenêtres en éclats, arrachèrent la porte de ses gonds et, malgré tout, gagnèrent du terrain.

Sabrina aperçut un sourire de satisfaction sur les lèvres de Puck.

— Tu trouves ça drôle !

— Oui. Très.

— Ils arrivent ! cria Daphné. Il faut qu'on trouve un endroit qu'ils ne pourront pas atteindre !

— Allons-y, rétorqua Puck.

Ils quittèrent la zone habitée et regagnèrent la forêt. Assez vite, l'Hudson déroula devant eux ses larges méandres.

— Si on survole le fleuve, ils ne pourront pas nous suivre, remarqua Sabrina.

— D'accord, j'y vais. Mais pas à cause des lapins. Tu n'aurais pas dû douter de ma méchanceté...

Sabrina l'observa, inquiète.

— Tu n'oserais pas faire une chose pareille !

— Tu crois ?

Il accéléra. Ils se retrouvèrent au-dessus des pins élancés qui bordaient les falaises. Sabrina vit les lapins s'arrêter net.

— Prêtes pour un petit bain ?

— Ne fais pas ça ! supplia Sabrina.

Soudain, Puck fut stoppé en plein vol, comme s'il venait de s'écraser contre un mur. Sabrina lâcha prise et tomba. S'enfonçant profondément sous les flots, elle se débattit pour remonter à la surface, juste à temps pour voir Daphné disparaître dans l'eau à son tour.

— Daphné !

Elle plongea. Après plusieurs minutes de recherches frénétiques, ses doigts glacés finirent par effleurer quelque chose de doux. Daphné ! Sabrina passa les bras autour de sa sœur et la hissa hors de l'eau.

La petite fille aspira une grande goulée d'air et manqua s'étouffer en recrachant l'eau qu'elle avait avalée.

— Où est Puck ? s'enquit-elle entre deux quintes de toux.

Sabrina regarda autour d'elle. Il n'y avait trace de lui nulle part.

— Puck ! appela-t-elle.

Aucune réponse. Sabrina poussa sa sœur vers la rive.

— Tu vas y arriver ?

Daphné acquiesça. Par chance, leur père leur avait appris à nager et Daphné se débrouillait très bien.

— Puck ! cria à nouveau Sabrina.

Elle prit une profonde inspiration et plongea. Elle savait que son temps était compté. L'eau était si glacée qu'elle ne sentait plus ni ses mains, ni ses pieds. Elle scruta désespérément les eaux noires, sans résultat. Puis elle manqua d'air, ce qui l'obligea à remonter à la surface.

Soudain, elle aperçut une sorte de voile qui flottait. En regardant mieux, elle vit que c'étaient deux grandes ailes étincelantes. Elle nagea jusqu'à Puck, qui gisait sur le ventre, et le retourna. Son visage était bleu. Elle passa le bras autour de

son corps gelé et le tira comme elle put. Sa sœur l'aida à le hisser sur la berge.

— S'il te plaît, Puck, ne sois pas mort ! pleura la petite fille.

— Recule-toi.

Elle fit basculer sa tête en arrière pour vérifier qu'il n'avait rien de coincé dans la gorge. La seule fois qu'elle avait pratiqué le bouche-à-bouche, c'était à l'école, sur un mannequin en plastique.

Elle inspira, posa sa bouche sur celle de Puck et souffla le plus fort qu'elle put. Rien ne se produisit. Elle se rappela qu'il fallait appuyer sur le sternum pour faire entrer et sortir l'air des poumons. Elle compta quinze compressions, puis souffla à nouveau.

Il ouvrit brusquement les yeux. Son premier geste fut de la repousser.

— Je suis contaminé ! cria-t-il en s'essuyant la bouche.

— Puck, tu es vivant ! s'exclama Daphné, rayonnante.

— Bien sûr que je suis vivant, rétorqua-t-il, puisque je suis immortel.

— On a cru... que tu... J'ai essayé... balbutia Sabrina.

— Tu as profité de ce que j'étais sans défense pour m'embrasser ! protesta-t-il avec indignation. Je vais devoir arrêter de prendre des bains si tu ne sais pas contrôler tes pulsions !

Sabrina sentit une brusque colère l'envahir.

— Que t'est-il arrivé ? s'enquit Daphné.

— J'avais oublié que la barrière de la vieille sorcière était si près. Je me suis pris un sacré coup ! s'exclama-t-il en riant.

— Ça te fait rire ? s'énerma Sabrina. On aurait pu en mourir !

— Les enfants ? appela une voix douce.

Ils se retournèrent. Mlle Neige se tenait à quelques mètres de là.

— Ne restez pas dans le froid...

• • •

— Je me doutais de quelque chose... C'est la première fois qu'un élève me demande une heure de colle !

Elle fit un clin d'œil à Daphné, assise à l'avant de sa voiture. Puck et Sabrina se tenaient à l'arrière, blottis sous une couverture.

— Connaissant votre père, je me suis dit que vous aviez sûrement une idée derrière la tête. J'ai pensé que je ferais bien de jeter un coup d'œil en salle de permanence pour voir ce que vous tramiez. Et quand je suis entrée, la Reine de Cœur se débattait contre un monstre...

— Un monstre ! crièrent-ils à l'unisson.

— Était-ce une araignée géante ou une grenouille ? demanda Sabrina.

— Ni l'un ni l'autre. Plutôt un loup ou un yeti. Je pense qu'il a dévoré Charlie, et qu'il allait passer à la Reine... Je suis arrivée juste à temps. J'ai réussi à détourner son attention, mais je savais que je ne pourrais pas en venir à bout toute seule !

— Qu'avez-vous fait ? s'enquit Daphné.

— Rien. Je n'en ai pas eu besoin. Wendell Hamelin nous a sauvées. Il a soufflé dans son harmonica et, l'espace d'une seconde, le monstre s'est immobilisé. Puis il a sauté par la fenêtre et s'est enfui. Wendell s'est jeté à sa poursuite. Je pense qu'il aurait pu l'arrêter s'il avait été plus âgé. Son père est connu pour avoir stoppé des éléphants dans leur course.

— Alors, Wendell peut diriger les animaux avec son harmonica, dit Sabrina, méfiante. Comme son père. Comment savez-vous qu'il essayait de vous sauver ? Peut-être voulait-il juste aider le monstre à fuir ?

— Oh non ! s'insurgea Blanche-Neige. Un gentil petit gars comme lui, ce n'est pas possible !

— Mademoiselle Neige, quand on s'est retrouvés face à lui, il a envoyé une armée de lapins contre nous. En plus, c'est un Findétemps.

— Qu'est-ce que ça signifie ?

— Qu'il a ses secrets. Vous tous, vous vous cachez derrière votre magie, et quand quelque chose arrive, vous le faites disparaître, pof ! Plus de problème !

— Sabrina, tais-toi ! protesta Daphné.

— Je ne me cache pas, rétorqua froidement Mlle Neige, en bifurquant dans l'allée de Mamie Relda. Il ne faut pas mettre tous les Findétemps dans le même sac !

L'arrivée de Mamie Relda et d'Elvis, accourus à leur rencontre, empêcha Sabrina de répondre.

— *Lieblings*, où étiez-vous passés ?

Elvis était si impatient de voir Daphné qu'il la renversa par terre et lui lécha le visage.

— Dans le fleuve, répondit la petite fille. C'était rigolo, mais un peu froid...

— Comment ça, dans le fleuve ?

— Les lapins nous poursuivaient, expliqua-t-elle avec le plus grand naturel.

— Mais qu'est-ce que tu racontes ???

— Ils ont passé un rude après-midi, Relda, intervint Mlle Neige. Je crois qu'ils ont surtout besoin de vêtements secs et d'une bonne soupe.

— Ah ? Très bien. Merci de les avoir raccompagnés, Blanche, dit-elle en lui serrant la main.

— C'est tout naturel...

Elle remonta en voiture et démarra.

— *Lieblings*, décida Mamie Relda, vous allez prendre un bon bain chaud. Daphné, vas-y en premier.

La petite fille hocha la tête, puis se précipita dans la maison, Elvis sur ses talons. Puck, lui, se dirigea vers l'escalier.

— Je monte dans ma chambre...

— Pas question ! protesta la vieille dame. Dès que Daphné a fini, tu prends sa place !

Il grimaça, comme s'il venait de mordre dans une rondelle de citron.

— J'ai pris assez de bains comme ça. Ça ne va pas devenir une habitude. J'ai une réputation à tenir, moi. Que vont penser les gens s'ils apprennent qu'une vieille dame me plonge dans un bain toutes les dix minutes ? Je vais être la risée des gnomes, elfes, lutins et farfadets d'ici et d'ailleurs...

— Eh bien, ils auront une moins bonne opinion de toi, c'est tout. File te changer, et surtout ne remets pas ton abominable sweat vert. Trouve quelque chose de propre !

Il fit la moue, mais Mamie Relda ne céda pas. Il soutint son regard un instant, puis fit demi-tour et entra dans la maison d'un pas lourd.

— Et toi, Sabrina, va mettre un peignoir de bain et des chaussettes, puis redescends me voir. J'ai besoin de ton aide pour la soupe.

Et voilà, ça recommence, pensa Sabrina en gravissant l'escalier. Neuf fois sur dix, quand un adulte vous demande votre aide, c'est pour vous faire la morale. Elle pensa qu'elle ferait aussi bien d'en finir au plus vite. Une fois changée, elle passa devant la salle de bains et entendit Daphné supplier Elvis de la rejoindre dans la baignoire. Au bruit qui suivit, Sabrina comprit qu'elle avait obtenu satisfaction.

Devant la porte de Puck, elle entendit un épouvantable vacarme. Elle se demanda à quoi ressemblerait son jardin paradisiaque une fois qu'il aurait passé ses nerfs.

— Sabrina ? C'est toi, *liebling* ? appela Mamie.

Elle dévala l'escalier et, entrant dans la cuisine, elle la trouva occupée à couper des carottes et du céleri en petits morceaux.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda-t-elle, sarcastique. De la soupe à la queue de kangourou ? De la crème de moisi ?

— Des nouilles de poulet, répondit Mamie. Pourquoi tu ne prends pas une chaise ? Je crois qu'il est temps qu'on ait une petite discussion, toutes les deux...

Sabrina leva les yeux au plafond, mais s'assit.

— Tu as beaucoup de colère en toi, ma fille...

Évidemment ! Qui n'en aurait pas, à sa place ? Elle ne pouvait plus supporter ces secrets, ces mensonges, ces cachotteries, ces mystères. Dans cette ville, chaque habitant possédait plusieurs visages. Et l'un d'entre eux détenait ses parents. S'attendait-on à ce qu'elle fasse ami-ami avec eux et leur serve le thé ?

— Je suis en colère, moi aussi, ajouta Mamie. Mon fils et ma belle-fille sont là, quelque part, et je n'arrive pas à les trouver. Chaque nuit, je demande à Miroir de me les montrer. Par certains côtés, je suis heureuse qu'ils dorment paisiblement, ignorant toute la peine qu'on se donne pour eux...

Elle jeta les morceaux de céleri dans la marmite.

— Quand je reviens dans mon lit, j'ai envie de pleurer, reprit-elle. Je déteste me sentir impuissante, je m'en veux de ne pas réussir à découvrir leurs traces. Cette maison renferme plus de magie que mille contes réunis et, malgré tout, je ne suis pas plus avancée qu'il y a six mois... Parfois, je me demande si la personne assise à mes côtés à la cafétéria n'est pas responsable de toutes nos souffrances. Ou celle qui se trouve derrière moi à la caisse du supermarché, celle qui me coupe les cheveux chez le coiffeur, ce type sympathique qui remplit mon réservoir d'essence à la station-service, le livreur de journaux, le facteur, la petite fille qui vend des gâteaux pour les scouts...

Le cœur de Sabrina se mit à battre plus fort. Mamie Relda ressentait exactement la même chose qu'elle. Pourquoi ne lui avait-elle pas parlé plus tôt ?

— Tu fais fausses routes, déclara-t-elle, encouragée par les confidences de sa grand-mère. Tu devrais t'intéresser aux Findétemps.

— *Liebling*, protesta Mamie en reposant son couteau, les Findétemps sont des gens comme les autres, qui ont une famille, un foyer, des rêves...

— ... et des plans de kidnapping, et aussi des projets pour détruire la ville !

— Ils ne sont quand même pas tous mauvais ! Et Blanche-Neige ? Et le shérif ?

— Ce sont des Findétemps. Qui sait ce qu'ils ont derrière la tête ?

— *Sabrina !* cria Mamie. Je ne peux pas te laisser dire des horreurs pareilles ! La haine peut conduire à des choses terribles, qui vous dépassent complètement.

— Tu défends les Findétemps ? s'exclama Sabrina en sautant à bas de sa chaise. Ils ont enlevé mes parents et tu les défends ?

— Oui, car je défendrai toujours ceux qui sont discriminés.

— Comment peux-tu dire une chose pareille ? explosa Sabrina, sur le point de fondre en larmes.

— Parce que cela me paraît juste. Oui, il y a des méchants parmi les Findétemps, mais il y en a aussi parmi les humains.

Tu ne peux pas les condamner tous. Je sais que c'est difficile, tant qu'on ne connaît pas les coupables, mais je ne veux pas les imaginer tous complices !

Sabrina se sentait suffoquer. La cuisine lui parut soudain trop petite pour elles deux.

— Tu penses ce que tu veux, déclara-t-elle en reculant, mais s'ils ne sont pas tous complices, pourquoi ne font-ils pas d'efforts pour nous aider ? Chaque fois que tu leur souris ou que tu leur serres la main, tu leur laisses une chance de te poignarder dans le dos !

— Sabrina, il faut que tu contiennes ta colère, déclara Mamie. Si tu ne peux pas dominer ta haine, c'est ta haine qui te dominera.

— Je contiendrai ma colère quand mon père et ma mère seront à la maison !

Sabrina se précipita hors de la pièce, remonta l'escalier quatre à quatre, claqua la porte de sa chambre, se jeta sur son lit, enfouit la tête sous son oreiller et éclata en sanglots. Dans deux semaines, ce serait Noël – déjà le deuxième Noël depuis qu'un Findétemps avait kidnappé ses parents. Pourquoi personne ne se souciait-il de leur sort ? Pourquoi était-elle la seule à comprendre ce qui se tramait à Port-Ferries ?

• • •

Elle fut réveillée par des coups frappés à sa porte. L'horloge indiquait sept heures. Elle avait dormi plus d'une heure. En peignoir et chaussettes, elle se glissa hors du lit et alla ouvrir. C'était M. Canis.

— On t'attend dans la voiture.

— Je n'ai envie d'aller nulle part, rétorqua-t-elle.

La seule idée de revoir Mamie Relda et Daphné l'angoissait.

— Envie ou pas envie, c'est pareil. Ce n'est pas une invitation. Habille-toi et rejoins-nous en bas.

Elle comprit qu'on ne lui laissait pas le choix. Elle referma la porte et s'habilla, mais ses vêtements propres n'y changèrent rien : elle puait. Elle avait raté l'heure du bain, et maintenant, elle était condamnée à sentir le poisson pourri.

Elle traversa la maison vide, enfila son manteau et sortit. Mamie l'attendait, son énorme trousseau de clefs à la main.

— Tu te sens un peu mieux ?

Elle acquiesça.

— Bien. Une bonne sieste peut parfois faire des merveilles. Tout le monde t'attend dans la voiture.

Daphné, Elvis et Puck se tenaient au chaud à l'arrière, bien nourris et détendus. Quand elle ouvrit la portière, la petite fille et le chien tournèrent ostensiblement la tête. Non seulement sa sœur boudait encore, mais elle avait gagné Elvis à sa cause. Puck, au contraire, se tourna vers elle et éclata de rire.

— T'as pas l'air fraîche, toi...

— Où on va ?

— Le shérif a besoin de nous.

Empruntant les petites routes de campagne, ils arrivèrent sur le parking de l'école, où M. Canis gara la voiture à côté de celle de Jambonnet. Une fois que les enfants et Mamie furent sortis, il grimpa sur le toit et prit sa pose méditative. Elvis gémit à l'idée qu'on allait encore le laisser seul.

— Tu peux venir avec nous, lui dit Daphné, mais il y a un voleur de couvertures qui rôde dans les environs, et il pourrait te piquer la tienne pendant qu'on n'est pas là...

Le gros chien attrapa sa couverture entre ses crocs et fit le guet.

Ils se rendirent directement au bureau du principal. Le shérif prenait des notes, pendant que M. Hamelin arpentait la pièce.

— Relda, que faites-vous là ? s'exclama le principal en les apercevant.

— Le shérif nous a demandé de venir...

— Les Grimm ont un don pour retrouver les gens, expliqua maladroitement Jambonnet.

Sabrina comprit qu'il voulait garder leur collaboration secrète.

— Ne le prenez pas mal, Relda. Mon fils est peut-être en train de mourir de froid. Je n'ai pas besoin d'une vieille femme et de deux mômes, mais de la police.

— J'ai le meilleur chien limier du monde, rétorqua-t-elle, et je lui fais plus confiance qu'à cent policiers réunis. On va retrouver votre garçon.

Le principal se laissa tomber dans son fauteuil et le fit rouler jusqu'à la fenêtre givrée.

— Il fait si froid dehors... murmura-t-il.

— Mes petites-filles ont poursuivi Wendell, cet après-midi, reprit Mamie.

— Je sais, répondit-il sans détacher les yeux de la fenêtre.

— Alors vous savez aussi qu'il est impliqué dans ces morts étranges...

Il bondit hors de son fauteuil et brandit vers elle un doigt menaçant.

— Il n'a rien fait !

— Je sais, Hamelin. Je pense même qu'il a voulu arrêter le meurtrier.

— Un jour, il a vu un film policier en noir et blanc, il a été fasciné, et depuis, il voit des mystères partout. J'aurais dû me douter qu'il allait s'attirer des ennuis !

— En tout cas, il semble avoir hérité de votre don pour la musique. J'ai entendu dire qu'il utilisait un harmonica pour contrôler les animaux...

— Relda, c'est un bon garçon !

On frappa soudain à la porte, et M. Jambedebois entra.

— Oh, bonsoir, tout le monde. Désolé de vous interrompre, déclara-t-il en désignant sa montre. Monsieur Hamelin, c'est l'heure...

— Mon fils a disparu ! rugit le principal.

Sabrina se tourna vers l'homme aux joues roses, qui laissa échapper un sourire nerveux.

— Oui, je comprends. On parlera plus tard.

Il referma la porte. Daphné sortit de sa poche son étoile argentée et l'accrocha sur sa poitrine, bien en vue.

— Monsieur Hamelin, ne vous inquiétez pas, on va retrouver votre fils.

— Pourquoi désirez-vous tellement m'aider ?

— C'est notre boulot, répondit la petite fille. Protéger et servir.

Elle agrippa sa ceinture et remonta son pantalon. Sabrina faillit éclater de rire, mais se retint quand elle remarqua l'expression vexée du shérif.

— Je sais que vous avez eu des démêlés avec ma famille, Hamelin, mais j'aime à penser qu'il n'est jamais trop tard pour bien faire, insista Mamie Relda.

Elle lui tendit la main. Il la fixa un moment, puis la serra d'un geste décidé. Elle sourit.

— Ce qu'il nous faut, c'est le numéro de son casier.

Il pianota quelques instants sur son clavier d'ordinateur.

— C'est le 323. Juste au coin, à côté de la chaufferie. Je viens avec vous ?

— Attendez-nous ici, répondit le shérif en se levant. Je vous appelle dès que j'ai du nouveau.

Jambonnet et les Grimm quittèrent le bureau. Ils trouvèrent le casier 323 à l'endroit indiqué.

— Comment va-t-on l'ouvrir ? demanda Sabrina. Ta magie est efficace pour ça ?

— Je n'appellerais pas vraiment ça de la magie, dit-elle en sortant un marteau de son sac.

Elle le tendit à Puck qui, ravi, brandit l'instrument et frappa de toutes ses forces. Le loquet se cassa en deux.

— Je peux recommencer ?

Elle se hâta de lui arracher le marteau des mains et le rangea, puis elle ouvrit le casier, qui ne contenait qu'un manteau.

— Merci infiniment d'être venue, dit le shérif.

— N'y pensez plus, rétorqua la vieille femme, pliant le vêtement sous son bras.

Sur le parking, M. Canis méditait toujours, juché sur son toit.

— On va dans la forêt, déclara Mamie en laissant sortir Elvis. Pourquoi ne resteriez-vous pas là, au cas où Wendell reviendrait à l'école ?

— Vous êtes sûre que vous n'avez pas besoin de moi ?

— Certaine.

— Je peux vous poser une question, monsieur Canis ? s'enquit Daphné.

— Bien sûr, mon petit.

— À quoi pensez-vous quand vous êtes sur le toit ?

Il réfléchit un moment, puis leva les yeux vers la lune, qui brillait au-dessus des arbres.

— Je pense à tous les gens que j'ai blessés quand j'étais incapable de me contrôler.

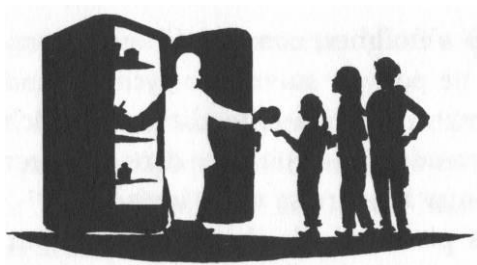
— Et ça vous aide à rester calme ? s'étonna Sabrina.

— Non, mon enfant, ça me rappelle ma faute.

Sabrina n'avait pas lu beaucoup de contes. Son père les avait formellement interdits dans la maison. Quand les autres pères lisaient *La Petite Sirène* ou *La Belle et la Bête*, il débattait avec elles des actualités ou leur lisait des bandes dessinées en changeant de voix pour chaque personnage. Malgré tout, personne ne pouvait ignorer *Le Petit Chaperon rouge*. Ce soir-là, sur le parking de l'école, elle eut une brusque révélation. Cet homme assis en tailleur, qui dormait dans la chambre d'en face, la nuit... cet homme avait tué une vieille dame et essayé de manger un enfant. Ce n'était pas une fable, mais une histoire vraie. Comment Mamie pouvait-elle le laisser vivre sous leur toit ?

Mamie montrait le manteau à Elvis. L'énorme chien le renifla sous toutes les coutures, puis traversa la pelouse.

— *Lieblings*, on dirait qu'il a retrouvé sa trace. Allons-y, vite, ne perdons pas de temps !



8

Détectives miniatures



ar cette nuit glaciale, les grosses pattes d'Elvis crissaient sur le sol dur. De temps à autre, Sabrina apercevait un flocon de neige qui voletait dans l'air. Malgré son manteau, elle frissonnait. Si Wendell était encore vivant, c'était un miracle.

Elvis reniflait sans relâche. Une fois qu'il suivait une piste, il ne la lâchait jamais. Quand il atteignit la lisière de la forêt, il se tourna vers eux et aboya avec impatience.

— Je regrette de ne pas pouvoir mettre son énergie en bouteille, déclara Mamie Relda en s'agrippant au bras de Sabrina pour traverser la pelouse, je serais millionnaire !

Elvis les entraîna dans les bois. Il allait et venait le long du chemin, la truffe au ras du sol, et semblait prendre garde à ne pas trop s'éloigner, comme s'il avait conscience que la vieille dame ne pouvait suivre son rythme.

À un moment, Sabrina entendit une branche craquer au loin. Elle s'attendait à le voir filer dans la direction du bruit, mais il continua à suivre sa trace invisible.

Des heures plus tard, ils cherchaient toujours. Sabrina ne sentait plus ses pieds. Puck ne cessait de se plaindre. Il prétendait que les lapins avaient fini par se retourner contre Wendell et se régalaient de son petit corps potelé. Sabrina se

sentait sur le point de renoncer, elle aussi, quand ils débouchèrent dans une petite clairière. Le spectacle qui les attendait laissa même Mamie sans voix.

Devant eux se dressait un monticule de plus d'un mètre de haut et de deux mètres de large. Au début, Sabrina crut que c'était un ours. En s'approchant, elle comprit qu'il s'agissait de centaines de lapins blottis les uns contre les autres. Elvis gronda, sans le moindre effet.

— Je vous l'avais dit ! triompha Puck. Son armée s'est mutinée ! J'espère qu'il était tendre, au moins !

La vieille femme se pencha vers le tas.

— Wendell !

Il y eut un vague mouvement, puis plus rien.

— Wendell ! répéta-t-elle. Ton père est fou d'angoisse. Viens tout de suite !

— Non ! cria une voix étouffée. Jamais ! Je ne veux pas aller en prison !

— Qui te parle de prison ? protesta Mamie. On veut juste te ramener chez toi.

À nouveau, la pile remua. Ils entendirent une brève note d'harmonica, puis les lapins détalèrent dans toutes les directions, révélant Wendell, allongé sur le sol. Mamie l'aida à se redresser, puis à enfiler son manteau.

— Ce n'est pas moi, gémit le garçon.

— Pourquoi as-tu fui, alors ? demanda Sabrina.

— Pourquoi as-tu envoyé les lapins contre nous ? renchérit Daphné. Moi qui les adore !

— Je pensais que vous ne me croiriez pas. Je sais que les apparences sont contre moi ; si on m'arrête, ça ruine tous mes efforts...

Il plongea la main dans la poche de son manteau et en sortit une carte de visite, qu'il tendit à Mamie. La vieille femme parut impressionnée.

Sabrina s'approcha et lut : WENDELL HAMELIN, DETECTIVE PRIVE.

Au bas de la carte figurait le dessin d'une loupe, avec un énorme œil.

— Alors, tu es détective, dit Mamie avec un sourire.

— Quelque chose de terrible se prépare dans l'école, reprit Wendell. J'essaie de découvrir les coupables et de les empêcher de nuire !

— Nous savons tout ça, acquiesça Mamie. Et si tu nous racontais sur le chemin du retour ? Ton père t'attend.

La petite troupe reprit sa pénible marche à travers la forêt, tandis que Wendell commençait son récit.

— Je parlais, hier, quand j'ai vu quelque chose de bizarre par la fenêtre de M. Grumpner...

Il s'interrompit pour se moucher.

— Je suis désolé, j'ai une grave allergie.

— Ne t'en fais pas, continue.

— Grumpner était étalé de tout son long sur les pupitres. Au début, je l'ai cru malade, mais soudain, une araignée géante l'a attaqué. Je me suis rappelé qu'on avait appris, en classe, que les oiseaux étaient les prédateurs naturels des araignées...

— C'est quoi, un *prédateur* ? coupa Daphné.

— Une sorte de chasseur, expliqua Sabrina.

— Alors j'ai sorti mon harmonica et j'ai soufflé aussi fort que j'ai pu. Je ne savais pas si ça marcherait, je ne l'avais jamais fait. Papa m'interdit de toucher aux instruments de musique. S'il vous plaît, ne lui dites pas que je l'ai. Il serait furieux !

Mamie lui prit doucement la main.

— Ne t'inquiète pas, Wendell.

Il se détendit.

— J'ai juste pensé aux oiseaux, et soudain, le ciel en a été couvert. Ils me regardaient comme si j'étais leur chef.

Au bout d'un moment, j'ai compris qu'ils attendaient mes instructions. Je leur ai montré la fenêtre et j'ai dit : « Sauvez M. Grumpner. » Les oiseaux ont cassé la vitre pour attaquer le monstre. Malheureusement, c'était déjà trop tard.

— Je comprends d'où venaient les plumes, dit Daphné.

— Et le gardien ? insista Sabrina, qui hésitait à le croire.

— Mlle Dacreuze m'avait donné une colle parce que j'avais refusé de jouer à la balle au prisonnier. Je commence à les connaître, les règles ! Enfin, bon. Quand je suis entré dans la salle, j'ai vu une énorme bête poilue s'attaquer à Mme Cœur et à Mlle Neige. Au début, j'ai cru que c'était un ours, mais il

semblait bien trop vif, avec d'étranges yeux jaunes. Mme Cœur ne faisait pas grand-chose. Cachée derrière le bureau, elle criait, tandis que Mlle Neige affrontait le monstre toute seule. J'ai pensé que je pouvais peut-être le contrôler en jouant de l'harmonica. D'abord, ça a eu l'air de marcher, puis la bête s'est précipitée vers la fenêtre pour sauter dehors. Quand vous m'avez vu, je ne fuyais pas, j'essayais de la rattraper.

— Tu es très courageux, Wendell.

— Ce genre de travail ne convient pas aux cœurs faibles, déclara-t-il en se mouchant à nouveau.

Après un silence, il ajouta :

— Ça va vous paraître fou, mais je ne crois pas qu'on ait affaire à des monstres. Je pense que ce sont des enfants Findétemps.

— Excellente déduction ! s'exclama Mamie. Tu as l'étoffe d'un grand détective !

Il sourit.

— Au début, je ne comprenais pas le motif de ces attaques. Mais quand j'ai trouvé les tunnels...

— Les tunnels ! répétèrent Sabrina et Daphné en chœur.

— Oui. Quelqu'un a creusé des galeries sous l'école. Ils partent de la chaufferie et s'étendent sur une bonne distance. Je suis sûr que tout est lié : les tunnels, l'araignée géante, la bête poilue. Sauf que je ne vois pas encore comment.

— On devrait peut-être faire équipe, suggéra Mamie Relda. En combinant nos efforts, on irait plus vite.

— Désolé, madame, je travaille seul, répondit Wendell, alors qu'ils arrivaient devant la porte de l'école. C'est dangereux. Je ne veux pas de poules dans mes pattes.

Je connais quelqu'un qui a regardé trop de polars, pensa Sabrina, agacée.

— Je comprends, avança Mamie, qui fit un effort pour paraître déçue.

À cet instant, M. Hamelin apparut à l'autre bout du couloir. Il courut jusqu'à eux, attrapa son fils et le serra dans ses bras.

— Tu sais à quel point ta mère et moi étions inquiets ? s'exclama-t-il, moitié riant, moitié fâché.

— Désolé, Papa. Y a un coup qui se prépare et je suis dessus.

— Merci, Relda, déclara M. Hamelin en l’embrassant sur la joue. Merci à vous tous !

Daphné tira sur son pantalon et imita la démarche de Jambonnet.

— J’fais juste mon boulot, citoyen.

— J’ai entendu dire que vous aviez un harmonica, jeune homme, ajouta le principal en tendant la main vers son fils.

Wendell fronça les sourcils.

— J’en ai besoin ! Ça m’aide dans mon travail !

— Tu vas me faire le plaisir de mettre la clef sous la porte, répliqua son père d’un ton sévère. Tant que ces monstres n’auront pas été capturés, ta carrière sera entre parenthèses !

Après une hésitation, Wendell plongea la main dans sa poche, en sortit l’instrument scintillant, puis le donna à son père.

— Monsieur Hamelin, intervint Sabrina, j’ai une question à vous poser. Y a-t-il d’autres enfants comme Wendell dans l’école ?

— Que voulez-vous dire ?

— Des Findétemps.

— C’est le seul que je connaisse.

— Et dans le personnel ?

— Je ne vois que Mlle Neige, moi et, maintenant, Mme Cœur. Il y a une dizaine d’années, miss Muffet⁸, la Bête et le prince des Grenouilles travaillaient pour nous, mais ils ont gagné au loto et démissionné. J’étais content pour eux, mais pas pour moi. Il est difficile de trouver de bons professeurs, de nos jours.

— Personne d’autre ?

— Je ne crois pas, mais comment savoir ? Ce n’est pas écrit sur leur front. On en compte peut-être un ou deux...

— Bien sûr, approuva Relda, une étincelle dans les yeux. Serait-il possible de téléphoner ?

Il désigna la porte.

— Dans le bureau des secrétaires.

⁸Héroïne d’une comptine anglaise, qui met en scène une petite fille effrayée par une araignée (NdT).

— Merci. Les enfants, j'arrive tout de suite.

Restés seuls, ils se regardèrent les uns les autres dans un silence gêné. Heureusement, Mamie ne tarda pas à réapparaître, un sourire aux lèvres.

— Bien, nous pouvons rentrer, maintenant...

Elle se tourna vers Wendell.

— Essaie d'éviter les ennuis...

— C'est les ennuis qui feraient mieux de m'éviter !

En redescendant dans le hall, les Grimm et Puck passèrent devant la chaufferie.

— On devrait profiter de ce qu'il n'y a personne pour aller inspecter ces tunnels, suggéra Sabrina en appuyant sur la poignée.

La porte était fermée à clef.

— Non, répliqua Mamie Relda. Si des gens se sont fait tuer pour s'être approchés trop près, on ne va pas prendre le risque. Cherchons d'abord les assassins. Et justement, je crois que je connais leurs parents...

• • •

Un sapin de Noël squelettique se dressait à l'entrée du commissariat, décoré de quelques guirlandes argentées qui pendaient lamentablement. Dans leur boîte en carton, des boules scintillantes attendaient qu'on les accroche. Sabrina réalisa que le shérif, débordé, n'avait pas eu le temps de finir ses décorations de Noël.

Assis derrière le bureau principal, il était entouré de six personnes plus étonnantes les unes que les autres. Elle en reconnut deux sans hésiter. La Belle et la Bête représentaient un couple qu'on n'oubliait pas facilement, tant la beauté éblouissante de la Belle formait un contraste absolu avec son mari, la Bête velue aux crocs pointus. Une jolie blonde, portant une tiare et une robe de satin bleu, se tenait à côté d'un grand homme aux énormes yeux verts, affligé d'une étrange maladie de peau. *Ce doit être le prince des Grenouilles*, pensa Sabrina. Venait ensuite une femme grassouillette et couverte de bijoux,

miss Muffet, qui tenait la main (ou plutôt la patte) d'une araignée de la taille d'Elvis. Tous les six semblaient furieux.

— Qu'est-ce que ça signifie ? grondait la Bête.

— On devait aller au restaurant, gémissait la Belle. Vous savez comme c'est difficile d'obtenir des places au moment de Noël ? On a réservé en septembre !

La femme du prince des Grenouilles n'était pas en reste :

— Nous faire sortir de chez nous en pleine nuit ! Nous qui sommes de sang royal !

— Quelle grossièreté ! renchérissait le prince.

L'araignée faisait cliqueter ses pinces.

— Calmez-vous ! cria le shérif en se levant. Relda Grimm va tout vous expliquer !

— Quoi ? s'insurgea miss Muffet. Depuis quand Relda Grimm dirige-t-elle les forces de police ?

Son compagnon siffla en signe de protestation.

— Le maire a demandé à ma famille de l'aider à élucider les deux meurtres commis à l'école, répondit Mamie d'une voix calme.

Miss Muffet fit un pas en avant.

— Et alors ? On n'a rien à voir là-dedans !

— Peut-être pas vous, mais vos enfants, oui.

Ils détournèrent les yeux, suffoqués.

— Relda Grimm, vous perdez la tête, déclara la Bête. Aucun d'entre nous n'a d'enfant !

— C'est ce que je croyais. Jusqu'à ce que ma petite-fille pose une question à laquelle j'aurais dû penser moi-même : qui a travaillé à l'école ? J'avais complètement oublié que vous, miss Muffet, la Bête et le prince des Grenouilles, vous y aviez enseigné avant de gagner au loto...

Sabrina rayonna de fierté. Mamie lui avait peut-être reproché ses préjugés mais, grâce à eux, le mystère allait être résolu.

— C'était il y a plus de dix ans, protesta miss Muffet. Et je m'appelle Mme Arachnide, maintenant !

— On a enseigné à l'école, et alors ? Quel rapport avec les meurtres ? grogna la Bête.

— Laissez-moi vous expliquer, déclara Mamie en traversant la pièce et en s'arrêtant juste devant le prince et la princesse des Grenouilles. Nous avons été attaqués, au cours de notre enquête, par une créature mi-fille, mi-grenouille. Par chance, personne n'a été blessé.

Le couple baissa les yeux. Elle avança ensuite jusqu'à miss Muffet, alias Mme Arachnide, et son araignée.

— Malheureusement, je ne peux pas en dire autant de M. Grumpner, qui a été tué par une araignée géante.

L'arachnide agita ses pinces, mais sa femme resta immobile. Mamie fit alors un pas vers la Belle et la Bête.

— Charlie, le gardien de l'école, a connu une fin prématurée à cause d'une créature décrite comme une bête poilue aux yeux jaunes.

— Vous ne pouvez pas prouver que ce sont nos enfants ! cria la Belle.

— C'est vrai, intervint le shérif. En revanche, il y a une chose qu'on peut facilement prouver : aucun d'entre vous n'a jamais gagné au loto.

Tout le monde retint son souffle. Même Puck.

— J'ai appelé le Comité national, continua-t-il. Ils ont la liste des gagnants depuis cent ans. Aucun d'entre vous ne s'y trouve.

— D'où vient votre argent ? s'enquit Mamie Relda.

— Osez-vous prétendre que nous avons vendu nos enfants ? gronda la Bête.

— À votre avis ? répliqua Mamie.

— C'est le mien, en tout cas, déclara Jambonnet, qui plongea la main dans sa poche et en sortit une paire de menottes. Et si vous refusez de parler, je vous arrête.

— On était au bord de la ruine quand on a découvert que j'étais enceinte, avoua la princesse. Et quand on est ruinés à Port-Ferries, on le reste. Personne ne peut vous tirer d'affaire, et déménager dans une autre ville est impossible. On se serait retrouvés à la rue, condamnés à mendier...

La Belle éclata en sanglots.

— Pareil pour nous ! On n'arrivait pas à joindre les deux bouts avec le salaire de la Bête, et on n'avait pas les moyens

d'élever un enfant ! Il nous a dit qu'il pouvait nous aider. Un soir, il a apporté un rouet et s'est mis à filer de l'or. Au matin, on en avait assez pour vivre une dizaine de vies. On l'a revendu à un joaillier de New York...

— Qui ça, « il » ? demanda Mamie Relda.

— Grigrigredinmenufretin ! s'écria la princesse.

Le prince lui prit la main et l'implora de se taire, mais les larmes, comme la vérité, avaient besoin de sortir.

— Pour expliquer d'où venait tout cet argent, on a inventé cette histoire de loto.

— Vous avez vendu vos enfants ? s'exclama Sabrina, horrifiée. Comment avez-vous pu ?

— Il nous a manipulés, sanglota Mme Arachnide. Je sais que vous ne comprenez pas, mais quand on l'a fait, on n'était plus vraiment nous-mêmes. On se sentait perdus, désespérés. C'est comme s'il s'était glissé sous nos crânes et nous avait convaincus que c'était la meilleure des solutions.

— Non, je ne comprends pas ! s'indigna Sabrina. Vous n'êtes que des animaux ! Vous avez donné vos enfants à un monstre pour vous couvrir de bijoux et de fourrures !

Mme Arachnide baissa les yeux sur son collier et se mit à pleurer.

— Sabrina, intervint Mamie, ça suffit.

— Je suis d'accord, renchérit Daphné. Calme-toi.

Mais Sabrina ne les écoutait pas.

— Pas étonnant que Wilhelm vous ait enfermés dans cette ville ! C'est une cage que vous méritez !

— *Sabrina Grimm, je t'ordonne de te taire immédiatement !*

Sabrina, stupéfaite, fixa sa grand-mère. Jamais la vieille dame n'avait élevé la voix contre elle. Son visage devint rouge de confusion.

— Si on vous montre des photos des élèves, pensez-vous pouvoir reconnaître vos enfants sous leur déguisement humain ? demanda le shérif en empoignant le livre de l'école qui se trouvait sur son bureau.

— Je ne crois pas, Ernest, balbutia la Belle en essayant de réprimer ses larmes. On ne les a pas revus depuis leur naissance. On n’a même pas pu choisir leur nom...

— Bien, dit Mamie Relda. Nous allons faire de notre mieux pour que vous soyez à nouveau réunis.

— Vous feriez ça pour nous ? s’étonna la Bête.

— Bien sûr, déclara Daphné avec fierté. Nous sommes des Grimm et c’est notre mission !

— Avez-vous besoin de moi ? s’enquit Jambonnet.

Mamie secoua la tête, puis jeta à Sabrina un regard plein de colère.

— Si ! s’écria Daphné. Est-ce que je pourrais avoir une casquette de policier ?

Il sourit, puis hocha la tête.

— Waouh ! Vous êtes vraiment trop punk rock !

• • •

Une fois dehors, Sabrina n’aurait pu dire qui du vent glacé ou de l’attitude de sa grand-mère était le plus réfrigérant. Elle savait aussi que Daphné allait recommencer à l’ignorer. Mais elle ne voulait pas s’en préoccuper.

— Je ne regrette pas ce que j’ai dit, déclara-t-elle.

— Je m’en doute, rétorqua Mamie Relda.

Ils retrouvèrent M. Canis sur le toit de la voiture.

— J’ai entendu des cris, s’étonna-t-il en aidant Relda à monter à l’avant.

— Et ce n’est qu’un début... glissa Puck, plein d’espoir.

— Tout va très bien, répliqua la vieille femme. Il est tard et nous avons tous besoin d’une bonne nuit de sommeil.

— Excellente idée, commenta Daphné en montant à son tour dans la voiture. On pourra chercher les tunnels demain.

— Non, je ne pense pas. Les choses en sont arrivées à un stade où je préfère ne pas vous avoir avec moi. Grigrigredinmenufretin, qui se cache peut-être derrière ces meurtres, est un être dangereux. C’est la créature la plus bizarre et la plus dérangée qu’ait jamais connue Port-Ferries.

— Tu parles ! s'exclama Sabrina, tremblante de colère. On n'a pas cessé d'affronter des dangers depuis qu'on est arrivées ! C'est à cause de moi, c'est ça ?

Mamie Relda se retourna sur son siège et la regarda.

— Jusqu'à-là, j'ai cru que vous étiez assez intelligentes pour savoir bien vous comporter. J'ai même cru que vous seriez les plus futées de toute l'histoire des Grimm, mais je ne te fais plus confiance, Sabrina. Tu n'es pas celle que je croyais. Désolée, pour les sœurs Grimm, l'affaire est close.

• • •

Une fois rentrée, Sabrina préféra se glisser discrètement dans sa chambre plutôt que de subir de nouveaux reproches. Allongée sur son lit, elle regarda les maquettes d'avion suspendues au plafond par son père. Elle pensa soudain que sa disgrâce avait au moins un bon côté : pendant que les autres seraient occupés à résoudre le mystère, elle pourrait consacrer plus de temps à chercher ses parents. Deux jours plus tôt, elle aurait trouvé que c'était une chance inouïe. Mais l'incurable naïveté de sa grand-mère l'inquiétait. Son aveuglement faisait d'elle une victime toute désignée. La prochaine sur la liste, qui sait ? Si Mamie venait à disparaître, elles seraient renvoyées au foyer, et perdraient ainsi toute chance de retrouver un jour leurs parents.

Daphné, déjà en pyjama, entra dans la chambre et vint s'asseoir sur le rebord du lit.

— Maintenant, on sait ce que ça donne quand Mamie est en colère, remarqua-t-elle. Depuis une heure qu'elle astique la maison ! Si tu la contraries encore, elle va même ranger les placards...

— Je n'ai pas fait exprès de la mettre en colère.

— Tu fais vraiment un blocage avec les Findétemps... Faut que t'arrêtes !

Sabrina ronchonna. Si Daphné se mettait à lui faire la morale, elle préférait encore la solitude.

— Non. Au contraire. Il faut que je convainque les autres qu'ils sont trop naïfs ! Mais même en admettant que j'aie tort...

Me punir ne va pas résoudre le problème. Mamie ne peut pas s'en sortir seule et ce n'est pas Charmant ou le shérif qui vont l'aider. On devrait chercher les tunnels. Qui sait jusqu'où ils mènent et pourquoi ils ont été creusés ? Il y a peut-être un monstre sous la ville. Et s'il commettait un crime pendant que Mamie perd son temps à chercher les enfants dans l'école ?

— Qu'est-ce qu'on fait, alors ?

— Notre devoir. Nous sommes des Grimm. Quelque chose ne tourne pas rond dans cette ville, c'est à nous de trouver quoi.

• • •

Quand elle fut certaine que sa grand-mère et M. Canis dormaient profondément, Sabrina réveilla sa sœur. Elles se faufilèrent dans le couloir et s'arrêtèrent devant la porte de Puck.

— Ne marche pas sur la plaque ! lui rappela Sabrina en ouvrant la porte.

Dans la chambre magique, le soleil s'était couché, remplacé par une mer d'étoiles. Le kangourou boxeur dormait sur son ring et le grand huit était éteint. Seul le ruissellement de la cascade venait briser le silence.

Les filles prirent le chemin qui longeait le lagon et finirent par trouver Puck, endormi, sur un trampoline. Il portait un pyjama bleu ciel décoré de petites lunes et tenait contre son visage une licorne en peluche rose avec un arc-en-ciel sur son flanc. Sabrina aurait adoré le prendre en photo en train de sucer son pouce.

— C'est l'heure de se réveiller, gazouilla Sabrina d'une voix maternelle, se retenant pour ne pas exploser de rire.

Puck bougea dans son sommeil, mais continua à dormir. Un filet de salive coula sur son pyjama.

— Alors, on fait un gros dodo ? demanda Daphné, imitant sa sœur.

— C'est l'heure de quitter le pays des rêves, chéri, ajouta Sabrina en le secouant brutalement.

Puck bondit en l'air, les ailes déployées. Il brandit sa grosse peluche comme une épée et mit les filles en garde.

- Chouette pyjama... commenta Daphné.
- Je préfère monsieur Licorne, se moqua Sabrina.
- Il s'appelle Kraven l'Imposteur, corrigea Puck.

Réalisant soudain à qui il parlait et ce qu'il tenait à la main, il jeta la peluche et redescendit à terre.

— On a un plan pour demain et tu vas nous aider, ajouta Sabrina.

— Que dalle ! Demain, je dis à la vieille dame de trouver un nouveau garde du corps pour son rejeton puant. C'est un travail indigne de moi !

— Justement, c'est un plan qui demande de l'audace, du sang-froid, de la sournoiserie...

Une étincelle brilla dans les yeux du garçon.

— J'écoute.

— On va aller à la chaufferie et chercher les tunnels.

— La vieille dame va être furieuse...

— Je sais. Mais si ça peut sauver une vie, je prends le risque.

— Bon, très bien. C'est quoi, votre plan ?

Sabrina plongea la main dans sa poche et en sortit son trousseau.

— Où tu les as eues ? s'étonna Daphné.

— Je les ai piquées à Mamie une par une pour en faire des doubles à la quincaillerie.

Puck regarda Sabrina comme si c'était la première fois qu'il la voyait.

— Tu as volé les clefs et fait faire des doubles ?

S'attendant à des reproches, elle baissa les yeux.

— Oui.

— C'est génial ! s'exclama-t-il, aussi enthousiaste qu'un enfant qui admire pour la première fois un feu d'artifice.

Il attrapa les deux sœurs par le poignet et les entraîna hors de sa chambre.

Une fois dans la pièce au miroir, les trois enfants marchèrent dans le reflet et débouchèrent dans le Couloir des Merveilles. Le petit homme, debout devant une glace en pied, rentrait le ventre et prenait des poses de body-builder. Quand il les aperçut, il se mit à ronchonner.

— Personne ne dort jamais, dans cette maison ?

— On a besoin de ton aide, protesta Sabrina.

Il leva les yeux au ciel et relâcha son ventre.

— Très bien. C'est quoi, ce coup-ci ?

— On veut entrer dans la chaufferie de l'école, expliqua Daphné. Le problème, c'est que la porte est fermée. Il faudrait qu'on soit invisibles ou qu'on puisse passer à travers les murs...

— Les enfants, ce n'est pas la caverne d'Ali Baba, ici, protesta Miroir. On ne trouve pas tout ce qu'on veut ! Enfin, j'ai quand même quelque chose qui peut vous aider... Suivez-moi !

Ils remontèrent le couloir. Sabrina s'amusa à lire les plaques dorées qui ornaient les portes, une habitude prise lors de ses précédentes visites : QUENOUILLES ; PLANS DE MAISONS EN PAIN D'ÉPICE ; PETIT POISSON D'OR ; FANTÔMES DES NOËLS PASSÉS, PRÉSENTS ET FUTURS ; ROBE COULEUR DU TEMPS ; POMMES EMPOISONNÉES... et ainsi de suite. Quelle surprise Miroir leur réservait-il ?

Il s'arrêta devant une porte indiquant GARDE-MANGER et tendit la main vers Sabrina pour qu'elle lui donne son trousseau. Il mit du temps à trouver la bonne clef. Enfin, il ouvrit la porte. Ils s'engouffrèrent derrière lui. À leur grande déception, ils ne découvrirent qu'un vieux réfrigérateur rouillé.

— Je n'ai jamais entendu parler d'un frigo magique, remarqua Daphné. Est-ce un conte de Grimm ?

— Taratata, ça n'existe pas, rétorqua Miroir, c'est ce qu'il contient qui nous intéresse...

Il se pencha, farfouilla à l'intérieur, et en sortit une botte de carottes pourries.

— Il faut que je jette ça, marmonna-t-il.

Il prit une brique de lait qu'il renifla. Son visage se crispa de dégoût ; il la referma soigneusement et la replaça. Enfin, il sortit un pack de briquettes de jus de fruits.

— BOIS-MOI, lut Daphné.

— Ça vient d'Alice au pays des merveilles ! s'exclama Sabrina. Est-ce que ça va nous faire rétrécir ?

— À la taille d'une fourmi, répondit Miroir. Comme ça, vous pourrez passer sous les portes et entrer où vous voulez. Mais vous aurez aussi besoin de ceci...

Il sortit des petits gâteaux en sachets individuels, qui ressemblaient beaucoup à ceux que Sabrina achetait à l'épicerie du coin, à Manhattan. À cette différence près que, sur l'emballage, il était écrit : MANGE-MOI !

— Ils font grandir. Attention, n'en mangez pas trop, ce ne sont pas des produits allégés ! Tweedle-Dee et Tweedle-Dum⁹ s'étaient mis à en vendre, et la ville grouillait d'enfants géants. Il nous a fallu une semaine pour rétablir l'ordre !

— On en voudrait quatre de chaque, dit Sabrina.

— Mais on n'est que trois, protesta Daphné, surprise.

— Quelque chose me dit que le grand détective Wendell Hamelin ne va pas rester solitaire très longtemps...

• • •

Tout en se frayant un passage à travers les couloirs bondés de l'école, Sabrina devisageait scrupuleusement chaque enfant qu'elle croisait. L'un d'entre eux était une araignée géante, un autre un monstre grenouille. Mais, à part leur air exténué, elle ne remarqua rien d'anormal.

En revanche, elle avait vu juste quant à Wendell. Il les attendait à l'entrée, un mouchoir à la main, le nez dégoulinant.

— J'ai réfléchi. Unir nos forces n'est pas une mauvaise idée... Mais seulement sous certaines conditions !

— Lesquelles ?

— Je me charge du travail dangereux, déclara le gros garçon en bombant le torse.

Les enfants échangèrent un sourire discret.

— Comme tu veux, répondit Sabrina. Mais d'après moi, on devrait aller jeter un coup d'œil aux tunnels tout de suite... À midi, il y a trop de monde, et après l'école, ils montent sûrement la garde. On attend la sonnerie, et dès que les couloirs sont déserts, on y va.

— Le seul problème, protesta Wendell en se mouchant, c'est qu'ils ont changé la serrure de la chaufferie.

⁹Personnages d'Alice au pays des merveilles (NdT).

Plongeant la main dans son sac à dos, Sabrina en sortit un gâteau et une briquette. Il écarquilla les yeux.

— La clef de la nouvelle serrure, expliqua-t-elle. Prends, c'est pour toi.

Ils n'eurent pas longtemps à attendre. La sonnerie retentit et les élèves regagnèrent leur classe. Sabrina, Daphné, Puck et Wendell firent semblant de se mêler au flot. Dès qu'ils se retrouvèrent seuls, ils détachèrent les pailles et les enfoncèrent dans les jus de fruits.

— Combien faut-il en boire ? demanda Daphné.

— Je ne sais pas, répondit Sabrina. Jusqu'à ce que ça marche...

Puck but bruyamment, puis rota.

— Très sucré...

Soudain, dans un bruit de ballon qui se dégonfle, son corps diminua de moitié. Ses vêtements, le gâteau et la briquette rétrécissaient avec lui.

— Bois-en plus, conseilla Daphné. Tu n'es pas assez petit pour te faufiler sous la porte.

— Et dépêche-toi, dit Sabrina en surveillant le couloir avec inquiétude.

Elle voulait éviter à tout prix qu'un élève ou un professeur soit témoin d'une scène pareille.

Puck avala une nouvelle gorgée, et rétrécit à nouveau. Il ne fut bientôt pas plus grand qu'une pièce de cinquante centimes posée sur sa tranche. Sabrina se pencha et l'examina.

— Tu ne peux pas savoir comme j'ai envie de t'écraser...



— Et toi, tu ne peux pas savoir comme tes poils de nez sont énormes ! couina-t-il.

Elle se couvrit le visage de la main.

— À nous, déclara Daphné.

Les trois autres enfants burent leur jus d'orange à grands traits. Le liquide avait un goût d'ananas et de cerise. Un frisson parcourut la gorge de Sabrina, puis son estomac, ses bras et ses jambes. Quand elle eut fini sa briquette, elle avait la même taille que Puck.

— Allons-y avant qu'on finisse sous la semelle d'une chaussure, déclara Wendell. J'y vais en premier, au cas où il y aurait du danger.

Il sortit son mouchoir, souffla fort, puis le rangea dans sa poche. Il passa sous la porte sans même se pencher. Daphné prit la main de Sabrina, et Puck, en râlant, ferma la marche.

— C'est moi qui devrais faire les choses dangereuses... grommela-t-il.

Une fois de l'autre côté, ils eurent tout le loisir d'observer les lieux. Dans un coin se trouvaient un seau et son balai à franges, sur une étagère des sacs-poubelles et des rouleaux de papier toilette. Une ancienne chaudière à charbon occupait le centre de la pièce et un ballon électrique flambant neuf envoyait de l'air chaud à travers les tuyaux de l'école. Tout était gigantesque. Le balai paraissait aussi grand que la tour Eiffel. Sabrina pensa que, si un rouleau de papier toilette tombait de l'étagère, ils n'en réchapperaient pas.

— Regarde cette table ! cria Daphné. Elle est immense !

Sabrina acquiesça.

— Et cette chaise ! Elle est immense !

Elle hocha la tête.

— Et ce bouton ! continua Daphné, se précipitant vers un énorme bouton blanc qui avait dû se détacher d'une chemise.

Elle essaya de le soulever, mais il était trop lourd pour ses toutes petites forces.

— Il est immense !

— Tu pourrais varier ton vocabulaire, marmonna Sabrina.

— Eh ! J'ai sept ans ! Je ne connais pas beaucoup de mots !

— Bon, porcinet, lança Puck à Wendell, elle est où, l'entrée du tunnel ?

— Il faut d'abord qu'on grandisse, parce que le levier est dans la vieille chaudière.

Les enfants fouillèrent dans leurs poches pour trouver leur gâteau. Soudain, la porte s'ouvrit.

— Sauve qui peut ! cria Sabrina.

La porte se referma. Un homme s'avança vers la vieille chaudière, s'agenouilla, ouvrit une petite trappe et plongea la main à l'intérieur. Sabrina comprit qu'il avait activé le levier, car un bourdonnement envahit la pièce et la chaudière coulissa. Elle reconnut alors le principal.

Il descendit une volée de marches qui s'enfonçait dans le sol. Dès qu'il eut disparu, les enfants se précipitèrent.

— C'était ton père, dit Sabrina à Wendell.

— Qu'est-ce qu'il fait ?

— Il faut le suivre ! s'écria Daphné.

— Impossible ! répliqua Sabrina. Si on mange les gâteaux, il va nous voir. Et si on reste petits, les marches sont trop hautes.

— Vous inquiétez pas, j'ai un plan génial ! se vanta Puck.

Il pivota sur ses talons, se transforma en un minuscule éléphant, puis chargea vers le coin le plus reculé de la pièce en barrissant.

— Puck, protesta Sabrina, ce n'est pas le moment de faire le clown !

Elle entendit alors un bruit de métal raclant le sol. Puck-l'éléphant poussait une pelle à ordures, qu'il amena jusqu'en haut des marches. Il reprit alors son apparence normale.

— Je vous invite à monter à bord.

Sabrina regarda avec méfiance la pelle en équilibre précaire.

— Pas question. On va se tuer dans ce truc !

Mais Daphné escaladait déjà le rebord et s'asseyait dans l'un des coins.

— On a survécu à la conduite de Mamie, on survivra bien à ça...

— T'en fais pas, déclara Puck. Bon, tu passeras sans doute le reste de ta vie en fauteuil roulant, mais... Allez, arrête de faire le bébé ! Monte !

Wendell et elle rejoignirent Daphné.

— Restez bien au fond, conseilla Puck. Ah oui, et aussi...

— Quoi ? s'impacienta Sabrina.

Elle n'aimait pas du tout le ton de sa voix.

— Attachez vos ceintures ! C'est parti !

Il s'avança, sauta et retomba lourdement sur le bord. L'arrière se souleva et, avant que Sabrina eût pu crier, la pelle dévalait l'escalier. Elle prit de la vitesse à chaque marche et s'écrasa en bas.

Sabrina vérifia que personne n'avait rien de cassé, puis donna un coup de poing dans l'épaule de Puck.

— Hé, protesta-t-il en se frottant. On est descendus. C'est ce que tu voulais, non ?

Une fois le calme revenu, ils regardèrent autour d'eux. Ils se trouvaient dans un tunnel voûté et taillé dans la pierre. Ça et là gisaient des pioches, des pelles couvertes de poussière, de vieux seaux et des kilomètres de corde.

À quoi peut-elle bien servir ? s'étonna Sabrina en son for intérieur.

Ils n'avançaient pas vite sur leurs jambes minuscules. Au bout d'un long moment, ils arrivèrent devant un embranchement.

— Je ne suis pas allé plus loin, indiqua Wendell. Qu'est-ce qu'on fait ?

Sabrina entendit des voix qui se disputaient.

— Il y a quelqu'un avec ton père. Voyons qui c'est !

Ils prirent à gauche, tournèrent un coin, et s'approchèrent le plus possible. À cause de l'obscurité, Sabrina ne parvenait pas à discerner les traits du visage de l'autre.

— Je vous le répète, disait Hamelin en se tordant les mains, ça va trop loin. Il ne devait pas y avoir de morts !

— Tu te tracasses pour rien, rétorqua une voix grinçante, celle d'un homme qui aurait vécu mille ans sans jamais boire la moindre goutte d'eau. On touche au but. On l'aurait atteint hier si...

— Mon fils avait disparu ! Que voulais-tu que je fasse ?

— Je sais, grésilla la voix. Je suis père, moi aussi. La différence, c'est que mes enfants ont compris que c'était important, alors que ton fils, lui, ne cesse de nous mettre des bâtons dans les roues...

— Ne commence pas, gronda le principal. Laisse mon fils en dehors de ça !

— Très bien. Alors, ce soir, on continue. Si tu as le temps, bien sûr...

— Je t'interdis de douter de moi ! protesta Hamelin d'une voix vibrante de colère. Je te rappelle que c'est mon idée, au départ !

— Je suis content que tu t'en souviennes...

Hamelin fit soudain demi-tour et s'engouffra dans le tunnel. Il faillit marcher sur son propre fils, qui dut faire un saut de côté pour l'éviter.

— Ça va ? s'inquiéta Daphné.

— Je n'arrive pas à y croire...

— On devrait continuer à avancer, décréta Sabrina. Il faut savoir jusqu'où ils ont creusé.

Les autres acquiescèrent. Mais au moment de se mettre en route, ils se retrouvèrent nez à nez avec une gigantesque souris, qui les renifla avec le plus vif intérêt.

— Les gâteaux ! Vite !

Ils déchirèrent l'emballage. Sabrina allait porter le sien à sa bouche quand la souris l'envoya rouler par terre. Daphné poussa un cri. Puck se précipita et tira Sabrina par les pieds. Par malheur, elle avait laissé tomber son gâteau juste devant l'animal, qui l'aperçut, le renifla et, d'un claquement de langue, l'avalait.

— Zut, murmura Sabrina d'un air penaud.

— Oh ! là, là ! s'exclama Puck, en se dépêchant d'enfourner le sien. Je sens qu'on va rigoler...

Daphné et Wendell croquaient déjà les leurs.

— Accroche-toi, ajouta Puck en lui tendant l'auriculaire, un sourire diabolique aux lèvres.

Sabrina agrippa son doigt au moment même où les premiers changements s'opéraient chez la souris. Un frisson plissa sa peau, ses yeux s'agrandirent. Mais, alors que son corps était devenu mille fois plus grand, ses pattes et sa tête avaient gardé la même taille. Trop lourde, elle s'affaissa sur ses minuscules pattes. Puis, dans un effroyable grincement, le reste de l'animal se mit à grandir aussi. Les enfants se jetèrent en arrière pour ne pas se faire écraser.

Pendant ce temps, Puck grandissait aussi, et de façon tout aussi désordonnée. Ses jambes le propulsèrent soudain à sa hauteur normale, et Sabrina vola dans les airs. Puis son torse et ses mains suivirent le mouvement, et son petit doigt grossit. Sabrina s'accrocha de toutes ses forces. Heureusement, Puck ne l'avait pas oubliée. Il la fourra dans la poche de sa chemise, et elle s'agrippa au rebord.

Daphné, elle, commença à grandir de la tête et des pieds. Elle ressemblait à une citrouille avec des chaussures qui essayait de s'enfuir du potager.

— Je n'aime pas ça du tout ! gémit la petite fille.

À peine eut-elle fini sa phrase que déjà ses jambes poussaient comme des épis de maïs, suivies de son torse et, enfin, de son cou. Wendell, de son côté, subissait la même métamorphose.

— Tout est O.K., annonça le détective, après avoir vérifié ses dix doigts.

C'était vite dit. Car la souris, qui avait continué à grandir, était maintenant presque aussi grosse que le tunnel. Et elle paraissait très, très en colère...

Puck attrapa Daphné, Daphné attrapa Wendell, et tous se ruèrent vers la sortie. Ils remontèrent l'escalier quatre à quatre, se jetèrent sur la porte et, une fois en sécurité dans le couloir, s'effondrèrent contre le mur. Puck fut pris d'une crise de fou rire.

— Et ça t'amuse ? rouspéta Sabrina.

Il baissa les yeux vers sa poche.

— Qu'est-ce que tu baragouines ?

— Je pense qu'on ne craint plus rien, dit Wendell.

Au même instant, la porte fut arrachée de ses gonds et projetée contre le mur d'en face. La souris apparut dans l'encadrement, aussi grosse qu'un bison. Elle posa sur les enfants un regard gourmand, fronça le nez et fit courir sa langue rose sur ses énormes dents.

Pour tout arranger, la sonnerie annonça la fin des cours, les portes des classes s'ouvrirent et une mer d'enfants bruyants et pressés déferla dans le couloir. En tapant de ses pattes, la souris provoqua une fissure dans le sol. Toutes les conversations s'arrêtèrent net.

— Eh bien, gros lard, toi qui voulais du danger... s'exclama Puck. Te voilà servi !



9

Souris-rodéo

— **F**as de panique ! lança Daphné à la foule d'élèves médusés. Nous sommes des professionnels, nous savons gérer ce genre de situations...

Au même instant, la souris fit entendre un couinement assourdissant. Un professeur s'évanouit.

— Restez calmes ! continua Daphné. Vous ne risquez rien, elle est au moins aussi effrayée que vous !

La terreur se répandit comme une traînée de poudre. Certains se précipitèrent vers les portes de sortie en hurlant. D'autres s'enfermèrent dans les classes, barricadèrent les portes avec des bureaux et escaladèrent les fenêtres.

Puck jeta un regard à sa poche et sourit à Sabrina.

— Accroche-toi, j'ai un plan.

Pivotant sur ses talons, il se transforma en chat. Sabrina, qui se retrouva soudain près d'une oreille, dut s'accrocher de toutes ses forces pour ne pas tomber.

Puck-le-chat siffla. La souris, guère impressionnée, abaissa vers lui un regard condescendant. Puis l'intérêt de la situation lui apparut sans doute, car un sourire se dessina sur ses lèvres. Elle pencha la tête vers le chat, ouvrit grande la bouche et

gronda. Une bourrasque d'air chaud faillit emporter Sabrina. Le félin recula, prudent, et se retransforma en garçon.

— Ça valait le coup d'essayer ! le consola Daphné.

— T'en fais pas, répliqua Puck. J'en ai plein en réserve, des idées comme ça...

Il déploya alors ses ailes, s'envola et atterrit sur le dos de la souris.

— Hue ! cria-t-il en enfonçant sauvagement ses talons dans les flancs de la bête.

La souris couina de douleur, se dressa sur ses pattes et lança des ruades. Mais tandis que Puck se prenait pour un cow-boy de rodéo, Sabrina était secouée sans pitié dans la poche.

La souris se jeta contre les murs, défonça les portes et démolit une série de casiers. Elle fit voler en éclats une armoire de trophées dont le verre se brisa, faisant s'éparpiller les médailles en cuivre et les coupes de bowling qui roulèrent dans le couloir. Puis elle se prit dans une bannière qui annonçait une vente de petits gâteaux à la bibliothèque et l'arracha du mur.

À chaque effort de l'animal pour le catapulter, Puck riait. Il s'amusait comme un petit fou. Sabrina le savait capable de continuer ainsi pendant des heures.

— Puck, ça suffit ! s'égosilla-t-elle, en vain.

Le vacarme était si assourdissant qu'il ne l'entendait pas. C'est alors que Daphné traversa le couloir. Évitant de justesse les battements de queue de la souris, elle plongea la main dans sa poche, en sortit son jus de fruits à moitié vide et essaya d'atteindre la bouche de l'animal.

— Daphné, tu es géniale ! s'écria Sabrina.

La petite fille leva le bras, attendit que la souris ouvre la gueule et lança la briquette de toutes ses forces. Malheureusement, au lieu de descendre droit dans son gosier, elle rebondit contre l'une de ses dents et tomba par terre. La souris l'écrasa, et le contenu se répandit sur le sol.

— Euh... on fait quoi, maintenant ? cria Wendell.

La souris se dirigeait déjà vers la sortie de secours et marchait droit vers Daphné.

— Cours ! hurla Sabrina.

Wendell se précipita et tira la petite fille sur le côté, juste au moment où l'énorme souris déboulait devant eux. Elle fonça dans les portes battantes, les arracha de leurs gonds, et s'éloigna d'un pas lourd.



Puck continua à s'exciter et à rire, jusqu'à ce qu'une branche basse lui fit perdre l'équilibre. Il tomba sur le dos et laissa échapper sa briquette, tandis que Sabrina glissait de la poche et roulait sur la pelouse, quelques mètres plus loin. Le temps qu'elle retrouve ses esprits, la souris s'apprêtait à planter ses dents pointues dans le garçon...

— Vous avez encore du jus ? lança-t-il à Daphné et à Wendell, qui accouraient à son secours.

Il arracha sa briquette des mains de Wendell et projeta le contenu dans la bouche de l'animal. Presque instantanément, un frisson plissa la peau de l'animal, et, quelques secondes plus tard, elle était redevenue une petite souris marron.

Puck releva la tête, la regarda et éclata de rire.

— Bien essayé, dit-il. Tu as failli m'avoir...

Daphné lui tendit la main pour l'aider à se relever.

— Où est Sabrina ? s'inquiéta-t-elle.

— T'inquiète pas, moustique, elle est dans ma poche... Oh, oh !...

— Quoi ?!!

— Elle n'y est plus.

Daphné ouvrit des yeux comme des soucoupes.

— Ne bougez surtout pas, ordonna Wendell. Elle a dû tomber sur la pelouse et on pourrait lui marcher dessus.

— Sabrina ! cria Daphné.

— Je suis là ! hurla sa sœur en agitant les mains et en sautant sur place.

Mais personne ne pouvait la voir, ni l'entendre.

— Et si on lui avait déjà marché dessus ? s'affola Daphné, bouleversée.

— Vérifions, dit Wendell.

Il regarda précautionneusement sous chacune de ses chaussures.

— Elle n'est pas sous les miennes.

Puck vérifia la semelle de ses baskets.

— Rien à signaler !

Daphné regarda un pied, puis l'autre. Un grand sourire illumina son visage.

— On ferait bien d'aller chercher la vieille dame, suggéra Puck en déployant ses ailes. Le mieux, c'est que je vous porte. Comme ça, on ne risque pas de l'écraser.

Un instant plus tard, il les soulevait du sol et s'éloignait à tire-d'aile.

— Non ! protesta Sabrina. Ne me laissez pas toute seule !

Malheureusement ils étaient déjà loin. Elle observa les alentours. Toute autre personne aurait rejoint l'école en quelques pas ; pour elle, la distance représentait un bon

kilomètre. Ne pas bouger paraissait plus judicieux, mais le vent glacé passait entre les mailles de son manteau. Elle plongea alors résolument les mains dans ses poches et se dirigea bravement vers l'entrée de l'école.

Quand elle l'atteignit enfin, elle trouva les portes arrachées. Le vent froid s'engouffrait dans le hall par violentes bourrasques. Sa longue marche l'avait laissée transie, il devenait urgent de trouver un endroit chaud. Elle se souvint alors du bureau surchauffé de M. Jambedebois et se dirigea sans hésiter dans cette direction. Elle traversa le hall, contourna un énorme chewing-gum mâchouillé et emprunta le couloir menant au secrétariat. Elle pensait pouvoir y attendre en sécurité l'arrivée de Puck et de sa grand-mère. Mais à peine se fut-elle faufilée sous la porte qu'elle déchantait.

— Un cafard ! s'exclama la secrétaire aux grosses lunettes. Encore un !

Elle se jeta sur son tiroir, en sortit une bombe d'insecticide et se leva de son fauteuil en la secouant vigoureusement. Sabrina comprit ce qui l'attendait.

Elle courut le long du tapis avec l'énergie du désespoir et se glissa sous le bureau. Il était temps ! La secrétaire déboulait, son arme à la main. Sabrina était sidérée. Une souris géante venait de dévaster l'école et cette abrutie s'occupait de cafards ! Quand Sabrina ressurgit de l'autre côté, elle tomba sur la deuxième secrétaire, occupée à mordre dans un sandwich. Dans un charabia incompréhensible, elle tendit un doigt accusateur vers la minuscule fillette. La première secrétaire rappliqua aussi sec et Sabrina plongea derechef sous le bureau. Cette fois, la femme s'agenouilla, dirigea la bombe vers elle et pressa le bouton. Sabrina pensa mourir. Par chance, le bec était dirigé vers le haut et le spray mortel n'atteignit que le bois.

— Il est vraiment rapide, celui-là.

— Ne l'envoie pas vers moi ! Ces bestioles me donnent la chair de poule !

La femme contourna à nouveau le bureau. Sabrina en profita pour se faufiler derrière un caisson à dossiers.

— Où est-il passé ? marmonna la secrétaire.

L'autre, qui avait repris la mastication de son sandwich, baragouina un « aucune idée ».

— Je sais ! s'exclama soudain la première, triomphante.

Le meuble derrière lequel Sabrina avait trouvé refuge se mit soudain à basculer d'avant en arrière et se déplaça de quelques centimètres.

— Je ne suis pas un cafard ! hurla Sabrina.

En vain. La femme ne pouvait pas l'entendre. Un jet de poison fusa sur sa gauche. Sabrina fit un bond pour lui échapper. Mais la femme avait anticipé sa fuite et l'attendait de l'autre côté. Quand elle releva la tête, elle se retrouva nez à nez avec l'insecticide.

— Cette fois, je l'ai ! se réjouit la secrétaire, sur le point d'appuyer sur le bouton.

Au même instant, la porte du bureau s'ouvrit, interrompant son geste.

— Bonjour, mesdames, déclara M. Jambedebois. L'incident est clos.

— Qu'est-ce que c'était ? demanda la secrétaire, la bombe toujours à la main.

— Oh, un gros chien qu'un écolier avait laissé entrer. Il a terrifié tout le monde, au point que la plupart des élèves sont déjà repartis chez eux. Le principal m'a dit de vous libérer aussi.

— Génial !

Elle oublia aussitôt Sabrina et se redressa. Celle-ci ne voyait pas ce qui se passait, mais elle entendit les secrétaires rassembler leurs affaires. Jambedebois partit peu de temps après elles et referma la porte.

Sabrina réalisa alors que l'école était déserte. Il ne lui restait plus qu'à attendre. Elle se dirigea vers l'un des bureaux et s'allongea sous le gros fauteuil. La pièce était chaude et confortable. Avant même d'avoir eu le temps de dire ouf, elle s'était endormie.

• • •

Sabrina se réveilla dans les narines d'Elvis. Mamie et M. Canis avaient eu recours à son redoutable flair pour la retrouver

et, quand il l'avait découverte sous la chaise, il l'avait inhalée. La tête couverte de morve, elle se débattit pour sortir, mais ses mouvements désordonnés chatouillèrent Elvis et le firent grogner. Sabrina n'eut pas le temps de comprendre ce qui lui arrivait : elle se retrouva projetée dans sa cavité nasale, glissa le long de sa gorge et fut expulsée dans une toux rauque.

Quand elle se releva, elle se retrouva face à une Mamie Relda pas plus grande qu'elle. Elle tenait deux gâteaux MANGE-MOI à la main et sa colère, immense, était inversement proportionnelle à sa taille. Son visage rond et son nez en bouton de bottine étaient si rouges que Sabrina se demanda si de la fumée n'allait pas lui sortir des oreilles.

— Mamie, tu ne vas pas croire ce qu'on a découvert ! annonça Sabrina, avec le vague espoir que leur trouvaille adoucissait son humeur.

— Ça, c'est certain, répliqua la vieille dame sèchement. Il faudra longtemps avant que je puisse croire un mot de ce que tu dis !

Elle lui tendit un gâteau, sortit le sien de son sachet, mordit à pleines dents et commença à grandir. Sabrina l'imita et, très vite, sentit son corps enfler. Malheureusement, les crottes de nez d'Elvis se mirent à grandir à la même allure.

Daphné, qui se précipitait pour la prendre dans ses bras, s'arrêta net.

— Euh... désolée. Je t'aime très fort, mais là, t'es vraiment trop dégoûtante !

— On est allés à la chaufferie, insista Sabrina, qui gardait l'espoir d'impressionner sa grand-mère.

— Elle le sait, glissa Puck d'un air penaud.

Wendell et lui se tenaient adossés contre le mur, une expression coupable sur le visage. Pourquoi personne n'était-il content ? Ils avaient pourtant fait une formidable découverte !

— Je sais aussi que tu m'as désobéi sur bien d'autres points, se fâcha Mamie Relda. Miroir m'a dit que tu avais les clefs d'une trentaine de pièces du Couloir des Merveilles.

— J'ai fait des doubles, avoua-t-elle, les yeux baissés.

— Comme c'est bas de ta part. Tu es fière de toi, je suppose ? Sabrina devina que ce n'était pas le moment de se vanter.

— Tu nous as dit que c'était notre mission, se défendit-elle. Daphné et moi, on n'est pas venues frapper à ta porte pour se faire pourchasser par des géants et des hordes de lapins furieux ! Et maintenant qu'on essaie de prendre notre destin en main, tu veux qu'on arrête !

— Fureter dans mon dos, me désobéir, me voler mes clefs, essayer des potions en pleine nuit, mettre ta sœur en danger, énuméra Mamie. Si j'ajoute à ça tes préjugés contre les Findétemps, je ne vois vraiment pas en quoi tu peux m'aider !

Les yeux de Sabrina se remplirent de larmes, mais elle refusa de les laisser couler. Elle se mordit violemment la lèvre et serra les poings. Pour rien au monde elle n'aurait montré à la vieille femme que ses paroles l'avaient blessée.

• • •

Pendant le dîner, l'ambiance fut sinistre. Personne ne parlait, ne se regardait, ou n'osait même sourire. Même Puck, avec sa détestable habitude de péter pendant les repas, se tenait étrangement sage. Quand tout le monde eut mangé, Mamie fit la vaisselle. Restés seuls, les enfants se dévisagèrent en silence à travers la table. Elvis levait parfois la tête vers Sabrina, mais depuis qu'elle avait exploré ses narines, il ne voulait plus avoir affaire à elle.

On frappa soudain à la porte. Mamie délaissa sa vaisselle et se précipita pour ouvrir. C'était Blanche-Neige.

— Merci infiniment d'être venue, Blanche, déclara-t-elle en se débarrassant de son tablier.

— Ça me fait plaisir. Je suis ravie de passer du temps avec mon élève préférée...

— C'est moi ! cria Daphné en accourant.

— Monsieur Canis va m'accompagner, reprit Mamie, et le shérif est en route. Les enfants ont mangé, mais n'hésite pas à te servir dans le frigo... Avec un peu de chance, nous ne serons pas absents bien longtemps.

Au même instant, un Klaxon se fit entendre.

— Qu'est-ce qui se passe ? s'étonna Sabrina.

— Nous allons mettre fin à ce qui se trame sous l'école, répondit Mamie Relda. Blanche va s'occuper de vous pendant notre absence.

— Une baby-sitter ! s'indigna-t-elle. Je suis trop vieille pour être gardée par une baby-sitter !

— Si *toi*, tu es trop vieille, s'insurgea Puck, qu'est-ce que je devrais dire, avec mes quatre mille ans ? C'est un outrage !

Il y eut de nouveaux coups à la porte. M. Canis ouvrit et Wendell fit son apparition, un mouchoir à la main.

— Le shérif dit qu'on devrait y aller, déclara le garçon, que cette nouvelle mission ne semblait pas réjouir.

— Mon cœur, tu n'es pas obligé de venir, dit Mamie. C'est ton père que nous allons arrêter.

— Je veux tenter de le convaincre avant que quelqu'un d'autre ne soit blessé... C'est mon père. Je dois au moins essayer.

Mamie Relda, M. Canis et Wendell — qui jeta un regard désolé aux trois autres enfants — leur dirent au revoir et partirent, laissant Sabrina près de la porte, assommée.

— Bien, proposa Blanche-Neige, mal à l'aise, qui veut jouer au jeu de l'oie ?

• • •

Blanche-Neige fit de son mieux pour les occuper. Mais Puck n'avait aucune patience. Quand il tomba sur l'auberge et qu'il perdit un tour, il devint fou de rage et balança le plateau par la fenêtre. Blanche-Neige leur proposa alors de jouer aux charades. À nouveau, Puck gâcha tout. Il choisit le nom de trois gnomes qui avaient vécu trois cents ans auparavant et qu'il prétendait aussi célèbres que n'importe quel astronaute. Blanche-Neige finit par renoncer et les laissa libres de faire ce qu'elles voulaient.

Les filles fouillèrent la bibliothèque de fond en comble. Sabrina trouva l'essai de sa grand-tante Matilda, *La Nature secrète de Grigrigredinmenufretin*. Elle s'enfonça confortablement dans un fauteuil et ouvrit le livre à la première page.

Elle fut stupéfaite de découvrir la quantité d'informations collectées par Matilda. Elle avait passé des mois à analyser la moindre nuance de sa personnalité, de ses pouvoirs, de ses actes, développant même une théorie pour expliquer comment il transformait de la paille en or, d'où il venait et pourquoi il volait les enfants des autres.

En outre, elle avait recensé plus d'une vingtaine de versions différentes de son histoire. Dans celle que Sabrina connaissait, une femme implorait l'aide de Grigrigredinmenufretin, qui exigeait en échange qu'elle lui confie son premier-né. À la naissance de celui-ci, elle le suppliait de lui laisser une chance. Grigrigredinmenufretin la mettait au défi de découvrir son nom. Naturellement, à la fin de l'histoire, elle le trouvait et le petit homme, fou de colère, se déchirait en deux. Mais Matilda affirmait qu'il existait une autre fin, que peu connaissaient : Grigrigredinmenufretin explosait comme une bombe, tuant tout le monde dans un rayon d'un kilomètre.

Un chapitre, intitulé « Les pouvoirs de Grigrigredinmenufretin », essayait d'expliquer l'origine de son don. Matilda pensait que c'était une vraie pile sur pattes, qui se rechargeait en énergie et la convertissait en puissance destructrice. Malheureusement, plus Sabrina lisait, plus les questions affluaient, et moins elle trouvait de réponses.

— Ça n'a pas de sens ! s'exclama-t-elle. Quel rapport y a-t-il entre Grigrigredinmenufretin, le Joueur de Hamelin, des enfants Findétemps et le réseau de tunnels sous l'école ?

— La barrière, répondit Puck.

— Quoi ?

— La barrière n'est pas très loin de l'école. On s'est cognés dedans, tu ne te rappelles pas ?

— Et c'est maintenant que tu le dis ?

— Ça me paraissait évident !

— Ils creusent jusqu'à la barrière ! s'écria Blanche-Neige, abasourdie. Le sort de Baba Yaga est sans doute moins puissant sous terre. Mais ça n'a pas de sens ! Ils ont quand même besoin d'une explosion magique...

— Ils en ont une, répliqua Sabrina en brandissant le livre de sa grand-tante. Matilda pensait que Grigrigredinmenufretin était une bombe sur pattes. Lui, il pourrait réussir à la fissurer.

— Mais il y a la rivière, protesta Blanche-Neige. Le tunnel serait inondé !

— Peut-être pas, intervint Daphné.

Elle se précipita vers la bibliothèque, s'empara d'un livre et le plaça sous les yeux de Sabrina. C'était le journal de leur grand-père Basile.

— Mamie l'a sorti un jour et a oublié de le ranger, ajouta-t-elle. En le parcourant, j'ai trouvé une carte de la ville.

Elle le feuilleta, puis désigna une page à sa sœur :

Aujourd'hui, j'ai réalisé un petit travail de repérage sur le site de construction de la future école. Charmant déteste que je mette mon nez partout et j'ai prétendu ne m'intéresser qu'à l'architecture du bâtiment. En réalité, je voulais m'assurer que personne n'avait eu l'idée de creuser des trous trop profonds, voire un tunnel, jusqu'à la rivière. La barrière est bien plus fragile sous terre, défaut que Baba Yaga avait compensé en la dressant au-dessus de l'Hudson. La seule solution serait de creuser jusqu'à l'île de Bannerman. Mais pour cela, il faudrait toute une armée de mineurs. Je suis reparti pleinement rassuré.

Avril 1957.

Sabrina tourna la page et trouva une carte, tracée à la main, qui portait comme légende : *La barrière*. Elle dut reconnaître que le cercle n'était pas grand, mais il incluait le Mont Taurus, ainsi que la rive de l'Hudson. Elle retrouva l'endroit exact où Puck s'était cogné et remarqua alors une petite île, située juste sur la ligne de la barrière, qui se trouvait tout à côté de l'école.

— Les enfants, ne vous emballez pas, insista Blanche-Neige. Votre grand-père avait raison. Sans une équipe de mineurs, il faudrait de nombreuses années pour creuser un tunnel jusqu'à la barrière. Et votre grand-mère et le shérif vont les arrêter ce soir.

— Oui, mais... que vient faire le Joueur de flûte de Hamelin là-dedans ? Si Grigrigredinmenufretin peut faire un trou dans la barrière, pourquoi a-t-il besoin d'un type dont le seul exploit a été de faire sortir des rats d'une ville ? demanda Sabrina.

— Peut-être les utilise-t-il pour creuser le rocher, suggéra Puck.

— C'est idiot !

— C'est toi qui es idiote !

— Peut-être n'est-ce pas les rats qu'il utilise... suggéra Blanche-Neige, gênée.

— Quoi d'autre, alors ? s'enquit Sabrina.

— Vous ne connaissez pas la fin de l'histoire ?

Sabrina et Daphné secouèrent la tête. Une fois de plus, elles étaient victimes des préjugés de leur père.

— Il a noyé les rats et est devenu un héros, c'est ça ?

— Il a noyé les rats, c'est vrai, mais pour de l'argent, pas pour devenir un héros. Quand il est arrivé à Hamelin, il a trouvé les habitants désespérés, envahis par la vermine.

— La quoi ? demanda Daphné.

— Les rats et les souris, expliqua Sabrina.

— Les rats pullulaient, continua Mlle Neige. Ils propageaient la peste et les gens tombaient malades. Les stratagèmes employés : chats, pièges, souricières, mort-aux-rats... avaient tous échoué. On promet mille écus au Joueur s'il arrivait à s'en débarrasser. Il prit alors sa flûte et joua un air lancinant et triste. Les rats le suivirent jusqu'à la rivière, où ils périrent. Quand il revint toucher sa récompense, les gens se moquèrent de lui, et refusèrent de le payer.

— Que s'est-il passé ? s'inquiéta Sabrina, pressentant une fin tragique.

— Furieux, il a pris sa flûte et joué un air joyeux. Tous les enfants de la ville se sont rassemblés autour de lui et l'ont suivi. Leurs parents essayèrent bien de les retenir, mais l'histoire dit qu'ils étaient comme envoûtés, subjugués par la musique. Personne ne les a jamais revus.

— Très malin de lui donner le poste de principal ! s'exclama Sabrina avec humeur.

Soudain, la vérité lui sauta aux yeux.

- Il fournit la main-d'œuvre !
- Qu'est-ce que tu racontes ? protesta Daphné.
- Le Joueur utilise sa magie pour forcer les élèves à travailler la nuit. Tu as vu ceux de ma classe ? Ils sont épuisés. Il faut prévenir Mamie !
- Impossible, rétorqua Blanche-Neige. De toute façon, le shérif et M. Canis sont avec elle. Ils vont découvrir la vérité avant qu'il ne soit trop tard...
- Et si ce n'est pas le cas ? s'exclama Puck. On a vu les tunnels. Ils s'enfoncent très profondément sous terre. Si Grigrigredinmenufretin fait exploser la barrière, les parois vont s'effondrer et ensevelir tous ceux qui se trouvent dedans !
- Sabrina lui jeta un regard stupéfait.
- Et alors ? Je croyais que tu étais un méchant ? Si tu viens, tu seras un héros...
- Du moment que je nuis à quelqu'un, ça me va, rétorqua Puck.
- Blanche-Neige les regarda tour à tour, puis attrapa ses clefs de voiture.
- Mettez vos manteaux. Mais si ça devient trop dangereux, on fait demi-tour tout de suite.
- Ils se précipitèrent vers la porte. Dans sa hâte, Blanche-Neige ne vit pas Charmant qui remontait l'allée. Ils se cognèrent l'un à l'autre.
- Blanche, s'exclama le Prince, surpris.
- Guillou, murmura-t-elle.
- Ils demeurèrent immobiles, main dans la main, dans la nuit froide. Sabrina leva les yeux au ciel.
- Vous n'allez pas recommencer, hein ? Il faut qu'on y aille !
- Pourquoi tant de précipitation ?
- Ça fait des mois que Grigrigredinmenufretin et le Joueur creusent des tunnels sous l'école, expliqua Daphné d'une voix essoufflée. Ils cherchent un point faible dans la barrière de Baba Yaga pour y faire un trou et fuir. Mamie, le shérif, M. Canis et Wendell veulent essayer de les arrêter, mais ils ne savent pas que Grigrigredinmenufretin est une bombe vivante. S'il explose,

le tunnel va s'effondrer, entraînant la mort de tous ceux qui sont à l'intérieur !

Charmant écarquilla les yeux.

— Tu peux répéter ?

— Nous allons sauver la situation, expliqua Mlle Neige.

— On prend ma voiture, décréta le Prince en les entraînant vers sa limousine extra-longue.

M. Septnain bondit de son siège, mais, d'un geste, Charmant l'arrêta.

— Vite, Septnain, on est pressés !

Le petit homme referma la portière et démarra le moteur. Il s'engagea sur la route avec une accélération digne d'un pilote de Formule 1, qui laissa une belle trace noire sur la chaussée.

— Guillou, que venais-tu faire ici ? demanda Blanche-Neige en attachant sa ceinture.

— J'ai quelque chose pour les filles...

Il plongea la main dans sa poche et en sortit une boîte d'allumettes, qu'il tendit à Sabrina avec un sourire.

— On a conclu un marché. Voici ma part.

— Euh, merci, dit Sabrina. Je les garde pour la prochaine fois que j'aurai besoin d'allumer un feu de camp...

— Ce ne sont pas des allumettes ordinaires, marmonna le Prince. Ce sont celles de la Petite Fille aux allumettes. Certaines personnes, dans cette ville, seraient prêtes à tuer pour les obtenir !

Blanche-Neige retint son souffle.

— Tu m'avais dit qu'elles avaient été détruites !

— C'était pour te protéger. Si quelqu'un avait appris leur existence, ta vie aurait été en danger.

— Super ! commenta Sabrina. Et vous nous les donnez ? Vous trouvez que les gens ne nous haïssent pas assez ?

— Grimm, personne ne saura que tu les as en ta possession, parce que tu vas les utiliser tout de suite !

Elle ouvrit la boîte et trouva deux malheureuses allumettes.

— Que font-elles ?

— Et alors, je croyais que vous étiez expertes en contes de fées ! La petite fille aux allumettes est l'un des contes les plus célèbres de Hans Christian Andersen !

— Vous avez vu notre maison : il y a bien un million de livres rien que dans la salle de bains, répliqua Sabrina. On n'a pas encore tout lu !

— Une petite fille pauvre vendait des allumettes dans la rue, raconta Blanche-Neige. La veille de Noël, il faisait atrocement froid ; en attendant qu'on lui en achète, elle eut l'idée d'en allumer une pour se réchauffer. La flamme devint un portail magique, qui donnait sur une pièce avec une cheminée et une table garnie de victuailles. Elle comprit que les allumettes pouvaient la transporter là où elle voulait. Il suffisait de le désirer.

— Comme les souliers de Dorothée ? s'étonna Daphné.

Elle et sa sœur les avaient utilisés pour apparaître et disparaître dans la ville, mais elles en avaient perdu un en fuyant pour échapper à un géant.

— Elles sont plus puissantes que les souliers, répondit Charmant. Elles pourraient transporter un Findétemps de l'autre côté de la barrière ou vous amener auprès de vos parents.

Une larme coula le long de la joue de Sabrina, tandis qu'elle regardait la boîte. Elle ne méritait pas un pareil cadeau. Depuis des semaines, elle avait considéré chaque Findétemps comme suspect, se mettant tout le monde à dos et brisant le cœur de sa grand-mère. Et voilà que le plus odieux, le moins digne de confiance, lui donnait la clef pour trouver ses parents.

— Pourquoi faites-vous ça ?

— On a conclu un marché, dit Charmant en jetant un regard à la jolie maîtresse.

— Tu aurais pu les utiliser pour fuir, remarqua Mlle Neige.

— Quelque chose me retenait ici, répliqua-t-il, les yeux plongés dans les siens.

Elle se pencha vers lui et l'embrassa.

— Guillou, fais-moi une promesse.

— Laquelle ? s'enquit-il, retenant son souffle.

— Quand toute cette histoire sera finie, invite-moi à dîner.

— D'accord... à condition que tu laisses tes sept chaperons à la maison, répondit-il dans un sourire.

M. Septnain fit entendre un grognement.

— Comme c'est romantique ! s'exclama Daphné. Je crois que je vais pleurer !



— Et moi, je vais rendre mon déjeuner, râla Puck.
La voiture s'immobilisa soudain dans un crissement de pneus.

— Septnain, pourquoi vous arrêtez-vous ?

— La route est bloquée, monsieur.

Par la fenêtre, ils aperçurent des dizaines d'enfants en pyjama qui erraient, le regard vitreux. M. Septnain klaxonna. Sans résultat.

— Il y en a trop, je ne peux plus avancer.

Ils descendirent de voiture. Tandis que M. Septnain restait à l'intérieur pour la surveiller, Puck déploya ses ailes et décolla du sol.

— Si seulement j'avais une boîte d'œufs ! s'exclama-t-il. Je vais en chercher une pour bombarder cette bande de zombies !

Mais Blanche-Neige l'attrapa par la jambe et l'obligea à redescendre.

— Il vaut mieux qu'on reste ensemble.

Malgré sa déception, Puck replia ses ailes. Leur petit groupe serpenta à travers la foule des enfants et arriva sur la pelouse, devant l'école. En approchant de l'entrée, Sabrina remarqua que les portes gisaient toujours à terre. Un flot continu d'enfants pénétrait par la porte béante, houspillé par une brute qui portait un ruban rose dans les cheveux.

— Nathalie, lui lança Sabrina, pars le plus loin que tu peux et essaie d'entraîner les enfants à ta suite ! Ça va être dangereux !

— Je ne te le fais pas dire, rétorqua cette dernière.

Sa peau se mit à enfler, des poils jaillirent de chacun de ses pores et deux crocs surgirent de sa mâchoire inférieure. Ses yeux devinrent d'un jaune laiteux et elle passa une longue langue sur ses lèvres. D'un seul coup de griffes, elle envoya Puck, Charmant, Daphné et Sabrina rouler par terre. Seule Blanche-Neige réussit à lui échapper.

— Je n'aurais pas cru que tu pouvais être encore plus laide, remarqua Puck.

— Blanche, derrière moi ! cria Charmant en sautant sur ses pieds. Je m'occupe de ce monstre !

— Guillou, on est au XXI^e siècle ! Les femmes n'ont plus besoin d'un preux chevalier, je sais me défendre toute seule !

Elle leva les mains, bien campée sur ses deux jambes. Quand Nathalie chargea, elle lui envoya un direct du droit, suivi d'un crochet. Le monstre rugit de colère et fonça à nouveau. Cette fois, Blanche-Neige lui donna un puissant coup de pied dans la poitrine. Nathalie roula sur la pelouse, mais se redressa et s'avança vers elle, toutes griffes dehors. Mlle Neige esquivait chacun de ses coups avec une habileté stupéfiante, mais l'un d'eux finit par l'atteindre et l'envoya à terre. D'instinct,

Charmant et Puck firent un pas en avant. Blanche-Neige les arrêta d'un regard noir.

— Messieurs, s'il vous plaît !

Ils levèrent la main en signe de démission et s'écartèrent.

Elle se releva, se campa à nouveau sur ses deux pieds et affronta la bête, un sourire aux lèvres.

— Viens voir un peu, cageot. Je vais m'occuper de toi.

Nathalie se jeta sur elle dans un rugissement. Blanche-Neige bloqua son attaque en sautant en l'air. Elle tourna sur elle-même et lui envoya un twidora-yop-ch'agi en pleine face. Un des crocs de Nathalie se brisa. Elle roula par terre dans un gémissement de douleur.

Sabrina et Daphné échangèrent un regard stupéfait.

— Blanche, où as-tu appris ça ? balbutia le Prince, tout aussi surpris.

— J'enseigne l'autodéfense au Centre culturel, expliqua-t-elle. On se retrouve tous les samedis à quatre heures.

— Je m'inscris ! dit Daphné.

— *Hamelin* ! appela Nathalie avec colère.

Le principal surgit soudain de l'ombre. Il tenait une flûte à la main et semblait affolé.

— Dépêche-toi ! s'impatientait-elle.

— Ça va trop loin, protesta-t-il. Laissons-les sauver leur grand-mère et ses amis. La barrière sera quand même percée et ils ne seront plus jamais une menace ni pour toi, ni pour ton père.

— Hamelin, je vais le dire à mon père, menaça Nathalie. Et il a ton cher Wendell...

Le principal capitula.

— Désolé, dit-il.

Il porta la flûte à ses lèvres, prit une inspiration profonde et joua une longue note triste. Autour d'eux, tout s'obscurcit.



10

Grigrigredimmenufretin



Sabrina, réveille-toi ! cria une voix qui lui parut lointaine.

Elle tenta désespérément de se ressaisir, mais elle se sentait épuisée et prise de vertiges.

— Il faut que tu te réveilles, maintenant ! Sabrina ! Lentement, elle ouvrit les yeux. M. Hamelin se tenait au-dessus d'elle, une expression égarée sur le visage.

— Que faites-vous dans ma chambre ? marmonna-t-elle.

— Sabrina, tu es sous l'école ! Je sais que c'est dur, mais essaie de te concentrer !

Elle jeta un regard autour d'elle et découvrit un immense tunnel, où des enfants allaient et venaient, poussant des brouettes pleines de terre et de gravats. Elle-même était couverte de crasse et tenait une pelle.

— Tu comprends ce qui t'est arrivé ?

— Non.

Sa tête lui paraissait lourde.

— Je vous ai envoûtés, toi et tes amis, expliqua-t-il. Je n'avais pas le choix. Ils détiennent Wendell et ils le tueront si je ne leur obéis pas.

— Où est ma sœur ?

— Ta sœur, ta grand-mère, Canis, Charmant, le shérif, Blanche, Puck et mon fils sont tous leurs prisonniers... J'ai réussi à t'envoyer creuser dans la mine, et, pour l'instant, ils ne se sont rendu compte de rien...

— Ça fait combien de temps que je suis là ?

— Six heures.

— Six heures ! Ils sont peut-être déjà tous morts !

— Je n'ai pas pu venir plus tôt. Ils me surveillaient. Mais maintenant qu'ils touchent au but, ça leur est égal que je prenne la fuite.

— Je ne crois pas que ça leur soit égal, déclara une voix dans leur dos.

Sabrina perçut le sifflement d'une lame qui s'enfonce dans la chair. Hamelin s'effondra. Le monstre-grenouille apparut, un couteau ensanglanté à la main.

— Toi, tu viens avec moi, fit-elle en attrapant brutalement Sabrina par le bras.

Sabrina frappa le monstre à la tête avec sa pelle, puis se précipita vers Hamelin, qui perdait son sang.

— Wendell, gémit-il. Trouve-le, sors-le de là...

— Je reviendrai vous voir après. Promis.

Elle s'engagea en courant dans le premier tunnel qui se présenta à elle, la pelle sur son épaule.

Une fine poussière flottait dans l'air et remplissait ses poumons, l'empêchant de respirer, lui ôtant le peu de clairvoyance qui lui restait. Chaque pas représentait un défi pour l'équilibre et, malheureusement, ce tunnel était un labyrinthe inextricable. À chaque mètre, elle rencontrait des enfants qu'elle reconnaissait. Hagards, le regard vitreux, indifférents à sa présence, même quand elle leur demandait son chemin. Ils subissaient encore le charme du Joueur.

Elle finit par apercevoir une faible lueur. Alors qu'elle s'en approchait, le tunnel s'élargit brusquement, révélant une immense pièce creusée dans la roche. Elle s'arrêta sur le seuil et prit le temps de calmer sa respiration haletante, l'oreille aux aguets. Comme elle n'entendait rien, elle avança, sa pelle à la main, au cas où quelqu'un se tiendrait en embuscade. Mais il n'y

avait personne ; seuls quelques seaux et outils jonchaient le sol. Elle ne repéra pas de sortie. C'était une impasse.

Elle revint sur ses pas, croisant toujours plus d'enfants zombies couverts de poussière. *J'aurais dû suivre la direction qu'ils quittaient*, songea-t-elle.

Elle fonça à contre-courant. À un moment, elle rencontra Nathalie et la grenouille qui la cherchaient, mais comme elle était aussi sale que les autres enfants, elle put se mêler à eux sans être démasquée. Aux tunnels interminables succédaient de vastes pièces, elles-mêmes prolongées par d'autres tunnels tellement exigus qu'on ne pouvait y passer à deux. Sabrina finit cependant par arriver dans une salle haute et large, où se trouvaient entreposées des caisses de dynamite. Quelques torches l'éclairaient, mais certaines zones restaient plongées dans une obscurité profonde. N'importe qui pouvait s'y cacher. Elle se savait en danger.

— Je suis venue chercher ma famille ! cria-t-elle.

L'écho de sa voix se réverbéra contre les parois. Soudain elle reçut un coup dans le dos. Elle trébucha contre un rocher et tomba sur l'épaule. Une vive douleur la traversa, vite remplacée par une sensation d'engourdissement. Elle essaya de se redresser, mais son bras pendait, sans vie, sans doute cassé. Elle poussa un cri, plus de frustration que de douleur, puis se tut quand elle entendit un étrange sifflement, suivi d'un rire démoniaque.

Elle attrapa la pelle de sa main valide et la brandit. Malgré le lourd handicap provoqué par sa blessure, elle arpenta la pièce pour trouver d'où venait le tumulte.

Une longue patte grêle sortit soudain de la pénombre, passa à quelques centimètres de sa tête, heurta le mur juste derrière elle et réduisit la roche en poussière. Sabrina leva sa pelle et l'enfonça de toutes ses forces dans la patte. Un cri d'agonie se répercuta contre les parois de la caverne.

— Je ne me laisserai pas tuer comme ça, lança-t-elle, avec l'espoir que sa voix paraîtrait plus assurée qu'elle ne l'était en réalité.

— Te tuer ? Quelle idée ! rétorqua la voix. Au contraire, c'est la fête...

Une des torches fut soudain arrachée du mur et projetée dans les airs, éclairant le plafond. Là-haut, suspendus dans d'épaisses toiles d'araignées, se trouvaient sa famille et ses amis.

— Une fête dont tu es l'invitée d'honneur...

Daphné, Mamie Relda, Puck, M. Canis, Blanche-Neige, le shérif et le maire. Seul leur visage émergeait de cet imbroglio de fils. Leur bouche était bâillonnée, mais Sabrina entendit les pleurs étranglés de sa sœur et les râles de colère de Jambonnet. Au moins, ils étaient vivants.

L'araignée sortit lentement de l'ombre et rampa sur le plafond. Ce n'était pas une simple araignée géante : elle avait le torse, la tête et les bras d'un garçon. Et en dépit des deux énormes pinces qui lui sortaient de la bouche et cliquetaient d'excitation, elle reconnut Tobias.

— Surprise ? s'exclama-t-il en riant.

— Pas vraiment, rétorqua Sabrina. Il arrive souvent que le méchant soit un petit moche qui ricane...

— Alors, j'ai une surprise pour toi, déclara une voix dans son dos.

Elle fit volte-face et découvrit Nathalie, à qui il manquait maintenant une dent. Puis quelqu'un sortit de l'ombre. Sabrina sentit son cœur se briser. C'était Bella, sa seule amie. La jeune fille passa un bras autour des épaules de Nathalie et sourit d'un air narquois.

— Toi aussi ? s'exclama Sabrina d'une voix triste. Pourquoi as-tu fait semblant d'être ma copine ?

Les monstres éclatèrent d'un rire sadique.

— C'est toi l'assassin de M. Grumpner, lança Sabrina en direction de l'araignée.

— Oui, c'est moi, répondit Tobias. Il était un peu trop curieux et donnait bien trop de devoirs...

— C'est comme Charlie, ajouta Bella. Ils n'arrêtaient pas de mettre des bâtons dans les roues de papa, tous les deux...

Elle sauta soudain en l'air, bien plus haut qu'aucun humain n'en était capable. À la grande surprise de Sabrina, ses mains et ses pieds se fixèrent au plafond et son corps commença à se modifier. Sa peau parut se remplir d'eau. Des taches rose foncé apparurent sur ses mains et ses jambes. Ses yeux grossirent, et

ses chaussures se déchirèrent sous la poussée de ses longues pattes palmées.

Une interminable langue gluante jaillit soudain de sa bouche, s'enroula autour de la pelle de Sabrina et la lui arracha des mains.

Quand celle-ci se retourna, elle constata que Nathalie s'était métamorphosée aussi.

— Grigrigredinmenufretin est fou, risqua-t-elle. Quand il fera un trou dans la barrière, les tunnels vont s'effondrer. Tous les enfants vont mourir !

— Aucun risque, répliqua une voix surgie de nulle part. À l'heure qu'il est, les enfants sont dehors, en train de se demander ce qui leur est arrivé...

Le conseiller émergea alors de l'obscurité.

— Monsieur Jambedebois ! cria Sabrina. Il ne faut pas rester ici ! Ils vont tout faire sauter !

Tobias fit cliqueter ses pinces.

— Toi, alors, t'es encore plus bête que t'en as l'air...

— Allons, Tobias, protesta le conseiller.

Il se tourna vers Sabrina.

— Ils ne vont rien faire du tout, car c'est *moi* qui vais agir.

— C'est vous, Grigrigredinmenufretin ! balbutia-t-elle.

Le petit homme se mit alors à se transformer et à enfler.

Mais, contrairement aux autres, il ne grandit pas, et même, il rapetissa. Sa métamorphose achevée, il faisait à peine plus d'un mètre. Sa tête, son dos et ses bras se couvrirent d'un poil frisé et marron, mais son visage et ses oreilles pointues devinrent roses. Une petite queue, des sabots et deux rangées de dents aussi tranchantes que des rasoirs complétaient le tableau.



— Ce n'est pas juste, se plaignit-il d'une voix sarcastique. Tu as deviné mon nom. Mais c'est quelqu'un qui te l'a dit, car mon fils a raison, tu n'es pas aussi maligne que je le croyais...

— Au moins, je ne suis pas un pervers qui vole les enfants des autres ! s'exclama Sabrina, qui cherchait à gagner du temps.

— Je ne vole pas les enfants, Sabrina, protesta-t-il avec véhémence. Je prends soin d'eux. Ces enfants ont reçu tout l'amour dont ils avaient besoin, et leurs désirs sont des ordres.

— Et en échange, que demandez-vous ?

— Eh bien, leur amour, leurs joies, leurs tristesses, leurs frustrations, leurs espoirs, leurs colères... Je n'en rate pas la plus petite miette. Tu ne comprends toujours pas ? Je me nourris de leurs émotions.

— C'est de là que vous tirez votre puissance, balbutia Sabrina, qui, se rappelant ses paroles, comprenait soudain pourquoi il l'avait encouragée à s'exprimer.

— Tu y es. C'est pour ça que j'ai toujours aimé les enfants. Leurs émotions sont si spontanées... Quand les gens grandissent, ils apprennent à se dominer. Les enfants, eux, ne savent pas se contrôler. Pour moi, ce sont de vrais buffets à volonté. Où crois-tu qu'un type avec des goûts comme les miens va chercher du travail ? Dans une école, bien sûr ! Et crois-moi, Sabrina, j'ai vécu des années magnifiques. Je me suis régalez de toutes ces disputes de cour de récré, de toutes ces petites brimades dont les enfants sont spécialistes : la vexation d'être choisi en dernier au base-ball, les moqueries sur les habits ou sur la coupe de cheveux... Il n'y a pas plus cruel qu'un enfant...

« Quand le Joueur est venu m'expliquer son projet de faire sauter la barrière, j'ai hésité. Après tout, j'étais heureux à l'école et, la nuit, j'avais mes petits pitchounes pour me nourrir...

Les trois autres Findétemps se mirent à rire.

« Puis j'ai réalisé que tout un monde de colère, de guerre et de souffrance m'attendait dehors. Alors, j'ai accepté. Pour autant, ça n'a pas été facile. Grâce à la magie du Joueur, chaque nuit, les enfants venaient creuser. Au début, on les réquisitionnait tous, mais les plus petits étaient trop faibles et on a dû se contenter des CM2 et des 6^e. Puis un nouveau problème a surgi : au matin, les enfants étaient trop endormis pour se disputer. D'une rivière d'émotions torrentueuse, ils n'étaient plus qu'un robinet qui fuit, goutte à goutte. On allait renoncer quand tu es arrivée.

— Qu'est-ce que j'ai à voir là-dedans ?

— Sabrina, tu es comme les chutes du Niagara. Ta colère ne cesse de gronder. Chaque fois que tu ne contrôlais plus tes nerfs, c'était un véritable festin, expliqua Grigrigredinmenufretin, tandis qu'une étincelle bleue jaillissait de ses doigts.

« Une fois branché sur toi, il suffisait que je tourne le volume pour me fournir en énergie. Pour être franc, on aurait pu se passer de tuer Grumpner ou le gardien, mais je sentais que cela te rendrait folle de rage. Et ça a marché ! Le plus petit

préjudice était amplifié un million de fois ! Grâce à toi, j'ai pu réunir assez d'énergie pour faire un trou dans la barrière. Bientôt, je serai libre ! La Main Rouge fera son chemin dans le monde et détruira tous ceux qui voudront l'arrêter !

— Alors c'est *vous*, la Main Rouge ! s'écria Sabrina. Vous avez enlevé mes parents !

— La Main Rouge n'est pas une personne. C'est un mouvement, une idée. Elle nous dépasse, et je ne suis que le maillon d'une immense chaîne.

— Où est mon fils ? lança une voix.

Grigrigredinmenufretin poussa un cri perçant et se réfugia derrière le gigantesque dos de Nathalie. Le principal entra, l'air épuisé, à bout de forces, et à deux doigts de la folie. Sa chemise était couverte de sang et il marchait avec peine. Mais il tenait sa flûte à la main.

— Dis-moi où se trouve mon fils ou je joue un air qui va te déchirer en deux, menaça Hamelin en se précipitant vers le petit homme.

Grigrigredinmenufretin se recroquevilla.

— Il nous gênait. Je t'avais dit de le surveiller !

— Où est-il ?

Tobias tendit l'une de ses pattes grêles vers le plafond. Là, tout en haut, à l'écart des autres, pendait un écheveau de toile parfaitement immobile. Hamelin tomba à genoux, la tête entre ses mains.

— Descends-le, Tobias, ordonna Grigrigredinmenufretin.

— Papa, il était juste bon à être mangé, gémit l'araignée.

— Fais ce que je te dis.

À contrecœur, Tobias grimpa sur le mur, coupa les fils de ses pattes tranchantes et porta le garçon jusqu'au sol. Il le déposa aux pieds de Hamelin et se dépêcha de rejoindre son père.

— C'était trop dangereux, expliqua Grigrigredinmenufretin. Il menaçait de ruiner nos plans...

Hamelin n'écoutait pas. Il délivra son fils emprisonné dans la toile, puis se pencha pour écouter son cœur.

— Il n'est plus, gémit-il en le reposant doucement.

Il se redressa, puis porta sa flûte à ses lèvres.

— Vous allez payer !

Bella bondit à travers la pièce. Sa longue langue s'enroula autour de la flûte, l'arracha des mains de Hamelin, puis l'avalait tout net.

— Quelle bonne petite fille ! s'exclama Grigrigredinmenufretin.

Nathalie, de son côté, ramassa un pot de peinture rouge dans l'un des coins de la pièce et plongea la main dedans.

— Je fais la marque ?

Hamelin tremblait de rage.

— Vous et votre Main Rouge ! Tuer des innocents n'a jamais fait partie de notre plan, espèce de troll ! Tout ce que je voulais, c'était quitter la ville !

— Tu n'as jamais eu le courage de prendre les décisions nécessaires !

— Comme celle de tuer mon fils ?

— Je comprends ta douleur. Moi aussi, j'aurais le cœur brisé si je devais perdre un de mes enfants. Mais pour la Cause, je n'hésiterais pas à les sacrifier...

— Ce ne sont pas vos enfants ! explosa Sabrina. Vous avez abusé leurs vrais parents, vous les avez réduits à l'impuissance, alors qu'ils ne rêvent que d'une chose : les revoir !

Tobias eut l'air troublé.

— C'est vrai, papa ? Tu m'avais dit qu'ils m'avaient abandonné dans un parc...

— Bien sûr, mon fils.

— Il ment ! J'ai parlé à tes parents, Tobias. Ils n'ont pas cessé de te chercher depuis le jour où ils t'ont donné à ce malade. Il a joué avec leur peur, leur a fait croire que tu serais mieux avec lui. Jamais tu n'as été trouvé dans un parc ! Grigrigredinmenufretin les a manipulés, puis payés des millions. Il t'a acheté, Tobias, comme il a acheté Nathalie et Bella : pour se nourrir de vous !

— Elle ment ! Les gens disent n'importe quoi sur mon compte ! Ils veulent vous éloigner de moi ! Ce n'est pas juste ! Pourquoi tout le monde me hait-il ?

— Moi, je te crois, père, déclara Bella, le visage brûlant de colère.

— On peut les tuer, maintenant ? s'enquit Nathalie, dardant sur Sabrina un regard meurtrier.

Elle savait que le petit homme n'avait pas son pareil pour provoquer la colère d'autrui. À voir les deux filles, il était clair qu'il avait retrouvé son ascendant. Il sourit.

— Comment papa pourrait-il résister à sa petite Nathalie ? Va, amuse-toi.

Les monstres happèrent Hamelin et le plaquèrent contre le mur. Sabrina voulut se lancer à son secours, mais Tobias lui bloqua le passage. Le Joueur allait mourir et personne n'y pouvait rien.

— Sans ta flûte, tu n'es plus rien, Hamelin, grimaça Grigrigredinmenufretin. Et maintenant qu'on a atteint la barrière, on n'a plus besoin de toi...

Le Joueur plongea la main dans sa poche et en sortit quelque chose de brillant, qu'il caressa d'un regard plein d'amour, puis porta à ses lèvres. Une note grave et triste sortit de l'harmonica de Wendell.

L'instant suivant, le sol tremblait avec violence. Une crevasse s'ouvrit. Au début, seule de la vapeur en sortit, mais elle fut vite suivie d'un flot de fourmis, de vers, de cafards, de mille-pattes et autres bestioles rampantes qui, sans attendre, attaquèrent. La grenouille bondit au plafond, mais se retrouva immédiatement recouverte par une nuée de blattes. Elle perdit l'équilibre et s'écrasa par terre.

Pendant ce temps, Nathalie était envahie de mille-pattes frétillements. Elle grogna et gémit, puis tomba à genoux, impuissante.

Tobias courut tout autour de la salle en criant. Il essaya d'enrouler les asticots qui l'escaladaient dans ses fils, mais les vers étaient trop nombreux, et il succomba.

Grigrigredinmenufretin ne s'en sortait guère mieux : il gisait sur le sol, recouvert de cancrelats.

Sabrina ramassa sa pelle.

— S'il vous plaît, monsieur Hamelin, aidez-moi à atteindre le plafond !

Il souffla à nouveau dans son harmonica. Une vague grouillante d'araignées, de vers et de cafards souleva Sabrina du

sol. De sa main valide, elle arracha les toiles qui retenaient Mamie Relda prisonnière.

— Oh, *liebbling*... Pour une fois, je suis bien contente que tu m'aies désobéi !

Sabrina ne put réprimer un sourire. À l'aide de sa pelle, elle coupa l'écheveau de fils qui retenait sa grand-mère au plafond. La vague d'insectes se déploya pour l'empêcher de tomber. Une fois libérée, elle prit une paire de ciseaux dans son sac, qu'elle donna à Sabrina, puis descendit l'escalier que les petites bêtes formaient pour elle.

Sabrina escalada la vague pour atteindre la personne suivante, et la délivra. Daphné, en larmes, se jeta à son cou et la serra contre elle. Une vive douleur traversa son bras blessé, mais elle préféra se mordre les lèvres et ne rien dire.

Elle remarqua soudain que Grigrigredinmenufretin produisait une sorte d'énergie bleue qui l'enveloppait. Une boule de feu jaillit soudain de sa poitrine et explosa, réduisant l'armée d'insectes en cendres. La vague qui portait Sabrina et Daphné retomba en pluie. Les deux filles dégringolèrent sur le sol, et Sabrina atterrit sur son bras cassé. La souffrance fut si aiguë qu'elle faillit perdre conscience. Hagarde, elle constata que l'explosion avait détruit une partie du tunnel. La roche effondrée bloquait leur seule issue. Mais surtout, les soubassements de la cavité avaient été ébranlés et de gros blocs commençaient à se détacher du plafond.

— C'est ta faute ! Regarde ce que tu as fait ! tempêta Grigrigredinmenufretin qui, dans un mouvement de colère, se jeta sur le principal et le roua de coups.

L'harmonica glissa des mains de Hamelin et tomba sur le sol, où une pierre l'écrasa. Mamie Relda se mordit les lèvres.

— Il faut qu'on trouve un moyen pour décrocher les autres.

— J'ai une idée ! s'exclama Daphné.

Elle prit les ciseaux, les fourra dans sa poche, puis s'agenouilla près de la grenouille inconsciente, et se frotta mains et pieds contre sa peau gluante. Elle les posa ensuite sur la paroi rocheuse et lentement, mais sûrement, grimpa.

— *Liebbling*, fais attention !

— C'est trop punk rock ! s'exclama Sabrina.

Une fois arrivée à la hauteur de Puck, Daphné coupa la toile avec les ciseaux, puis libéra Blanche-Neige, le maire et le shérif, que Puck porta doucement jusqu'au sol. Elle rampa ensuite vers l'autre groupe, mais, au moment d'atteindre M. Canis, elle glissa. Puck la rattrapa de justesse.

Pendant ce temps, Hamelin avait mis son adversaire K.O. Il se tourna ensuite vers son fils, qu'il tint délicatement dans ses bras. Blanche-Neige s'agenouilla près de lui.

— Il est trop tard, gémit-il.

— Non, répliqua-t-elle, la main sur le poignet du garçon. Son pouls bat encore.

Elle l'allongea sur le dos, lui redressa la tête, prit une inspiration profonde puis souffla dans sa bouche. Wendell remua et toussa. Il était vivant !

— Il avait de la toile d'araignée dans la gorge, expliqua-t-elle. Ça l'empêchait de respirer...

Hamelin, qui riait et pleurait en même temps, la serra dans ses bras et l'embrassa.

— Merci ! Merci mille fois !

Charmant haussa les sourcils en la voyant rougir, puis jeta au Joueur un regard furieux.

À cet instant, Grigrigredinmenufretin reprit conscience et se redressa. Quand il aperçut ses enfants inertes, une larme roula sur sa joue.

— C'est fini, lui dit Sabrina.

— Oh, pas du tout. Il me suffit d'un peu d'énergie, et quelqu'un, ici, peut m'en donner assez pour faire sauter la ville.

Jamais Sabrina n'avait ressenti une telle peur. Cet homme connaissait sa colère, il s'en était régalé, et elle lui avait fourni assez d'énergie pour les détruire tous. Mais, cette fois, pas question de se laisser faire.

— Non, affirma-t-elle. Je suis calme.

— Je sais. Ta colère me manquera, elle était délicieuse. Je ne pensais pas à toi... mais au loup.

Sabrina leva les yeux vers le frêle petit homme. Même à cette distance, elle perçut la terreur dans le regard de M. Canis. Un frisson la parcourut.

Le Prince se planta devant Grigrigredinmenufretin, les poings serrés.

— On est enfermés ici, espèce de troll. Si tu fais sortir le loup, il va tous nous dévorer !

— Non, mon ami, non. Au contraire, il va nous sauver ! Grâce à lui, la barrière va sauter, nous serons enfin libres ! Regardez-le, ce pauvre loup, enfermé dans Canis. Il est prisonnier, comme nous, mais de son propre corps. C'est révoltant ! Nous sommes des Findétemps, notre existence ne consiste pas à singer les humains, mais à les dominer. Le loup va être ravi de m'aider. Sa colère va fissurer la barrière et le monde sera à nous !

Sabrina ne quittait pas des yeux M. Canis. Malgré sa lutte intérieure, les premiers effets du changement se faisaient déjà sentir. La toile d'araignée se déchira sous le poids de son corps qui triplait de volume. Il poussa un rugissement terrible et, d'un coup, se retrouva libre. Il retomba sur ses pattes, jeta un regard au groupe pétrifié et se lécha les babines.

— Devinez qui est de retour ! s'exclama-t-il en envoyant, d'une pichenette, Charmant contre le mur.

Il huma l'air.

— C'est quoi, le menu, aujourd'hui ? Ça sent bon par ici...

Puck déploya ses ailes et s'avança vers lui.

— Qu'est-ce que c'est ? Un apéritif ? Relda, tu fais les choses en grand...

— Tu me connais, loup, déclara Puck avec courage. Un pas de plus et tu auras affaire à moi !

La bête l'examina un moment, puis fit entendre un petit rire.

— Filou, l'amour te perdra.

Puck rougit.

— Je ne sais pas de quoi tu parles...

Le loup se tourna vers Sabrina, ricana à nouveau, puis reporta son attention sur le garçon.

— Très bien, héros. Je vais faire de toi quelqu'un de célèbre...

Puck, pivotant sur ses talons, se transforma en éléphant ; il attrapa le loup avec sa longue trompe et le projeta contre le mur. Ce dernier glissa sur le sol, hébété.

— Formidable ! s'exclama Grigrigredinmenufretin, qui rayonnait d'une lueur bleutée.

— Puck, arrête ! cria Sabrina.

Mais Puck était lancé. Il reprit sa forme normale, brandit son épée de bois et la plongeait dans l'estomac du loup, qui laissa échapper une grimace. Puck ne se rendait pas compte qu'en réalité il ne faisait qu'attiser la colère du loup – et c'était justement ce que voulait Grigrigredinmenufretin.

— Couché ! lança-t-il en tapant sur la tête de la bête féroce. Ou tu n'auras pas les restes !

— Très drôle...

Le loup se redressa d'un bond si vif que Puck faillit perdre l'équilibre. Pour lui échapper, il déploya ses ailes et prit son envol. Les mâchoires de la bête claquèrent à quelques centimètres de ses talons.

Puck se mit à lui piquer les pattes de la pointe de son épée, mais cela avait plus l'air d'amuser le loup qu'autre chose. Soudain, une de ses ailes heurta le plafond. Il tomba. D'un bond, la bête fut sur lui. Elle le saisit entre ses énormes pattes, ouvrit grand son énorme gueule...

— Arrête, tout de suite ! ordonna Daphné.

Le loup se tourna vers elle, une expression sadique dans les yeux.

— T'inquiète. T'auras ton tour, toi aussi.

— Daphné, appela Mamie.

— Laisse Puck tranquille, continua la petite fille. Je veux parler à M. Canis.

Le loup ricana.

— M. Canis n'existe pas. Il n'y a que moi.

— Tu mens !

Sabrina se demanda si elle avait peur. En tout cas, ça ne se voyait pas.

— M. Canis existe. Il fait partie de ma famille et je tiens à lui !

L'expression du loup changea. L'espace d'un instant, ses yeux bleu acier retrouvèrent le gris éteint de M. Canis. Le vieil homme, à l'intérieur, tentait de reprendre le contrôle. Il relâcha Puck.

— Daphné, déclara-t-il d'une voix calme.

Mais un tremblement le parcourut et toute trace de M. Canis disparut. Par chance, Puck avait profité de ce répit pour se ressaisir. Il ramassa une grosse pierre et la lui envoya à la tête.

— Hé, loup, tu sais jouer à la balle au prisonnier ?

— Il ne te reste que quelques secondes à vivre et tu as envie de *jouer* ?

Puck ramassa une autre pierre et la lança. La violence du choc coupa le souffle du loup.

— Puck ! cria Sabrina. Stop !

Le garçon se tourna vers elle. Son visage exprimait la plus grande confusion.

— Euh... j'essaie de te sauver la vie, Grimm.

— Tu vas tous nous faire tuer, rétorqua-t-elle. Tu donnes de la puissance à Grigrigredinmenufretin.

Le loup fit un pas.

— Pas du tout. C'est moi qui vais tous vous tuer.

— Regarde autour de toi, intima Blanche-Neige, s'interposant entre eux. Plus ta colère augmente, plus tu insuffles de l'énergie à ton véritable ennemi.

Elle désigna Grigrigredinmenufretin. Entouré d'un halo bleu, il affichait un air profondément réjoui. Le loup le regarda. Instantanément, la lueur bleue s'intensifia.

— Que trames-tu, petit homme ?

— Extra ! cria-t-il. Ta fureur est fantastique !

— Ta rage lui donne de la force. Et quand il en aura assez, il va faire sauter cette grotte et tous ceux qui se trouvent dedans, intervint Mamie Relda. Toi comme nous.

— Tu signes ton arrêt de mort, ajouta Hamelin, atrocement pâle.

— Continuez ! approuva Grigrigredinmenufretin, surexcité. Dirigez sa colère contre moi !

— Tu veux ma colère ?

— Elle est fabuleuse !

Le loup observa Sabrina, une expression incrédule et dégoûtée dans les yeux, l'air de dire : « *Vous le croyez, vous ?* » Si Sabrina n'avait pas été si terrifiée, elle aurait trouvé ça drôle. Mais elle comprit que c'était leur seule et unique chance. Le loup ne pensait plus à manger, il voulait se battre.

Elle lui fit un clin d'œil pour l'encourager :

— Vas-y, fais-en de la charpie !

Le loup se jeta sur Grigrigredinmenufretin. Leur collision provoqua un nuage d'énergie bleue.

Sabrina sentit alors une bosse dans sa poche. La petite boîte d'allumettes ! Elle se dépêcha de l'ouvrir. À l'intérieur se trouvaient les deux dernières allumettes. Elle en prit une, fit le souhait de se retrouver dehors et la frotta. À travers la flamme, elle aperçut les environs de l'école, où des élèves crasseux erraient dans la plus grande confusion. La magie du Joueur avait pris fin.

— Où tu les as eues ? s'étonna Mamie.

— Par Charmant. Il faut faire sortir tout le monde, vite !

Elle jeta l'allumette sur le sol. Une flamme géante jaillit.

— Monsieur Hamelin ! cria-t-elle. Occupez-vous de Wendell !

Il hocha la tête, le porta tant bien que mal dans ses bras et marcha dans la flamme. Daphné et Mamie se précipitèrent vers Tobias qu'elles traînèrent par les pattes à travers le portail, puis Sabrina les entendit demander à Puck de les aider à secourir les autres enfants. Pivotant sur ses talons, il se transforma en gorille, hissa Bella et Nathalie sur son dos, puis se jeta dans la flamme. Blanche-Neige et le shérif aidèrent le maire à se redresser, puis s'élancèrent eux aussi vers le portail.

— C'est moi qui suis supposé te sauver ! dit Charmant à Blanche-Neige.

— Il est peut-être temps de changer les choses, répliqua-t-elle en disparaissant dans le feu.

Mamie revint vers le portail et attendit Sabrina, qui, les yeux rivés sur le loup et sur Grigrigredinmenufretin, ne pouvait se résoudre à la suivre.

— On ne peut pas le laisser ici !

— Sabrina, M. Canis sait ce qu'il fait...

— Non ! Je ne partirai pas !

Mamie l'attrapa par son pull et la traîna de force. Dans un flash, elles se retrouvèrent au milieu d'une centaine d'élèves, qui regardaient d'un air hébété un gorille porter sur son dos une fille poilue et un monstre-grenouille.

— Il va falloir une sacrée quantité de poussière d'oubli, remarqua Daphné, à bout de souffle.

— Éloignez-vous de l'école ! leur cria Sabrina.

Les enfants obéirent et coururent vers le parking. Juste à cet instant, un terrible grondement se fit entendre. Tous se précipitèrent de l'autre côté de la route, là où d'autres enfants s'étaient déjà réfugiés. Une fois en sécurité, Sabrina se retourna. De la fumée sortait par les fenêtres de l'école. Fascinée, hébétée, elle assista à la catastrophe sans rien pouvoir faire. Une formidable explosion brisa les vitres et fit sauter les portes de leurs gonds. Le toit s'effondra. Une flamme d'une trentaine de mètres s'éleva dans les airs, puis le sol se fissura et l'école disparut dans le gouffre. Un nuage de poussière rose recouvrit tout. Quand il se dispersa, il ne restait plus rien qu'un immense trou.

— M. Canis... est mort, balbutia Sabrina, horrifiée. C'est moi qui l'ai tué.

— Sabrina, non, supplia Mamie.

— Tout est ma faute ! s'exclama-t-elle en éclatant en sanglots.

— Non, mon cœur, tu n'es pas responsable...

Mamie chercha à la consoler, mais Sabrina la repoussa.

— C'est ma colère et mes préjugés qui ont tout provoqué.

— Mon cœur, Grigrigredinmenufretin t'a manipulée...

— Il n'a manipulé que ce qui était déjà en moi.

— Oh, *liebling*.

Soudain, la Belle et la Bête, le prince des Grenouilles et la princesse, miss Muffet (alias Mme Arachnide) et l'araignée surgirent à travers la foule.

— On a entendu dire qu'il y avait des problèmes à l'école, grogna la Bête. Avez-vous retrouvé nos enfants ?

Puck désigna les trois monstres étendus sans vie. Les parents poussèrent un cri. La Bête prit Nathalie dans ses bras et la souleva de terre.

— Chérie, elle est magnifique !

Le bonheur se lisait dans ses yeux. Pendant ce temps, le prince des Grenouilles s'agenouillait près de sa fille inconsciente et lui caressait doucement le visage. Même l'araignée avait l'air attendri par son fils, Tobias. Que leur importait que leur enfant soit monstrueux ou criminel ? Ils l'aimaient. La gorge nouée, Sabrina sortit la boîte de sa poche et, lentement, saisit la dernière allumette. Bien sûr, elle pouvait attendre que son bras guérisse. Mais cela signifiait des semaines et des semaines d'attente. Un seul jour était déjà trop. Elle avait besoin d'eux, là, tout de suite. Elle fit un vœu, puis frotta l'allumette contre la surface rugueuse. Une flamme apparut dans la nuit froide.

— Sabrina, non ! cria Mamie.

— Regarde ce que je suis devenue... J'ai besoin de ma maman et de mon papa...

— Sabrina, écoute-moi ! Je te l'interdis ! C'est trop dangereux !

Mais déjà Sabrina apercevait ses parents endormis à travers la flamme. Elle jeta l'allumette sur le sol. Le portail s'éleva. Sans un regard à sa grand-mère ni à sa sœur, elle passa à travers.

La pièce était sombre et chaude. Le contraste avec la nuit glacée provoqua chez Sabrina un léger étourdissement. Elle se secoua, se précipita vers ses parents et les embrassa.

— Je vais vous ramener à la maison, déclara-t-elle en tirant sa mère inconsciente hors du lit.

Elle se dirigea vers le portail, où elle pouvait voir Mamie, Daphné et Puck, fous d'inquiétude.

Soudain, le visage de Daphné se déforma sous l'effet de la terreur. Elle se mit à crier. Mais le son n'arrivait pas jusqu'à Sabrina.

Qu'essaie-t-elle de me dire ?

C'est à cet instant-là qu'une silhouette sortit de l'ombre. Sabrina avait toujours su qu'un jour elle devrait affronter le ravisseur de ses parents à peine plus âgée. Mais jamais elle n'avait imaginé qu'il s'agirait d'une petite fille. Vêtue d'un

manteau rouge, aussi jeune que Daphné, elle arborait un sourire sadique. Jamais Sabrina n'avait vu une telle expression sur un visage enfantin.



- Tu as mon petit chien ? demanda-t-elle en humant l'air.
- Qui es-tu ?
- Non, tu ne l'as pas ! s'exclama la petite fille avec colère. Mais je sais que tu t'es trouvée près de lui. Où est-il ?
- Elle tendit la main vers la chemise de Sabrina. Quand elle la retira, elle laissa une empreinte rouge sang.
- Je ne peux pas jouer au papa et à la maman sans Mère-Grand et sans Toutou.
- J'ignore de quoi tu parles, répliqua Sabrina, tout en essayant de trouver la force de tirer sa mère jusqu'au portail.

— Oui, du charabia, c'est ça. Rien de ce que je dis n'a de sens. J'ai de l'imagination, qu'ils disent.

— Que veux-tu ?

— *Jouer au papa et à la maman !*

Une expression d'intense colère se peignit sur son visage. Elle tendit vers Sabrina un doigt accusateur.

— J'ai une maman et un papa, un petit frère et un petit chat. Tu veux caresser le petit chat ?

Au même instant, Sabrina entendit une voix inhumaine qui faisait de grands *slurps* dans son dos et qui répétait inlassablement : « Jaseroque¹⁰, Jaseroque, Jaseroque... » Elle se retourna pour voir qui avait parlé. Un cri lui échappa. Penché au-dessus d'elle se trouvait quelque chose de trop horrible pour exister vraiment, une combinaison de peau, d'écailles et de dents ébréchées. Même dans une ville comme Port-Ferries, Sabrina n'avait jamais rien vu d'aussi monstrueux.

— Toi alors, t'es vraiment un affreux, déclara une voix de l'autre côté de la pièce.

Puck se trouvait à côté du portail, les mains sur les hanches, comme un héros de bande dessinée.

— Allez, Grimm, je viens te sauver.

Au même instant, le portail se désintégra dans un sifflement.

— Oh, oh !... fit Puck.

La petite fille poussa un cri de rage.

— *Je n'ai pas besoin d'un autre frère ou d'une sœur ! J'ai besoin de Mère-Grand et de Toutou !*

Le monstre tendit son énorme patte vers Sabrina et, soudain, tout devint noir.

FIN

¹⁰Personnage de Lewis Carroll dans *De l'autre côté du miroir* (suite d'Alice au pays des merveilles) (NdT).